John Adams Library.

IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.

SHELF No.
ADAMS
18K.5
v.1.

ŒUVRES

DU COMTE

ANTOINE HAMILTON,

NOUVELLE ÉDITION,

Corrigée & augmentée d'un Volume.

MEMOIRES
DU COMTE
DE GRAMMONT,

Par le C. ANTOINE HAMILTON.

TOME PREMIER.

A LONDRES.

1776.

ADAMS 184.5
v.1

AVERTISSEMENT.

Le Public a fait un accueil si favorable à ces Mémoires, que nous avons cru devoir en procurer une nouvelle Edition. Outre les aventures du Comte de Grammont, très-piquantes par elles-mêmes, ils contiennent l'Histoire amoureuse d'Angleterre sous le règne de Charles II. Ils sont d'ailleurs écrits d'une manière si vive & si ingénieuse, qu'ils ne laisseroient pas de plaire infiniment, quand la matière en seroit moins intéressante.

Le Héros de ces Mémoires a trouvé dans le Comte Hamilton un Hiſtorien digne de lui. Car on n'ignore plus qu'ils ſont partis de la même main, à qui l'on doit encore d'autres ouvrages frappés au même coin.

Nous avons enrichi cette Edition d'un Diſcours mêlé de Proſe & de Vers, où l'on exagère la difficulté qu'il y a de bien repréſenter le Comte de Grammont. On reconnoîtra facilement que ce Diſcours eſt du même Auteur que les Mémoires, & qu'il devoit naturellement en orner le frontiſpice. Au reſte, il ne nous ap-

partient point d'en apprécier le mérite. Nous dirons seulement que des personnes d'un goût sûr & délicat le comparent au *Voyage de la Chapelle*, & qu'ils y trouvent les mêmes grâces, le même naturel & la même légèreté.

Il ne nous reste plus qu'à dire un mot de M. Hamilton lui-même, Auteur de ces Mémoires & du Discours qui les précède.

Antoine Hamilton, dont nous parlons, étoit de l'ancienne Maison de ce nom en Ecosse. Il naquit en Irlande. Il eut pour père le Chevalier Georges Hamil-

ton, petit-fils du Duc d'Hamilton, qui fut auſſi Duc de Châtelleraud en France.

Sa mère étoit Madame Marie Butler, ſœur du Duc d'Ormond, Viceroi d'Irlande, & Grand-Maître de la Maiſon du Roi Charles.

Dans les révolutions qui arrivèrent du tems de Cromwel, ils ſuivirent le Roi & le Duc d'Yorck, ſon frère, qui paſſèrent en France. Ils y amenèrent leur famille. Antoine ne faiſoit à peine que de naître.

Lorſque le Roi fut rétabli ſur ſon Trône, il ramena en Angleterre les jeux & la magnificence. On voit

dans les Mémoires de Grammont, combien cette Cour étoit brillante ; la curiosité y attira le Comte de Grammont. Il y vit Mademoiselle d'Hamilton ; il ne tarda pas à sentir le pouvoir de ses charmes ; il l'épousa enfin : & c'est la tendresse qu'*Antoine* avoit pour sa sœur, qui l'engagea à faire plusieurs voyages en France, où il a été élevé, & où il a passé une partie de sa vie.

M. Antoine Hamilton, étant Catholique, il ne put obtenir d'emploi en Angleterre ; & rien ne fut capable d'ébranler ni sa Reli-

gion, ni la fidélité qu'il devoit à son Roi.

Le Roi Jacques étant monté sur le Trône, il lui donna un Régiment d'Infanterie en Irlande, & le Gouvernement de Limeric. Mais ce Prince ayant été obligé de quitter ses États, le Comte Hamilton repassa avec la Famille Royale en France. C'est-là, & pendant le long séjour qu'il y a fait, qu'il a composé les divers Ouvrages qui lui ont acquis tant de réputation. Il mourut à Saint-Germain, le 21 Avril 1720, dans de grands sentimens de piété, & après avoir reçu les derniers Sacremens.

Il étoit âgé alors d'environ 74 ans. Il a mérité les regrets de tous ceux qui avoient le bonheur de le connoître. Né sérieux, il avoit dans l'esprit tous les agrémens imaginables : mais ce qui est plus digne de louanges, à ces agrémens qui sont frivoles sans la vertu, il joignoit toutes les qualités du cœur.

EPITRE

A MONSIEUR LE COMTE DE GRAMMONT.

HONNEUR des rives éloignées,
Où Corizande (*a*) vit le jour,
De Menodaure (*b*) heureux séjour,
D'où vos errantes destinées,
Semblent vous bannir sans retour;
Et d'où l'Astre du jour, passant les Pyrénées,
Voit tant de faces basannées,
Et va finir son vaste tour,
Devers les Isles fortunées!

[*a*] Corizande des Andoüains, ayeule du Comte de Grammont.

[*b*] Menodaure, un des Ancêtres de la Famille.

Vous, qui dans une auguſte Cour,
Fameux depuis maintes années,
Sans prendre aucun mauvais détour,
Avez ſignalé vos menées,
Et dans la guerre & dans l'Amour.

C'eſt à vous, Monſieur, que cet Ecrit s'adreſſe : car à quel autre pourroit-il convenir ? Mais vous auriez de la peine à vous imaginer qui vous l'adreſſe, puiſqu'il n'eſt plus queſtion de nous, depuis des tems infinis, & qu'une longue abſence doit nous avoir effacés de votre ſouvenir. Cependant nous ôſons un peu nous flatter que cela n'eſt pas, puiſque

Vous n'oubliez jamais perſonne,
Témoins Don Brite à Lérida,
Dona Raguez à Barcelonne,
Gaſpar Boniface à Bréda ;
Enfin Catalane & Gaſconne,

Depuis Bordeaux jusqu'à Bayonne :
De Perpignan à Puycerda ;
Et nous, vos deux amis des bords de
la Garonne.

C'est dans ces lieux écartés & paisibles, que nous apprenons chaque jour, que vous êtes plus agréable, plus rare, & plus merveilleux que jamais. Nos voisins, grands nouvellistes, informés des vivacités dont on leur mande que vous surprenez la Cour, nous demandent si vous n'êtes pas le petit fils de ce fameux Chevalier de Grammont, dont on lit tant de merveilles dans l'Histoire des guerres civiles. Indignés que votre caractère soit si peu connu dans des Provinces, où votre nom l'est tant, nous avions formé le dessein de donner ici quelque idée de votre mérite : mais qui sommes-nous pour l'entrepren-

dre? Médiocres pour le génie, & rouillés par une longue interruption de commerce avec la Cour, comment ſeroit-il poſſible que nous euſſions ce goût & cette politeſſe, qui ne ſe trouvent point ailleurs, & qu'il faudroit pourtant avoir pour bien parler de vous? Car,

Il ne faut pas un talent ordinaire,
Pour réuſſir dans une affaire,
Où les talens ſuccombent tous:
Et quelque empreſſement que l'on ait
à vous plaire,
Dès qu'il faut écrire pour vous,
Le projet devient téméraire:
Et des Campagnards comme nous,
Sont bien-tôt réduits à ſe taire.

Ainſi, nous ne ſongions plus qu'à ramaſſer tout ce que notre mémoire pourroit nous fournir

des particularités de votre vie, pour les communiquer aux plus habiles des lieux où vous êtes : mais le choix nous embarrassa. Tantôt nous voulions adresser nos Mémoires à l'Académie, persuadés qu'ayant autrefois soutenu des Thèses de Logique, vous en saviez assez pour être reçu dans cet illustre corps, & pour y être loué depuis les pieds jusqu'à la tête, à votre réception. Tantôt nous voulions que, comme il n'y a pas d'apparence qu'il reste quelqu'un sur la terre, quand vous n'y serez plus, les Révérends Peres Massillon ou de la Rue vous entreprissent par avance. Mais nous jugeâmes que le premier de ces partis ne convenoit point à votre caractère : & qu'à l'égard de l'autre, il étoit contre l'usage de vous envelopper tout vif dans les figures d'une Oraison

funèbre. Le fameux Despréaux s'offrit ensuite à notre imagination, & nous crûmes d'abord que c'étoit ce que nous cherchions : mais quelques momens de réflexions nous firent comprendre que ce n'étoit pas votre fait.

Des Ouvrages d'esprit arbitre souverain ;
Il jouit en repos de sa première gloire ;
Si du plus grand des Rois il compose l'Histoire,
Phébus est attentif à conduire sa main ;
Et c'est l'unique soin des filles de Mémoire.
Lui seul peut consacrer à l'Immortalité
Un mérite comme le vôtre ;
Mais sa muse a toujours quelque malignité,
Et vous caressant d'un côté,
Vous égratigneroit de l'autre.

L'expédient qui nous vint en tête après celui-là, fut de vous mettre tout de votre long au milieu du Recueil où l'on voit depuis peu cette belle Lettre de l'illustre Chef de votre Maison : & voici l'adresse qu'on nous avoit donnée pour cela.

Non loin des superbes lambris,
Qu'habitoient nos Rois à Paris,
Dans un certain recoin du Louvre,
Est un Bureau fécond, qui s'ouvre
A tous Auteurs, à tous écrits, [a]
A des Ouvrages de tous prix,
Sur-tout à ceux des beaux esprits,
Quand par hazard il s'en decouvre.
De ce lieu chaque mois sortent galans cahiers.
Où tous faiseurs de chansonnettes,
[Tendres Héros de leur quartiers]
Viennent dans des Vers familiers

[a] Le Mercure Galant.

Usurper le nom de Poëtes,
Et sur des tons irréguliers,
Montant Chalumeaux & Musettes,
Content champêtres amourettes,
Ou couronnent de vains lauriers,
Des Écrivains & des Guerriers,
Qui sont inconnus aux Gazettes.
De ses atours capricieux,
C'est-là que l'Enigme se pare,
Met un masque mystérieux,
Et d'un voile mince & bisarre
Embarrassant les curieux,
Est toujours neuve, & jamais rare.
C'est-là qu'on voit en vieux transports
Gémir nouvelles Élégies ;
Et là s'impriment tous les Morts,
Avec leurs généalogies,
Leurs éloges, leurs effigies,
Leurs dignités & leurs trésors.

Nous vîmes bien qu'il n'y avoit pas moyen de vous insérer dans

un recueil qui devoit être farci de tant d'autres choſes ; & toutes ces difficultés nous remirent enfin ſur nos premières voies, réſolus malgré notre inſuffiſance, de tenter l'aventure nous-mêmes, & d'appeller à notre ſecours deux hommes que nous n'avons pas l'honneur de connoître, mais dont quelques Ouvrages ſont parvenus juſqu'à nous ; & pour les engager par quelques petites honnêtetés, un de nous deux, & juſtement celui qui porte encore à l'oreille cette perle que vous diſiez que ſa mere y avoit miſe par dévotion, ſe mit à les apoſtropher, comme vous allez voir :

O vous dont la facile veine
Enchante par d'heureux tranſports,
Tantôt les rives de la Seine,
Et tantôt la fertile plaine
Que la Marne ſuit de ſes bords ;

Quand vos chants, ornés des tréſors
Du Permeſſe ou de l'Hypocrène,
Badinent pour quelque Climène,
Ou, quand imitant les accords
De Thalie ou de Melpomène,
Vous nous rendez les fameux Morts
De Rome & de l'antique Athène;
La Fare! & vous, Abbé ſavant,
Que Phébus de ſon influence
Anime & ſoutient en rimant;
Donnez chacun dans une Stance
Quelque relief à ce fragment;
Nous implorons votre aſſiſtance.

A peine cette invocation futelle miſe au net, que nous trouvâmes Melpomène & Thalie, quelque peu dèplacées, puiſque ces Meſſieurs ne paroiſſoient pas avoir rien écrit qui ſoit du département de nos deux Muſes. Cette réflexion nous embarraſſoit, & nous ſongions au tour qu'il falloit

donner à cet endroit de notre Ecrit, lorsque tout-à-coup parut au milieu de la chambre où nous écrivions, une figure qui nous surprit, sans nous effrayer : c'étoit celle de votre Philosophe l'inimitable Saint-Evremont. Rien de tout ce tintamarre, qui annonce d'ordinaire l'arrivée des Morts de conséquence, n'avoit précédé son apparition.

L'on ne vit point trembler la Terre ;
Le Ciel resta clair & serein ;
Point de murmure souterrain,
Et pas un seul coup de tonnerre.
Il n'étoit point couvert de lambeaux mal cousus,
Tels qu'étala près de Philippe
Le spectre qui de nuit apparut à Brutus.
Il n'avoit point l'air de Laïus,
Qui ne portoit pour toute nippe
Qu'un petit manteau d'Emaüs,

Quand il vint accuſer Œdipe.
Il n'avoit rien du funeſte appareil
Que l'on croit voir à ces affreuſes ombres,
Qui ſortent des Royaumes ſombres,
Pour interrompre le ſommeil.

Tout cela nous fit connoître qu'il n'avoit pas eu envie de nous faire peur. Il s'étoit mis tout comme nous l'avions vu la première fois que vous nous procurâtes le plaiſir de ſa connoiſſance à Londres. C'étoit ce même air goguenard, mais un peu refrogné; & c'étoient les mêmes habits, qu'il avoit ſans doute gardés pour nous venir rendre cette viſite; & afin que vous n'en doutiez pas,

Il avoit pris pour ce voyage
Sa calotte de maroquin;
Et cette loupe à double étage,
Dont il ne vit jamais la fin

Ornoit le haut de ſon viſage :
Bref ; il parut dans l'équipage,
Où chez la belle Mazarin,
Toujours paré du nom de Sage,
Il venoit noyer dans ſon vin
Les engourdiſſemens de l'âge,
Et rendoit chaque jour hommage
A l'éclat renaiſſant qui brilloit ſur ſon teint.

Comme il étoit arrivé ſans façon, il ſe mit entre nous ſans cérémonie : mais il ne put s'empêcher de ſourire du reſpect avec lequel nous éloignions nos ſiéges d'auprès de lui, ſous prétexte de ne le pas incommoder. J'avois toujours entendu dire qu'il falloit interroger les gens de l'autre monde, pour les faire parler : mais il nous fit bien-tôt voir le contraire ; & après avoir jeté les yeux ſur le papier que nous

avions laissé sur la table : j'approuve, dit-il, votre projet, & je viens vous donner quelques conseils pour l'exécution : mais je ne comprends pas le choix que vous faites de ces deux Messieurs, pour vous aider. Je conviens qu'on ne peut écrire avec plus d'agrément, qu'ils font l'un & l'autre : mais ne voyez-vous pas qu'ils ne font rien que par boutade, & que les sujets qu'ils traitent sont aussi extraordinaires que le caprice qui les entraine ?

L'un tendre, fidèle, & goutteux ;
Se révoltant d'un air prophane
Contre l'anodine ptisane ;
Et contre l'objet de ses vœux,
Ne chante dans ses vers heureux ;
Que l'inconstance & la Toscane.
L'autre d'un style gracieux,
Et digne des bords du Permesse ;

Par mille traits ingénieux,
Fait tout céder à la pareſſe,
Et de l'indolente moleſſe
Vante le repos glorieux.

Laiſſez-les donc là, s'il vous plaît; il importe peu que vous les ayez invoqués; ils n'en viendront pas plutôt à votre ſecours; arrangez du mieux que vous pourrez les matières que vous alliez raſſembler pour d'autres; ne vous embarraſſez ni de l'ordre des tems, ni de celui des évènemens. Je vous conſeillerois au contraire d'avoir pour objet principal les dernières années de celui pour qui vous écrivez; les premières ſon trop éloignées pour pouvoir en rapprocher les aventures juſqu'au tems où vous êtes. Faites quelques remarques: mais courtes & légères, ſur la réſolution qu'il a priſe de ne point mourir

&

& sur le pouvoir qu'il paroît avoir de l'exécuter.

Son trépas par lui seul tant de fois retardé,
Est un miracle que l'envie
D'un œil jaloux n'a jamais regardé;
Mais de tant de secrets qu'à sa gloire il publie,
Celui d'éterniser sa vie,
Est l'unique secret qu'il ait jamais gardé (*a*).

Ne vous allez pas embarrasser l'esprit à chercher des ornemens ou des tours d'éloquence, pour tracer son caractere; cela sentiroit le Panégyrique; & ce sera assez le louer que de le peindre au naturel. Gardez-vous bien

(*a*) Pensée fausse. C'est peut-être la seule chose qui soit répréhensible dans ce morceau, que d'ailleurs on peut regarder comme un chef-d'œuvre en son genre.

de vouloir rendre ſes récits ou ſes bons-mots ; le ſujet eſt trop grand pour vous. Tâchez ſeulement en parlant de ſes aventures, de donner des couleurs à ſes défauts, du relief à ſes vertus.

C'eſt ainſi qu'autrefois par des routes faciles,
A l'immortalité j'élevois mon Héros ;
Pour vous, peignez d'abord en gros
Cent Beautés à ſes vœux dociles ;
Faites le voir ſuivant en tous lieux les drapeaux
D'un Guerrier égal aux Achilles.
Qu'au milieu de la paix, ennemi du repos,
Il donne des leçons utiles
Aux Courtiſans les plus habiles ;
Et, toujours actif à propos,
Sans leurs empreſſemens ſerviles,
Qu'il efface tous leurs travaux.
Que vos pinceaux enfin, en nouveaux traits fertiles,

Le faſſent voir, en différens tableaux,
Tyran des fâcheux & des ſots,
Hiſtorien d'amour & des guerres civiles,
Recueil vivant d'antiques Vaudevilles,
Redoutable par ſes complots
Aux Amans heureux ou tranquiles,
Déſolateur de ſes Rivaux;
Fléau des diſcours inutiles,
Agréable & vif en propos,
Célebre diſeur de bons mots,
Et ſur tout, grand preneur de Villes.
N'oubliez pas le cheval blanc (*a*)
Sur lequel, ſoutenant téméraire menace,
Il parut inopinément
Vers les campagnes de l'Alſace,
Aux yeux d'un Prince triomphant;
Dites par quel enchantement,
Par quelle adreſſe ou quelle audace,
En dépit du vieux Saint-Alban,

(*a*) Il avoit promis à Monſeigneur le Dauphin, qui commandoit l'Armée d'Alſace, qu'il le verroit arriver ſur un cheval blanc, avant la fin de la campagne.

Il enleva le (*a*) Bouquinguant.
Contez ces faits tout uniment.
Gens comme vous n'auroient pas bonne grâce
A s'élever insolemment;
Et ce n'est pas toujours au sommet du Parnasse
Que l'on chante avec agrément.
Que par un tour aisé chaque récit s'explique;
Suivez la nature de près,
Et que pour chaque Vers la rime faite exprès,
Du misérable Poétique
Evite l'un & l'autre excès.
N'adorez point les goûts de la vogue publique.

(*a*) Il persuada au Duc de Buckingam de passer en France avec lui, pour rompre la triple Alliance, malgré les efforts que les Ministres d'Angleterre, & la Comtesse de Shrewsbury, firent, pour l'en empêcher; Bouquinguant étoit alors favori de Charles II.

Mais ne les condamnez jamais :
Il eſt un lieu près du Marais,
Où depuis quelque tems le genre Marotique
Se renouvelle avec ſuccès.
Empruntez les nouveaux attraits
Que l'on trouve à ſon air antique :
De Ronſard ou de Rabelais
Inſtruiſez-vous dans la boutique ;
Il ne faut que cinq ou ſix traits
D'un langage obſcur & gothique,
Pour divertir à peu de frais.

Nous l'aſſurâmes que nous tâcherions de profiter de ce dernier avis : mais que celui de ne pas tomber dans la verſification rampante nous paroiſſoit plus difficile à ſuivre. Encore une fois, dit-il, faites de votre mieux ; des gens qui écrivent pour le Comte de Grammont peuvent compter

ſur quelque indulgence : en tout cas, vous n'êtes gueres connus que de lui, & ſelon les apparences, ce que vous allez faire ne donnera pas au Public une grande envie de vous connoître. Finiſſons cette viſite, pourſuivit-il ; & par les ſouhaits que je vais faire, faites connoître à mon Héros que je m'intéreſſe toujours pour lui.

Que de ſes jours nombreux l'immuable
Deſtin
D'un eſprit éternel ſoutienne encor les
charmes ;
Qu'il dorme un peu plus le matin,
Qu'il renonce à jamais au tumulte des
armes ;
Et que le Pere Séraphin,
Toujours ſur de fauſſes allarmes,
Le vienne exhorter à ſa fin:
Et que ce ſoit toujours en vain
Qu'abandonné du Médecin,
La Cour pour lui verſe des larmes.

Par ſes ſoins redoublés que le Roi con-
vaincu,
Qu'il ne vit plus que pour le ſuivre,
Puiſſe apprendre de lui l'heureux art de
revivre,
Après avoir auſſi long-tems vécu.

A tant, ſe tut le Normand Philo-
ſophe,
De ſon tems gentil Clerc, ains gaudiſ-
ſeur juré,
Et que pieça, di- n, aviez pour tout
Curé,
Mais dont Prônes méshui ne ſont pas
de l'étoffe
D'un Paſteur enſépulturé.
Or, s'en partit revoir la (*a*) cointe
bande
D'amis féals qu'en l'autre monde avez ;

[*a*] Vieux mot qui ſe diſoit des perſonnes belles, ajuſtées, du Latin *comptus*, ou peut-être du Celtique *coant*.

Jàn'eſt métier qu'illec il vous attende;
Si ne dira pourquoi celle legende,
Trop mieux que nous la raiſon en ſavez.
Que ſi dans cinquante ans, ſans être grain malade,
Force vous eſt pourtant, à la parfin,
Sur lit géſir en piteuſe parade,
Et vers les Morts prendre votre chemin,
Adonc verrez maint & maint Camarade,
Qui, menant feſte & moult joyeux [a] Hutin,
A grand [b] randon vous feront accolade.
Là trouverez Meſſire Benſerade,
Le Preux Chapelle & Maître Chapelain,

[a] Ce mot ſignifie querelle, débat. Du Cange dit que Lonis *Hutin* fut ainſi appelé, parce que dans ſon enfance il étoit mutin.

[b] Avec empreſſement.

Les Damoiſels Voiture & Sarrazin,
Et cil qui Chanſon ne Balade
Onc ne rima ſans hanap de bon vin.
Adieu, Seigneur, qui jadis par le monde
Fin ne mettiez d'aimer ou batailler,
Roi de Joûteurs, & courtois Chevalier,
Aſſez devant les Guerres de la Fronde,
Si revenez ès bords de la Gironde
En coche clos, & ſans vous travailler,
Verrez Châtel ſis à dextre de l'onde,
Qui perron n'a, ne ſuperbe eſcalier,
Mais dont foſſés ont eau claire & profonde;
Là demeurons; veuillez ne l'oublier.

Souvenez-vous en donc, s'il vous plaît, Monſieur, ſi par haſard l'envie vous prend de revoir votre belle maiſon de Séméac. En attendant, trouvez bon que nous finiſſions cette longue Let-

tre ; nous avons eu beau changer de ſtyle & de langage, pour en faire quelque choſe, vous voyez combien nous ſommes reſtés au-deſſous de notre ſujet : il faudroit, pour y réuſſir, que celui que nos fictions viennent de reſſuciter, fût encore parmi les vivans. Mais,

Il n'eſt plus de Saint-Evremont,
Et ce Chroniqueur agréable
Du ſérieux & de la fable,
Ce favori du ſacré Mont,
N'a pu trouver le Cocyte guéable:
Et de ce Fleuve redoutable
Le retour n'eſt permis qu'au Comte de Grammont.

TABLE
DES CHAPITRES

Contenus dans le premier Tome de ces Mémoires.

CHAPITRE PREMIER.

SERVANT d'introduction à l'Ouvrage, Page 1

CHAPITRE II.

Arrivée du Chevalier de Grammont *au siége de Trin, & son genre de vie*, 7

CHAPITRE III.

Son éducation & ses aventures avant son arrivée à ce siége, 17

CHAPITRE IV.

Son arrivée à la Cour de Turin, & comment il y passe son tems, 54

CHAPITRE V.

Son retour à la Cour de France,

Ses aventures au siége d'Arras. Ses réponses au Cardinal Mazarin. *Il est exilé de la Cour de France,* 116

CHAPITRE VI.

Son arrivée à la Cour d'Angleterre. Caractères des personnes qui composoient cette Cour, 161

CHAPITRE VII.

*Il devient amoureux de Mademoiselle d'*Hamilton, *diverses aventures d'un Bal de la Reine. Voyage curieux de son Valet-de-Chambre à Paris,* 207

CHAPITRE VIII.

Histoire burlesque de l'Aumônier Poussatin. *Relation du siége de Lérida. Mariage du Duc d'*Yorck, 274

Fin de la Table du Ier. Tome.

MEMOIRES

MÉMOIRES DE GRAMMONT.

CHAPITRE PREMIER.

COMME ceux qui ne lisent que pour se divertir me paroissent plus raisonnables que ceux qui n'ouvrent un Livre que pour y chercher des défauts; je déclare, que sans me mettre en peine de la sévere érudition de ces derniers, je

n'écris que pour l'amusement des autres.

Je déclare de plus, que l'ordre des Tems, ou la disposition des Faits, qui coûtent plus à l'Ecrivain, qu'ils ne divertissent le Lecteur, ne m'embarrasseront guères dans l'arrangement de ces Mémoires.

Dans le dessein de donner une idée de celui pour qui j'écris, les choses qui le distinguent auront place dans ces fragmens, selon qu'elles s'offriront à mon imagination, sans égard à leur rang.

Qu'importe, après tout, par où l'on commence un Portrait, pourvu que l'assemblage des parties forme un tout, qui rende parfaitement l'original. Le fameux *Plutarque*, qui traite ses Héros comme ses Lecteurs, commence la Vie des uns comme bon lui semble, & promene l'attention des autres sur de curieuses Antiquités,

ou d'agréables Traités d'érudition, qui n'ont pas toujours rapport à son sujet.

Démétrius le Preneur de Villes n'étoit pas, à beaucoup près, si grand que son pere *Antigonus*, à ce qu'il nous dit : en récompense il nous apprend que son pere *Antigonus* n'étoit que son oncle : mais tout cela n'est qu'après avoir commencé sa vie par un abrégé de sa mort, par un sommaire de ses divers Exploits, de ses bonnes & de ses mauvaises qualités, où il fait entrer le pauvre *Marc-Antoine*, par compassion pour toutes ses foiblesses.

Dans la vie de *Numa Pompilius*, il entre en matiere par une Dissertation sur son Précepteur *Pythagore* ; & comme il croit qu'on est fort en peine de savoir, si c'est l'ancien Philosophe, ou bien un certain Pythagore, qui,

après avoir gagné le Prix de la Course aux Jeux Olympiques, vint à toutes jambes trouver *Numa*, pour lui enseigner la Philosophie, & lui aider à gouverner son Royaume ; il se tourmente beaucoup pour éclaircir cette difficulté, qu'il laisse enfin là.

Ce que j'en dis n'est pas pour reprocher quelque chose à l'Historien de toute l'Antiquité auquel on doit le plus ; cest seulement pour autoriser la maniere dont j'écris une vie plus extraordinaire que toutes celles qu'il nous a laissées.

Il est question de représenter un Homme, dont le caractère inimitable efface des défauts, qu'on ne prétend point déguiser ; un Homme illustre par un mélange de Vices, & de Vertus qui semblent se soutenir dans un enchaînement nécessaire, rares dans leur parfait

accord, brillantes par leurs oppoſitions.

C'eſt ce relief incompréhenſible, qui, dans la Guerre, l'Amour, le Jeu & les divers états d'une longue vie, a rendu le Comte de Grammont l'admiration de ſon Siecle. C'eſt par-là qu'il a fait les délices de tous les Pays où il a promené ſes agrémens & ſon inconſtance; de ceux où la vivacité de ſon eſprit a répandu de ces mots heureux qu'une approbation univerſelle tranſmet à la Poſtérité; de tous les endroits enrichis des profuſions de ſa magnificence, & de ceux enfin, où il a conſervé la liberté de ſon jugement, dans les périls les plus preſſans, tandis que le badinage de ſon humeur, au milieu des dangers les plus ſérieux de la Guerre, marquoit une fermeté qui n'appartient pas à tout le monde.

Je ne ferai point son Portrait. A l'égard de sa figure, *Bussi & Saint-Evremont*, Auteurs plus agréables que fideles, en ont écrit. Le premier a peint le Chevalier de Grammont artificieux, volage & même un peu perfide en amour, infatigable & cruel sur la jalousie. *Saint-Evremont* s'est servi d'autres couleurs, pour exprimer le génie, & pour tracer en général les manieres du Comte. Mais l'un & l'autre s'est fait plus d'honneur dans ces différentes peintures, qu'il n'a rendu de justice à son Héros.

C'est donc lui-même qu'il faut écouter dans ces récits agréables de Siéges & de Batailles, où il s'est distingué à la suite d'un autre Héros; & c'est lui qu'il faut croire dans des évenemens moins glorieux de sa vie, quand la sincérité dont il étale son adresse, sa

vivacité, ſes ſupercheries & les divers ſtratagêmes dont il s'eſt ſervi, ſoit en Amour, ſoit au Jeu, exprime naturellement ſon caractère.

C'eſt lui-même, dis-je, qu'il faut écouter dans cet écrit; puiſque je ne fais que tenir la plume à meſure qu'il me dicte les particularités les plus ſingulieres & les moins connues de ſa vie.

CHAPITRE II

En ce tems-là, il n'en alloit pas en France, comme à préſent. Louis XIII régnoit encore, & le Cardinal *de Richelieu* gouvernoit le Royaume. De grands Hommes commandoient de petites armées, & ces armées faiſoient de grandes choſes. La fortune des Grands de

la Cour dépendoit de la faveur du Miniſtre ; les établiſſemens n'y étoient ſolides qu'à meſure qu'on lui étoit dévoué. De vaſtes projets jettoient au cœur des Etats voiſins les fondemens de cette Grandeur redoutable, où l'on voit celui-ci. La Police étoit un peu négligée. Les grands chemins étoient impraticables de jour, & les rues durant la nuit : mais on voloit encore plus impunément ailleurs. La Jeuneſſe, en entrant dans le Monde, prenoit le parti que bon lui ſembloit. Qui vouloit, ſe faiſoit Chevalier : Abbé, qui pouvoit ; j'entends, *Abbé à Bénéfice*. L'habit ne diſtinguoit point le Chevalier de l'Abbé ; & je crois que le Chevalier de Grammont étoit l'un & l'autre au Siége de *Trin*. Ce fut ſa premiere Campagne, & il y porta ces diſpoſitions heureuſes, qui préviennent favorable-

ment, & qui font qu'on n'a besoin ni d'Amis pour être introduit, ni de recommandations pour être agréablement reçu partout.

Le Siége étoit formé quand il arriva. Cela lui épargna quelques témérités; car un Volontaire ne dort pas en repos, s'il n'a essuyé les premiers coups qu'on tire. Il alla donc reconnoître les Généraux, n'y ayant plus rien à faire à l'égard de la Place sur cet article. Le Prince *Thomas* commandoit l'Armée; & comme la Charge de Lieutenant-Général n'étoit pas encore connue, *du Plessis-Prâlin*, & le fameux Vicomte *de Turenne*, étoient ses Maréchaux de Camp.

On portoit quelque respect aux Places de Guerre, avant qu'une puissance à laquelle rien ne peut résister, eût trouvé moyen de les abîmer par une grêle affreuse de

Bombes, & par le ravage de cent Pièces de Canon en batterie. Avant ces furieux orages, qui réduisent le Gouverneur aux souterrains, & la Garnison en poudre, de fréquentes sorties vivement repoussées, de vigoureuses attaques vaillamment soutenues, signaloient l'art des Assiégeans & le courage des Assiégés; & par conséquent les siéges étoient d'une longueur raisonnable; & les jeunes Gens avoient le tems d'y apprendre quelque chose.

Il y eut de belles actions de part & dautre dans celui de *Trin*. On y essuya des fatigues, on souffrit des pertes: mais on ne s'ennuya plus dans l'armée depuis que le Chevalier de Grammont y fut; plus de fatigue dans la Tranchée; plus de sérieux chez les Généraux; plus d'ennuis dans les Troupes depuis son arrivée. Il cher-

choit & portoit par-tout la joie.

Parmi les Officiers de l'Armée, comme par-tout ailleurs, on voyoit des gens de mérite, ou des Gens qui en vouloient avoir. Les derniers imitoient le Chevalier de Grammont dans les choſes qui le faiſoient briller, & n'y réuſſiſſoient pas; les autres admiroient ſes talens, & recherchoient ſon amitié. *Matta* fut de ce nombre. Il étoit agréable par ſa figure, plus encore par le caractère de ſon eſprit. Il l'avoit ſimple & naturel: mais le diſcernement & la délicateſſe, des plus fins & des plus déliés; plein de franchiſe & de probité dans toutes ſes manieres. Le Chevalier de Grammont ne fut pas long-tems à démêler les qualités qui le diſtinguoient. Ainſi la connoiſſance fut bientôt faite, & l'amitié bientôt liée entr'eux.

Matta voulut abſolument que

le Chevalier de Grammont vînt s'établir chez lui. Il n'y consentit, qu'à condition qu'il partageroit la dépense. Comme ils avoient l'humeur libérale & magnifique, ce fut à frais communs qu'ils donnerent les repas les mieux entendus, & les plus délicats qu'on eût encore vus. Le Jeu rendoit à merveille dans les commencemens, & le Chevalier rendoit en cent façons ce qu'il ne prenoit que d'une seule.

Les Généraux, tour-à-tour régalés, admirerent leur magnificence, & voulurent mal à leurs Officiers de ce qu'ils n'étoient pas si bien servis. Le Chevalier avoit le don de faire valoir les choses les plus communes ; & son esprit étoit tellement à la mode, que c'étoit se déshonorer, que de ne se pas soumettre à son goût. *Mata* lui laissoit le soin de louer la

table, & d'en faire les honneurs, & charmé d'un applaudiſſement univerſel, il ſe perſuada qu'il n'y avoit rien de ſi beau, que de vivre comme ils faiſoient, & rien de plus aiſé que de continuer : mais il s'apperçut bientôt que les plus grandes proſpérités ne ſont pas les plus durables.

Une groſſe chere, une petite œconomie, des domeſtiques infideles, une fortune ennemie; tout cela s'uniſſant, pour déranger le ménage, la table s'alloit réformer tout doucement d'elle-même, quand le génie du Chevalier, fertile en reſſources, entreprit de ſoutenir ſon premier honneur par l'expédient qu'on va voir.

Ils ne s'étoient point parlé de l'état de leurs affaires; quoique celui qui en avoit le ſoin les eût ſéparément avertis, prêt à recevoir de l'argent pour continuer la dé-

penſe, ou à rendre ſes comptes pour le paſſé. Un jour que le Chevalier de Grammont étoit revenu plutôt qu'à l'ordinaire, il trouva *Matta* tranquillement endormi dans un fauteuil; & ne voulant pas interrompre ſon repos, il ſe mit à rêver à ſon projet. *Matta* s'éveilla ſans qu'il s'en apperçût; & ayant quelque tems admiré la contemplation où il paroiſſoit enſeveli, & ce profond ſilence entre deux Hommes qui ne l'avoient jamais gardé un moment enſemble, il le rompit par un ſoudain éclat de rire, qui ne fit qu'augmenter à meſure que l'autre le regardoit. « Voilà, dit le Chevalier, » un réveil aſſez gai & aſſez bouffon; & à qui en as-tu donc? où ſi » c'eſt aux Anges que tu ris? « Ma » foi, Chevalier, dit *Matta*, je » ris d'un ſonge que je viens de » faire, ſi naturel & ſi plaiſant,

» qu'il faut que je t'en faſſe rire
» auſſi. Je rêvois que nous avions
» renvoyé M. le Maître d'Hôtel,
» M. le Chef de Cuiſine, & M.
» notre Officier; réſolus pour le
» reſte de la campagne d'aller
» manger chez les autres, comme
» les autres étoient venus manger
» chez nous. Voilà mon ſonge;
» & toi, Chevalier, à quoi rê-
» vois-tu »?

« Pauvre eſprit, dit le Cheva-
» lier, en hauſſant les épaules, te
» voilà d'abord ſur le côté; te voi-
» là dans la conſternation & l'hu-
» milité, pour quelques mauvais
» propos que le Maître d'Hôtel
» t'aura tenus comme à moi. Quoi!
» après la figure que nous avons
» faite, à la barbe des Grands &
» des Etrangers de l'Armée, quit-
» ter la partie comme des ſots, &
» plier bagage comme des Cro-
» quans, au premier épuiſement

» de finance ! Tu n'as point de » sentiment. Où eſt l'honneur de » la France » ? Et où eſt l'argent, » dit *Matta ?* Car mes Gens ſe » donnent au diable qu'il n'y a » pas dix écus dans la maiſon ; & » je crois que les tiens ne t'en » gardent gueres davantage : car » il y a plus de huit jours que je » ne t'ai vu, ni tirer ta bourſe, ni » compter ton argent ; amuſe- » ment qui t'occupoit volontiers » en proſpérité ».

« Je conviens de tout cela dit » le Chevalier. Mais je veux te » faire convenir, que tu n'es » qu'une poule mouillée dans » cette occaſion ; & que ſeroit- » ce de toi, ſi tu te voyois dans » l'état où je me ſuis trouvé à » Lyon quatre jours avant d'arri- » ver ici? Je t'en veux faire le récit.

CHAPITRE III.

« VOICI, dit *Matta*, qui ſent » bien le Roman, hors qu'il fau- » droit que ce fût ton Ecuyer qui » me contât ton hiſtoire»...«C'eſt » l'ordre, dit le Chevalier. Ce- » pendant je pourrai te parler de » mes premiers exploits, ſans » bleſſer ma modeſtie; outre que » mon Ecuyer a l'accent un peu » burleſque pour un récit héroï- » que.

» Tu ſauras donc qu'en arri- » vant à Lyon ». Eſt-ce comme cela qu'on commence, dit *Matta*? Prends ton hiſtoire d'un peu plus loin; les moindres particularités d'une vie comme la tienne méritent d'être contées: mais ſur-tout la maniere dont tu ſaluas le Cardi-

nal *de Richelieu* la premiere fois. On m'en a fait rire. Au reste, je te dispense de me parler des gentillesses de ton enfance, de la Généalogie, du Nom & de la Qualité de tes Ancêtres; car tu n'en fais pas un mot.

« Ah! que tu fais le mauvais » Plaisant? Tu crois que tout le » monde est de ton ignorance. Tu » t'imagines donc que je ne con- » nois pas les *Mendores*, ni les » *Corisandes*, moi! Je ne sais peut- » être pas qu'il n'a tenu qu'à mon » Pere d'être Fils de Henri IV! Le » Roi vouloit à toute force le re- » connoître, & jamais ce traître » d'homme n'y voulut consentir. » Vois un peu ce que ce seroit que » les Grammonts sans ce beau » travers? Ils auroient le pas de- » vant les *Césars de Vendôme*. Tu » as beau rire, c'est l'Evangile. » Mais venons à notre fait.

» On me mit au Collége de Pau,
» dans la vûe de me faire d'Eglise :
» mais comme j'avois bien d'au-
» tres vûes, je n'avois garde d'y
» profiter : j'avois tellement le
» jeu dans la tête, que le Précep-
» teur & les Régens perdoient leur
» latin, en me le voulant appren-
» dre. Le vieux *Brinon*, qui me
» servoit de Valet-de-Chambre &
» de Gouverneur, avoit beau me
» menacer de ma Mere : je n'étu-
» diois que quand il me plaisoit,
» c'est-à-dire presque jamais. Ce-
» pendant on me traitoit en Eco-
» lier de ma qualité ; j'eus toutes
» les Dignités de la Classe, sans
» les avoir méritées, & sortis du
» Collége à-peu-près comme j'y
» étois entré. On trouva que j'en
» savois encore de reste pour
» l'Abbaye que mon Frere avoit
» demandée pour moi.

» Il venoit d'épouser la Nièce

» d'un Miniſtre devant qui tous
» genoux fléchiſſoient. Il voulut
» me préſenter à lui. J'eus peu de
» peine à quitter mon Pays, &
» beaucoup d'impatience d'arri-
» ver à Paris. Mon frere m'ayant
» tenu quelque tems auprès de lui
» pour me dégourdir, il me lâcha
» par la Ville pour perdre l'air de
» la Campagne, & trouver celui
» du monde. Je l'attrapai ſi bien
» que je ne voulus plus m'en dé-
» faire, quand il fut queſtion de
» me préſenter à la Cour en Equi-
» page d'Abbé. Tu ſais comme on
» ſe mettoit alors. Tout ce qu'on
» obtint de moi fut de mettre une
» ſoutane par-deſſus mes habits;
» & mon frere mourant de rire de
» mon habillement eccléſiaſtique,
» voulut en faire rire les autres.
» J'avois la plus belle tête du mon-
» de, bien poudrée & bien friſée,
» par-deſſus ma ſoutane; & par-

» dessous des Botines blanches &
» des Eperons dorés. Le Cardinal,
» qui avoit l'esprit pénétrant, n'a-
» voit garde de rire. Cette éléva-
» tion de sentiment lui donna de
» l'ombrage. Il jugea de ce que
» seroit un génie, qui à cet âge
» se moquoit de la tonsure, &
» mépriſoit le petit colet.

» Quand mon frere m'eut re-
» mené chez lui : *Or çà, notre*
» *petit Colet*, me dit-il, *cela s'eſt*
» *passé à merveille, & votre ajuſ-*
» *tement, mi-parti de Rome, &*
» *d'Epée, a beaucoup réjoui la*
» *Cour : mais ce n'eſt pas tout : il*
» *faut opter, mon petit Cavalier.*
» *Voyez donc ſi, vous en tenant à*
» *l'Egliſe, vous voulez poſſéder de*
» *grands biens, & ne rien faire ;*
» *ou, avec une petite légitime, vous*
» *faire caſſer bras & jambes, pour*
» *être le* Fructus Belli *d'une Cour*
» *inſenſible, & parvenir ſur la fin*

» *de vos jours à la dignité de Ma-*
» *réchal de Camp avec un œil de*
» *verre & une jambe de bois.*

» *Je sais*, lui dis-je, *qu'il n'y a*
» *aucune comparaison entre ces*
» *deux états, pour la commodité*
» *de la vie : mais comme il faut*
» *chercher son salut préférablement*
» *à tout, je suis résolu de renoncer*
» *à l'Eglise, pour tâcher de me*
» *sauver ; à condition néanmoins*
» *que je garderai mon Abbaye.*
» Les remontrances & l'autorité
» de mon frere furent inutiles pour
» m'en détourner, & il fallut bien
» me passer ce dernier article pour
» m'entretenir à l'Académie.

» Tu sais que je suis le plus adroit
» Homme de France ; ainsi j'eus
» bientôt appris tout ce qu'on y
» montre : & chemin faisant, j'ap-
» pris encore ce qui perfectionne
» la Jeunesse, & rend honnête-
» homme ; car, j'appris encore

» toutes sortes de Jeux aux Cartes & aux Dez. La vérité est que » je m'y crus d'abord plus savant » que je ne l'étois; comme je l'ai » dans la suite éprouvé.

» Ma Mere, qui sut le parti » que je prenois, pleura la Profession que j'avois quittée, & ne » put se consoler de celle que j'avois prise. Elle avoit compté » que dans l'Eglise je serois un » Saint; elle compta que je serois » un diable dans le monde, ou » tué à la Guerre. Je mourois » d'envie d'y aller: mais comme » j'étois encore trop jeune, il » fallut faire une Campagne à » *Bidache*, avant que d'en faire » une à l'Armée.

» Quand je fus de retour auprès » de ma Mere, j'avois tellement » l'air de la Cour & du monde, » qu'elle eut du respect pour moi, » au-lieu de me gronder de mon

» entêtement pour les Armes.
» J'étois son Idole, & me trou-
» vant inébranlable, elle ne son-
» gea qu'à me garder le plus
» qu'elle pourroit, en attendant
» qu'on fît mon petit Equipage.

» Le fidele *Brinon*, qui me fut
» donné pour Valet-de-Chambre,
» devoit encore faire la charge de
» Gouverneur & d'Ecuyer: parce
» que c'est peut-être le Gascon
» unique, qu'on verra jamais sé-
» rieux & rébarbatif au point où
» il l'est. Il répondit de ma con-
» duite, sur la bienséance & la
» morale, & promit à ma Mere
» qu'il rendroit bon compte de
» ma personne dans les dangers
» de la Guerre. J'espere qu'il
» tiendra mieux sa parole à l'é-
» gard de ce dernier article, qu'il
» n'a fait sur les autres.

» On fit partir mon Equipage
» huit jours avant moi. C'étoit

» toujours

» toujours autant de tems que ma
» Mere gagnoit, pour me faire
» des exhortations. Enfin, après
» m'avoir bien conjuré d'avoir la
» crainte de Dieu devant les
» yeux, & l'amour du Prochain
» en recommandation, elle me
» laissa partir sous la garde du
» Seigneur, & du sage *Brinon*.

» Dès la seconde Poste nous prî-
» mes querelle. On lui avoit mis
» quatre-cens louis entre les mains
» pour ma campagne. Je les vou-
» lus avoir. Il s'y opposa forte-
» ment. *Vieux Faquin*, lui dis-je,
» *est-ce à toi cet argent, ou, si on*
» *te l'a donné pour moi? A ton*
» *avis, il me faudroit un Tréso-*
» *rier pour ne payer que par Or-*
» *donnances*. Je ne sais si ce fut par
» pressentiment qu'il s'attrista;
» mais ce fut avec des violences
» & des convulsions extrêmes qu'il
» se vit contraint de céder. On

» eût dit que je lui arrachois le
» cœur.

» Je me sentis plus léger & plus
» gai depuis le dépôt dont je l'a-
» vois soulagé ; lui au contraire
» parut si accablé, qu'on eût dit
» que je lui avois mis quatre-cents
» livres de plomb sur le dos, en lui
» ôtant ces quatre-cents louis.
» Il fallut fouetter son cheval moi-
» même, tant il alloit pesamment,
» & se retournant de tems en tems:
» *M. le Chevalier*, me disoit-il,
» *ce n'est pas ainsi que Madame*
» *l'entend.* Ses réflexions & ses
» douleurs se renouveloient à
» chaque Poste ; car au-lieu de
» donner dix sols au Postillon,
» j'en donnois trente.

» Nous arrivâmes enfin à Lyon.
» Deux Soldats nous arrêterent à
» la porte de la Ville pour nous
» mener chez le Gouverneur. J'en
» pris un pour me conduire à la

» meilleure Hôtellerie, & mis
» *Brinon* entre les mains de l'au-
» tre, pour aller rendre compte
» au Commandant de mon voya-
» ge, & de mes desseins.

» Il y a d'aussi bons Traiteurs à
» Lyon qu'à Paris: mais mon Sol-
» dat, selon la coutume, me me-
» na chez ses amis, dont il me
» vanta la maison; comme le lieu
» de la Ville où l'on faisoit la chere
» la plus délicate, & où l'on trou-
» voit la meilleure compagnie.
» L'Hôte de ce Palais étoit gros
» comme un muid; il s'appel-
» loit *Cerise*. Il étoit Suisse de
» nation, empoisonneur de pro-
» fession, & voleur par habitude.
» Il me mit dans une chambre
» assez propre, & me deman-
» da si je voulois manger en
» compagnie, ou seul. Je vou-
» lus être de l'Auberge, à cause
» du beau monde que le Sol-

» dat m'avoit promis dans cette
» maison.

» *Brinon*, que les questions du
» Gouverneur avoient impatien-
» té, revint plus renfrogné qu'un
» vieux Singe; & voyant que je
» me peignois un peu pour des-
» cendre: *Et que voulez-vous donc,*
» *Monsieur*, me dit-il? *Aller trot-*
» *ter par la Ville? Non pas? n'est-*
» *ce pas assez trotté depuis le ma-*
» *tin? Mangez un morceau, &*
» *couchez-vous à bonne heure, pour*
» *être du matin à cheval à la poin-*
» *te du jour. Monsieur le Contrô-*
» *leur*, lui dis-je, *je ne veux ni*
» *trotter par la Ville, ni manger*
» *seul, ni me coucher à bonne heure.*
» *Je veux souper en compagnie*
» *là-bas. En pleine Auberge?* s'é-
» cria-t-il: *Hé! Monsieur, vous*
» *n'y songez pas. Je me donne au*
» *diable, s'ils ne sont une dou-*
» *zaine de Baragouineurs à jouer*

» *Cartes & Dez, qu'on n'entendroit pas Dieu tonner.*

» J'étois devenu insolent depuis que je m'étois emparé de l'argent ; & voulant commencer à me soustraire à la domination de mon Gouverneur : *Savez-vous bien, Monsieur Brinon*, lui dis-je, *que je n'aime pas qu'un sot fasse le raisonneur ? Allez-vous-en souper, s'il vous plaît, & que j'aie ici des chevaux de Poste avant le jour.*

» J'avois senti petiller mon argent au moment qu'il avoit lâché le mot de *Cartes & Dez*. Je fus un peu surpris de trouver la salle où l'on mangeoit, remplie de figures extraordinaires. Mon Hôte, après m'avoir présenté, m'assura qu'il n'y avoit que dix-huit ou vingt de ces Messieurs qui auroient l'honneur de man-

» ger avec moi. Je m'approchai
» d'une table où l'on jouoit, & je
» faillis à mourir de rire. Je m'é-
» tois attendu à voir bonne com-
» pagnie & gros jeu; & c'étoient
» deux Allemands qui jouoient au
» trictrac. Jamais chevaux de ca-
» roſſe n'ont joué comme ils fai-
» ſoient: mais leur figure, ſur-
» tout, paſſoit l'imagination. Ce-
» lui auprès de qui j'étois étoit
» un petit *Ragot*, graſſouillet &
» rond comme une boule. Il avoit
» une fraiſe avec un chapeau poin-
» tu haut d'une aune. Non, il n'y
» a perſonne, qui, d'un peu loin,
» ne l'eût pris pour le dôme de
» quelque Egliſe avec un clocher
» deſſus. Je demandai à l'Hôte ce
» que c'étoit? *Un Marchand de*
» *Baſle*, me dit-il, *qui vient ven-*
» *dre ici des chevaux: mais je*
» *crois qu'il n'en vendra gueres de*
» *la maniere qu'il s'y prend; car il*

» *ne fait que jouer. Joue-t-il gros*
» *jeu*, lui dis-je? *Non pas à pré-*
» *ſent*, dit-il; *ce n'eſt que pour leur*
» *écot, en attendant le ſouper :*
» *mais quand on peut tenir le petit*
» *Marchand en particulier, il joue*
» *beau jeu. A-t-il de l'argent*, lui
» dis-je? *Oh, oh!* dit le perfide
» Ceriſe, *plût à Dieu que vous lui*
» *euſſiez gagné mille piſtoles & en*
» *être de moitié, nous ne ſerions*
» *pas long-tems à les attendre.*

» Il ne m'en fallut pas davanta-
» ge pour méditer la ruine du *Cha-*
» *peau pointu.* Je me remis au-
» près de lui pour l'étudier. Il
» jouoit tout de travers, écoles
» ſur écoles, Dieu ſait. Je com-
» mençois à me ſentir quelques
» remords ſur l'argent que je de-
» vois gagner à une *petite Citrouil-*
» *le* qui en ſavoit ſi peu. Il perdit
» ſon écot, on ſervit, & je le fis
» mettre auprès de moi. C'étoit

» une table de Réfectoire, où
» nous étions pour le moins vingt-
» cinq, malgré la promesse de
» mon Hôte.

» Le plus maudit repas du mon-
» de fini, toute cette cohue se dis-
» persa, je ne sais comment, à la ré-
» serve du *petit Suisse*, qui se tint
» auprès de moi, & de l'Hôte qui se
» vint mettre de l'autre côté. Ils
» fumoient comme des Dragons,
» & le *Suisse* me disoit de tems en
» tems: *Demande pardon à Mon-*
» *sieur de la liberté grande*; & là-
» dessus m'envoyoit des bouffées
» de tabac à m'étouffer. Monsieur
» *Cerise* de l'autre côté me de-
» manda la liberté de me deman-
» der si j'avois jamais été dans son
» Pays, & parut surpris de me
» voir assez bon air, sans avoir
» voyagé en Suisse.

» Le *petit Ragot*, à qui j'avois
» affaire, étoit aussi questionneur

» que l'autre. Il me demanda si je
» venois de l'Armée de Piémont;
» & lui ayant dit que j'y allois, il
» me demanda si je voulois ache-
» ter des chevaux; qu'il en avoit
» bien deux-cents, dont il me fe-
» roit bon marché. Je commen-
» çois à être enfumé comme un
» jambon; & m'ennuyant du ta-
» bac & des questions, je pro-
» posai à mon homme de jouer
» une petite pistole au trictrac,
» en attendant que nos gens eus-
» sent soupé. Ce ne fut pas sans
» beaucoup de façons qu'il y con-
» sentit, en me demandant par-
» don de la *liberté grande*.

» Je lui gagnai partie, revan-
» che, & le tout, dans un clin-
» d'œil; car il se troubloit, & se
» laissoit enfiler, que c'étoit une
» bénédiction. *Brinon* arriva sur
» la fin de la troisieme partie, pour
» me mener coucher. Il fit un

» grand ſigne de croix, & n'eut
» aucun égard à tous ceux que je
» lui faiſois de ſortir. Il fallut
» me lever pour lui en aller don-
» ner l'ordre en particulier. Il
» commença par me faire des ré-
» primandes de ce que je m'en-
» canaillois avec un vilain monſ-
» tre comme cela. J'eus beau lui
» dire que c'étoit un *gros Mar-*
» *chand* qui avoit force argent,
» & qui ne jouoit non plus qu'un
» enfant. *Lui, Marchand?* s'écria-
» t-il. *Ne vous y fiez pas, M. le*
» *Chevalier. Je me donne au Dia-*
» *ble, ſi ce n'eſt quelque Sorcier.*
» *Tais-toi, vieux Fou*, lui dis-je,
» *il n'eſt non plus Sorcier que toi;*
» *c'eſt tout dire. & pour te le mon-*
» *trer, je lui veux gagner quatre*
» *ou cinq-centspiſtoles avant de me*
» *coucher.* En diſant cela, je le
» mis dehors, avec défenſe de ren-
» trer, ou de nous interrompre.

» Le jeu fini, le *petit Suisse* dé-
» boutonna son haut-de-chausse,
» pour tirer un beau quadruple
» d'un de ses gousſets, & me le
» préſentant, il me demanda par-
» don de la *liberté grande*, &
» voulut ſe retirer. Ce n'étoit pas
» mon compte. Je lui dis que
» nous ne jouions que pour nous
» amuſer; que je ne voulois point
» de ſon argent; & que s'il vou-
» loit je lui jouerois ſes quatre
» piſtoles dans un tour unique.
» Il en fit quelque difficulté: mais
» il ſe rendit à la fin, & les rega-
» gna. J'en fus piqué. J'en rejouai
» une autre; la chance tourna; le
» dez lui devint favorable, les
» écoles ceſſerent; je perdis par-
» tie, revanche, & le tout: les
» moitiés ſuivirent, le tout en fut.
» J'étois piqué, lui beau joueur, il
» ne me refuſa rien, & me gagna
» tout, ſans que j'euſſe pris ſix

» trous en huit ou dix parties.
» Je lui demandai encore un tour
» pour cent pistoles : mais comme
» il vit que je ne mettois pas au
» jeu, il me dit qu'il étoit tard :
» qu'il falloit qu'il allât voir ses
» chevaux, & se retira, me de-
» mandant pardon de la *liberté*
» *grande*. Le sang-froid dont il me
» refusa, & la politesse dont il me
» fit la révérence, me piquerent
» tellement, que je fus tenté de
» le tuer. Je fus si troublé de la
» rapidité dont je venois de per-
» dre jusqu'à la derniere pistole,
» que je ne fis pas d'abord toutes
» les réflexions qu'il y a à faire
» sur l'état où j'étois réduit.

» Je n'osois remonter dans ma
» chambre, de peur de *Brinon*.
» Par bonheur s'étant ennuyé de
» m'attendre, il s'étoit couché.
» Ce fut quelque consolation :
» mais elle ne dura pas. Dès que

» je fus au lit, tout ce qu'il y avoit
» de funeſte dans mon aventure ſe
» préſenta à mon imagination. Je
» n'eus garde de m'endormir. J'en-
» viſageois toute l'horreur de mon
» déſaſtre, ſans y trouver de re-
» mède ; & j'eus beau tourner
» mon eſprit de toutes façons, il
» ne me fournit aucun expédient.
» Je ne craignois rien tant que
» l'aube du jour : elle arriva pour-
» tant, & le cruel *Brinon* avec
» elle. Il étoit botté juſqu'à la cein-
» ture, & faiſant claquer un mau-
» dit fouet qu'il tenoit à la main :
» *Debout, M. le Chevalier*, s'é-
» cria-t-il, en ouvrant mes ri-
» deaux ; *les chevaux ſont à la por-*
» *te, & vous dormez encore ! Nous*
» *devrions avoir déja fait deux*
» *Poſtes ; çà de l'argent, pour*
» *payer dans la maiſon. Brinon*,
» lui dis-je d'une voix humiliée,
» *fermez le rideau. Comment !* s'é-

» cria-t-il, *fermez le rideau ! Vous*
» *voulez donc faire votre Campa-*
» *gne à Lyon ? Apparemment vous*
» *y prenez goût. Et le gros Mar-*
» *chand, vous l'avez dévaliſé ?*
» *Non pas, M. le Chevalier, cet*
» *argent ne vous profitera pas. Ce*
» *malheureux a peut-être une fa-*
» *mille ; & c'eſt le pain de ſes en-*
» *fans qu'il a joué, & que vous*
» *avez gagné. Cela valoit-il la pei-*
» *ne de veiller toute la nuit ? Que*
» *diroit Madame, ſi elle voyoit ce*
» *train ? Monſieur Brinon,* lui
» dis-je, *fermez s'il vous plaît, le*
» *rideau.* Mais au-lieu de m'obéir,
» on eût dit que le diable lui four-
» roit dans l'eſprit ce qu'il y avoit
» de plus ſenſible & & de plus pi-
» quant dans un malheur comme
» le mien. *Et combien ?* me diſoit-
» il : *Les cinq-cents ? Que ſera ce*
» *pauvre homme ? Souvenez-vous*
» *que je vous l'ai dit, Monſieur le*

» *Chevalier; cet argent ne vous pro-*
» *fitera pas. Eſt-ce quatre-cents ?*
» *trois ? deux ? Quoi ! ce ne ſeroit*
» *que cent Louis ?* pourſuivit-il,
» voyant que je branlois la tête à
» chaque ſomme qu'il avoit nom-
» mée. *Il n'y a pas grand mal à*
» *cela, cent piſtoles ne le ruineront*
» *pas, pourvu que vous les ayez*
» *bien gagnées. Brinon, mon ami,*
» lui dis-je avec un grand ſoupir,
» *fermez le rideau, je ſuis indigne*
» *de voir le jour.*

» *Brinon* treſſaillit à ces triſtes
» paroles: mais il penſa s'évanouir,
» quand je lui contai mon aven-
» ture. Il s'arracha les cheveux,
» fit des exclamations douloureu-
» ſes, dont le refrain étoit tou-
» jours: *Que dira Madame !* Et
» après s'être épuiſé en regrets
» inutiles: *çà donc, M. le Cheva-*
» *lier,* me dit-il, *que prétendez-*
» *vous devenir ? Rien,* lui dis-je,

» *car je ne suis bon à rien.* Ensuite,
» comme j'étois un peu soulagé de
» lui avoir fait ma confession, il
» me passa quelques projets dans
» la tête, que je ne pus lui faire ap-
» prouver. Je voulois qu'il allât
» en poste joindre mon équipage,
» pour vendre quelqu'un de mes
» habits. Je voulois encore pro-
» poser au Marchand de chevaux
» de lui en acheter bien cher à
» crédit, pour les revendre à bon
» marché. *Brinon* se moqua de
» toutes ces propositions; & aprés
» avoir eu la cruauté de me laiſ-
» ser long-tems tourmenter, il
» me tira d'affaire. Les parens
» font toujours quelque vilainie
» à leurs pauvres enfans. Ma mere
» avoit eu dessein de me donner
» cinq-cents louis: elle en avoit re-
» tenu cinquante, tant pour quel-
» ques petites réparations à l'Ab-
» baye, que pour faire prier Dieu

» pour moi. *Brinon* étoit chargé de » cinquante autres, avec ordre de » ne m'en point parler, que dans » quelque pressante nécessité. Elle » arriva bien-tôt, comme tu vois.

» Voilà, pour abréger, le dé- » nouement de cette premiere in- » trigue. Le jeu m'a favorisé jus- » ques ici; car je me suis vu quin- » ze-cents louis, tous frais faits, » depuis mon arrivée. La fortune » est redevenue mauvaise, il la faut » corriger. Notre argent est au » bas; eh bien! il faut y remédier.

Rien n'est plus aisé, dit *Matta*. Il n'y a qu'à trouver quelque Marchand de chevaux aussi dupe que celui de Lyon. Mais, à propos, le fidele *Brinon* n'auroit-il point encore quelque réserve pour la derniere extrémité? La voilà, ma foi, venue, & nous ne ferions pas mal de nous en servir.

La plaisanterie seroit de saison,

lui dit le Chevalier, si tu savois où donner de la tête. Il faut de l'esprit de reste, pour en vouloir fourrer par-tout; comme tu prétends faire. Que Diable! tu veux toujours badiner, sans songer que la conjoncture est des plus sérieuses pour nous. Ecoute, je vais demain au quartier général, je dînerai chez le Comte de *Caméran*, & je le prierai de souper.... Et où? dit *Matta*..... Ici, dit le Chevalier.... Tu es fou, mon pauvre ami, dit l'autre. Voici apparemment un de ces projets de Lyon; tu sais que nous n'avons ni argent, ni crédit; & pour racommoder nos affaires, tu veux donner à souper!

Esprit bouché, dit le Chevalier, est-il possible que, depuis le tems que nous sommes ensemble il ne te soit pas venu le moindre brin d'imagination? Le Comte de *Caméran* joue au Quinze, & moi

aussi ; nous avons besoin d'argent ; il n'en sait que faire ; je commanderai un excellent repas, il le paiera. Fais-moi parler à ton Maître-d'Hôtel, & ne te mets en peine de rien, hormis de quelques précautions, qu'il est bon de prendre dans une occasion comme celle-ci. Comme quoi, dit *Matta* ? Voici comme quoi, dit le Chevalier ; car je vois bien qu'il te faut expliquer jusqu'aux choses les plus claires.

Tu commandes ici les Compagnies des Gardes, n'est-il pas vrai ? dès que la nuit sera venue, tu feras prendre les armes à quinze ou vingt soldats commandés par *La Place*, ton Sergent, & tu les posteras ventre à terre entre-ci & le quartier général ... Comment, Mor....! s'écria *Matta*, une embuscade ! Je crois, Dieu me pardonne, que tu prétends voler ce

pauvre Savoyard. Si c'eſt-là ton deſſein, je te déclare que je n'en ſuis pas.... Pauvre eſprit, dit le Chevalier, voici le fait. Il y a de l'apparence, que nous lui gagnerons ſon argent. Les Piémontois, honnêtes-gens d'ailleurs, ſont ſoupçonneux volontiers & défians. Celui-ci commande la cavalerie. Tu ſais que tu ne ſaurois te taire, & tu es homme à lâcher quelque mauvaiſe plaiſanterie pour l'inquiéter. S'il s'alloit mettre dans la tête qu'on l'a trompé, & qu'il vînt à s'en repentir; que ſait-on ce qu'il pourroit faire? Car il eſt d'ordinaire accompagné de huit ou dix hommes à cheval. C'eſt pourquoi, quelque reſſentiment que la perte lui cauſe, il eſt bon de ſe mettre en état de n'en avoir point le démenti.

Embraſſe-moi, cher Chevalier, dit *Matta*, ſe tenant les côtés :

embraſſe-moi; car tu es trop merveilleux. J'étois un bon ſot, moi, de croire, quand tu m'as parlé de prendre des précautions, qu'il n'y avoit qu'à faire préparer une table & des cartes, ou peut-être faire proviſion de quelques dez de mauvaiſe foi. Je ne me ſerois jamais aviſé de faire ſoutenir un homme qui joue un Quinze, par un détachement d'infanterie ; il faut avouer que tu es déja grand homme de guerre.

Le lendemain venu, tout alla de point en point comme le Chevalier de Grammont l'avoit projetté; l'infortuné *Caméran* donna dans le piége. On ſoupa le plus agréablement du monde. *Matta* but cinq ou ſix grand coups pour étouffer un reſte de délicateſſe qui l'inquiétoit. Le Chevalier de Grammont, brillant à ſon ordinaire, penſa faire mourir de rire

un Convié, qu'il alloit bientôt rendre très sérieux; & le bon *Caméran* mangeoit comme un homme dont les affections étoient partagées entre la bonne-chere & l'amour du jeu; c'est-à-dire qu'il se hâtoit de manger, pour ne rien dérober au tems précieux qu'il destinoit au Quinze.

Le repas fini, le Sergent *La Place* posta son embuscade; & le Chevalier de Grammont entreprit son homme. Il avoit encore sur le cœur la perfidie du Suisse *Cerise*, & du Chapeau pointu. Cela fit qu'il s'arma d'insensibilité contre de foibles remords & quelques scrupules qui s'élevoient dans son âme. *Matta*, ne voulant point être spectateur de l'hospitalité violée, se mit dans un fauteuil pour tâcher de dormir, tandis qu'on couperoit la gorge au pauvre *Caméran*.

Ils ne cavoient d'abord que trois ou quatre piſtoles, comme pour badiner ; mais *Caméran* ayant été trois ou quatre fois de reſte, il cava au plus fort, & le Jeu devint plus ſérieux. Il fut encore de reſte ; & il devint orageux ; les cartes volerent par la chambre & les exclamations éveillerent *Matta*.

Comme il avoit la tête embrouillée de ſommeil & chaude de vin, il ſe mit à rire des tranſports du Piémontois ; & au-lieu de le conſoler : Ma foi, mon pauvre Comte, lui dit-il, ſi j'étois dans votre place je ne jouerois plus. Et pourquoi, dit l'autre ? Je ne ſais, dit-il, mais le cœur me dit que votre guignon ne changera pas. Il faut voir, dit *Caméran*, en demandant des cartes. Voyez donc, dit *Matta*, & ſe rendormit. Mais ce ne fut pas pour longtems. Toutes les cartes étoient

également malheureuſes pour le perdant. Il n'y rencontroit que des lardons ; & en dernier, il avoit beau montrer Quinze, cela ne ſervoit de rien. Nouvelles exclamations. Ne vous l'avois-je pas dit, s'écria *Matta* qui s'étoit réveillé en ſurſaut ? Vous avez beau tempêter; tant que vous jouerez, vous perdrez. Croyez-moi, les plus courtes folies ſont les meilleures. Quittez, car je me donne au Diable, s'il eſt poſſible que vous gagniez. Et d'où vient? dit *Caméran*, qui commençoit à s'impatienter. Voulez-vous le ſavoir? dit *Matta*. Ma foi, c'eſt que nous vous trompons.

Le Chevalier de Grammont, outré d'une raillerie d'autant plus mal placée, qu'elle avoit quelque air de vérité : Monſieur *Matta*, lui dit-il, trouvez-vous qu'il ſoit fort agréable pour un homme qui joue

joue aussi malheureusement que M. le Comte, de lui rompre la tête de vos froides plaisanteries ? pour moi, j'en suis si ennuyé, que je quitterois dans le moment, s'il ne perdoit pas tant qu'il fait. Un homme piqué ne craint rien tant qu'une telle menace ; & le Seigneur *Caméran*, se radoucissant, lui dit qu'il n'y avoit qu'à laisser parler M. *Matta*, si cela ne l'offensoit pas ; que pour lui, cela ne lui faisoit aucune peine.

Le Chevalier de Grammont en usa bien plus honnêtement, que le Suisse de Lyon n'avoit fait à son égard ; car il joua sur sa parole tant qu'il voulut. *Caméran* lui en fut si bon gré, qu'il perdit jusqu'à quinze-cents pistoles, & les paya dès le lendemain. Pour *Matta*, il fut grondé de la belle maniere de son intempérance de langue. Toute la raison qu'en eut

celui qui le réprimandoit, fut qu'il y avoit de la conscience à laisser tromper le pauvre Savoyard, sans l'en avertir; outre, disoit-il, qu'il eût été bien aise de voir son infanterie aux mains avec la Cavalerie de *Caméran*, en cas qu'il eût voulu faire le mauvais.

Cette aventure les ayant remis en fonds, la fortune se déclara pour eux pendant le reste de la campagne, & le Chevalier de Grammont, pour faire voir qu'il ne s'étoit saisi des effets du Comte, que par droit de représailles, & pour se dédommager de la perte qu'il avoit faite à Lyon, commença dès ce tems-là à faire l'usage de son argent qu'on lui a vu faire depuis dans toutes les occasions. Il déterroit les malheureux, pour les secourir: les Officiers qui perdoient leurs équipages à la guerre, ou leur argent au jeu; les

soldats estropiés dans la tranchée, enfin tout éprouvoit sa libéralité : mais sa maniere d'obliger surpassoit encore ses bienfaits. Tout homme qu'on admire par ces endroits, réussit par-tout. Connu des soldats, il en étoit adoré. Les Généraux le trouvoient dans toutes les occasions, où il y avoit quelque chose à faire, & le cherchoient dans les autres. Dés qu'il vit la fortune déclarée pour lui, son premier soin fut de faire restitution en mettant *Camérán* de part avec lui dans toutes les bonnes parties.

Un fond inépuisable de bonne humeur & de vivacité lui fournissoit toujours quelque chose de nouveau dans les discours, & dans les actions. Je ne sais par quelle occasion M. *de Turenne* commanda sur la fin du siége un corps séparé. Le Chevalier de

Grammont le fut voir dans ſes nouveaux quartiers. Il y trouva quinze ou vingt Officiers. M. *de Turenne* aimoit naturellement la joie. La ſeule préſence du Chevalier l'inſpiroit. Il fut charmé de ſa viſite ; & par reconnoiſſance, il voulut le faire jouer. Le Chevalier de Grammont lui dit, en le remerciant, qu'il avoit appris de ſon Précepteur, que quand on alloit chez ſes amis, il n'étoit pas prudent d'y laiſſer ſon argent, ni honnête d'emporter le leur. Effectivement, dit M. *de Turenne*, il ne trouveroit, ni gros jeu, ni grand argent parmi nous : mais afin qu'il ne ſoit pas dit que l'on le laiſſe aller ſans avoir joué, jouons chacun un cheval.

Le Chevalier de Grammont y conſentit. La fortune qui l'avoit ſuivi dans un lieu où il n'avoit pas compté qu'il en auroit beſoin,

lui fit gagner quinze ou seize chevaux en badinant ; & voyant qu'il y avoit quelques visages consternés de la perte : Messieurs, leur dit-il, je serois fâché de vous voir retourner à pied de chez votre Général, il suffit que vous m'envoyiez tous vos chevaux demain, à la réserve d'un que je donne pour les cartes. Le Valet-de-Chambre, crut qu'il se moquoit. Je vous parle sérieusement, dit le Chevalier ; je vous donne un cheval pour les cartes ; & qui plus est, prenez celui que vous voudrez, excepté le mien. Effectivement, dit M. *de Turenne*, j'en suis charmé, pour la nouveauté du fait ; car je ne crois pas qu'on ait vu jusqu'à présent donner un cheval pour les cartes.

Trin se rendit enfin. Le Baron *de Batteville*, qui l'avoit vaillamment défendu, & long-tems, eut

une capitulation digne de sa résistance. Je ne sais si le Chevalier de Grammont eut quelque part à la prise de cette place : mais je sais bien, que sous un Regne plus glorieux, & des armes par-tout victorieuses, sa hardiesse & son adresse en ont fait prendre quelques-unes depuis, à la vûe de son Maître. C'est ce qu'on verra dans la suite de ces Mémoires.

CHAPITRE IV.

LA gloire dans les armes n'est tout au plus que la moitié du brillant qui distingue les Héros. Il faut que l'amour mette la derniere main au relief de leur caractere, par les travaux, la témérité des entreprises, & la gloire des succès. Nous en avons des exem-

ples, non-seulement dans les Romans, mais dans l'Histoire véritable des plus fameux guerriers, & des plus célèbres Conquérans.

Le Chevalier de Grammont & *Matta*, qui ne songeoient guère à ces exemples, ne laisserent pas de songer qu'il étoit bon de s'aller délasser des fatigues du siége de *Trin*, en formant quelque siége aux dépens des Beautés & des époux de *Turin*. Comme la campagne avoit fini de bonne heure, ils crurent qu'ils auroient le tems d'y faire quelques exploits, avant que la fin des beaux jours les obligeât à repasser les Monts.

Ils se mirent donc en chemin, tels, à-peu-près, qu'*Amadis*, ou Dom *Galaor*, après avoir reçu l'accolade & l'Ordre de Chevalerie, cherchant les aventures & courant après l'Amour, la Guerre, & les Enchantemens. Ils va-

loient bien ces deux freres ; car s'ils ne savoient pas autrement *pourfendre géans*, *dérompre harnois & porter en croupe belles Damoiselles, sans leur parler de rien*, ils savoient jouer, & les autres n'y connoissoient rien.

Ils arriverent à *Turin*, furent agréablement reçus, & fort distingués à la Cour. Cela pouvoit-il manquer? Ils étoient jeunes, bien faits, ils avoient de l'esprit, & faisoient de la dépense. Dans quel Pay du monde ne réussit-on pas avec de tels avantages? Comme *Turin* étoit alors celui de l'Amour & de la galanterie, deux Etrangers de cet air, qui n'aimoient pas à s'ennuyer, n'avoient garde d'ennuyer les Dames de la Cour.

Quoique les hommes y fussent faits à peindre, ils n'avoient pas trop le don de plaire. Ils avoient

du respect pour leurs femmes, & de la considération pour les Etrangers; & leurs femmes, encore mieux faites, avoient pour le moins autant de considération pour les Etrangers, & n'en avoient que médiocrement pour eux.

Madame Royale, digne Fille de Henri IV, rendoit sa petite Cour la plus agréable du monde. Elle avoit hérité des Vertus de son Pere, à l'égard des sentimens qui conviennent au Sexe : & à l'égard de ce qu'on appelle la foiblesse des grands cœurs, Son Altesse n'avoit pas dégénéré.

Le Comte de *Tanes* étoit son premier Ministre. Les affaires d'Etat n'étoient pas difficiles à manier durant son Ministère. Personne ne s'en plaignoit; & cette Princesse paroissoit contente de sa capacité sur les autres; & voulant que tout ce qui composoit sa Cour

le fût aussi, l'on y vivoit assez selon l'usage & les coutumes de l'ancienne Chevalerie.

Les Dames avoient chacune un Amant d'obligation, sans les volontaires, dont le nombre n'étoit point limité. Les Chevaliers déclarés portoient les livrées de leurs Maitresses, leurs armes, & quelquefois leurs noms. Leur fonction étoit de ne les point quitter en public, & de n'en point approcher en particulier; de leur servir par-tout d'Ecuyers, & dans les Carousels de chamarrer leurs lances, leurs housses, & leurs habits, des chiffres & des couleurs de chaque *Dulcinée*.

Matta n'étoit point ennemi de la galanterie: mais il l'auroit souhaité plus simple que celle qu'on pratiquoit à *Turin*. Les formes ordinaires ne l'auroient pas choqué: mais il trouvoit de la su-

perſtition dans le culte & les cérémonies que l'Amour ſembloit exiger mal-à-propos; cependant comme il avoit ſoumis ſa conduite aux lumieres du Chevalier de Grammont ſur cet article, il fallut ſuivre ſon exemple & ſe conformer aux coutumes du Pays.

Ils s'enrôlerent en même tems au ſervice de deux Beautés, que les premiers Chevaliers-d'Honneur céderent auſſi-tôt par politeſſe. Le Chevalier de Grammont choiſit Mademoiſelle *de S.-Germain*, & dit à *Matta* d'offrir ſes ſervices à Madame *de Sénantes*. *Matta* le voulut bien; quoiqu'il eût mieux aimé l'autre. Mais le Chevalier de Grammont lui fit entendre que Madame *de Sénantes* lui convenoit mieux. Comme il s'étoit bien trouvé de la capacité du Chevalier dans les premiers projets qu'ils avoient for-

més ensemble, il suivit ses instructions en Amour, comme il avoit fait ses conseils sur le Jeu.

Mademoiselle *de S.-Germain*, dans le premier Printems de son âge, avoit les yeux petits : mais fort brillans & fort éveillés. Ils étoient noirs comme ses cheveux. Elle avoit le teint vif & frais, quoiqu'il ne fût pas éclatant par sa blancheur. Elle avoit la bouche agréable, les dents belles, la gorge comme on la demande, & la plus aimable taille du monde. Elle avoit les bras bien formés, une beauté singuliere dans le coude, qui ne lui servoit pas de grand'-chose; ses mains étoient passablement grandes; & la Belle se consoloit de ce que le tems de les avoir blanches n'étoit pas encore venu. Ses pieds n'étoient pas des plus petits, mais ils étoient bien tournés. Elle laissoit aller cela tout

comme il plaisoit au Seigneur, sans employer l'art pour faire valoir ce qu'elle tenoit de la Nature : mais malgré cette non-chalance pour ses attraits, sa figure avoit quelque chose de si piquant, que le Chevalier de Grammont s'y laissa prendre d'abord. Son esprit & son humeur étoient faits pour assortir le reste. Tout y étoit naturel, & tout en étoit agréable. C'étoit de l'enjoûment, de la vivacité, de la complaisance & de la politesse. Tout cela couloit de source ; point d'inégalité.

Madame la Marquise *de Sénantes* passoit pour blonde. Il n'eut tenu qu'à elle de passer pour rousse : mais elle aimoit mieux se conformer au goût du siècle, que respecter celui des Anciens. Elle avoit tous les avantages dont les cheveux roux sont accompagnés, sans aucun de leurs dégoûts. Une

attention continuelle corrigeoit ce qu'il pouvoit y avoir de trop à ces agrémens. Qu'importe, après tout, quand on eſt propre, ſi c'eſt par art, ou naturellement? Il faut être bien malin pour y regarder de ſi près. Elle avoit beaucoup d'eſprit, autant de mémoire, plus de lecture, & beaucoup plus de penchant à la tendreſſe.

Elle avoit un mari, que la Sageſſe même eût fait conſcience d'épargner. Il ſe piquoit d'être Stoïcien, & faiſoit gloire d'être ſalope & dégoûtant, en honneur de ſa Profeſſion. Il y réuſſiſſoit parfaitement; car il étoit fort gros, & ſuoit en Hiver comme en Eté.

L'érudition & la brutalité ſembloient être ſes talens favoris. L'une & l'autre brilloient dans ſa converſation, tantôt enſemble, tantôt tour-à-tour; mais toujours mal-à-propos. Il n'étoit point ja-

loux ; cependant, il ne laissoit pas d'être incommode. Il vouloit bien qu'on eût de l'attention pour sa femme, pourvu qu'on en eût davantage pour lui.

Dès que nos Aventuriers furent déclarés, le Chevalier de Grammont prit le verd, & farcit *Matta* de bleu. C'étoient les couleurs que donnoient leurs nouvelles Maitresses. Ils entrerent d'abord en fonction. Le Chevalier de Grammont apprit, & pratiqua tout le cérémonial de cette galanterie, comme s'il n'eût jamais fait autre chose. *Matta* d'ordinaire en oublioit une moitié, & ne s'acquittoit pas trop bien de l'autre. Il ne pouvoit se souvenir que sa Charge étoit de servir à la gloire, & non pas à l'utilité de sa Maitresse.

Madame de Savoie donna dès le lendemain une Fête à la Vène-

rie. Toutes les Dames en étoient. Le Chevalier de Grammont disoit tant de choses agréables & divertissantes à sa Maitresse, qu'elle en rioit à gorge déployée. *Matta*, menant la sienne à son carrosse, lui serra la main; & au retour de cette promenade, il la pria d'avoir pitié de ses souffrances. C'étoit aller un peu vîte; & quoique Madame *de Sénantes* ne fût pas plus inhumaine qu'une autre, elle ne laissa pas d'être choquée qu'on s'y prît si cavalièrement. Elle se crut obligée d'en témoigner quelque peu de ressentiment; & retirant sa main, qu'on lui serroit de plus belle à cette déclaration, elle monta chez Madame Royale, sans regarder son nouvel Amant. *Matta*, sans s'imaginer qu'il l'eût offensée, la laissa faire, & fut chercher quelqu'un dans la Ville, qui voulût souper avec lui. Rien n'é-

toit plus facile pour un homme de son caractère. Il trouva bientôt ce qu'il cherchoit; fut longtems à table, pour se remettre des fatigues de l'amour, & se coucha fort content de sa journée.

Pendant tout cela, le Chevalier de Grammont faisoit parfaitement son devoir auprès de Mademoiselle *de Saint-Germain*, & sans préjudice à ses assiduités, il trouvoit le moyen de briller en chemin faisant par mille petits récits, qu'il mêloit à la conversation générale.

Madame de Savoie les écoutoit avec plaisir, & la solitaire *Sénantes* y donnoit son atention. Il s'en apperçut, & quitta sa Maitresse, pour lui demander ce qu'elle avoit fait de *Matta! Moi!* dit-elle; *je n'en ai rien fait. Mais, je ne sais ce qu'il n'auroit point fait de moi, si j'avois eu la bonté d'écouter ses*

très-humbles propositions : & là-dessus elle se mit à lui conter de quelle maniere son ami l'avoit traitée, dès le second jour de leur connoissance.

Le Chevalier de Grammont ne put s'empêcher d'en rire. Il lui dit qu'il étoit un peu naïf : mais qu'elle en feroit contente dans la suite : &, pour la consoler, il l'assura qu'il n'auroit pas autrement parlé, quand Son Alteſſe Royale eût été dans sa place ; mais qu'il ne laisseroit pas de lui en laver la tête.

Il fut le lendemain dans sa chambre pour cela : mais il étoit parti dès le matin, pour une partie de chasse, où ses connoissances de table l'avoient engagé la veille.

A son retour, il prit deux perdrix de sa chasse, & fut chez sa Maitresse. On lui demanda si c'étoit Monsieur qu'il venoit voir : il

dit que non; & le Suisse lui dit que Madame n'y étoit pas. *Matta* lui laissa ses deux Perdrix, & le pria de lui en faire présent de sa part.

La *Sénantes* étoit à sa toilette, qui se coëffoit de toute sa force en faveur de *Matta*, tandis qu'on lui refusoit la porte. Elle n'en savoit rien: mais Monsieur son mari le savoit à merveille. Il avoit trouvé fort mauvais que la premiere visite ne fût pas pour lui. C'est pourquoi, résolu qu'elle ne seroit pas pour sa femme, le Suisse en avoit reçu ses ordres, & pensa bien être battu, pour le présent qu'on avoit laissé. Les Perdrix furent renvoyées sur l'heure; & *Matta*, sans examiner pourquoi, ne fut pas fâché de les revoir. Il partit pour la Cour, sans changer d'habit. Il n'avoit garde de songer qu'il n'y falloit pas paroître sans les couleurs de sa Dame. Il l'y

trouva parée. Ses yeux lui parurent brillans, & sa personne ragoûtante. Il commença dès ce jour à se savoir bon gré de sa complaisance pour le Chevalier de Grammont ; cependant il remarqua qu'elle avoit l'air assez froid pour lui. Cela lui parut extraordinaire, après avoir tant fait pour elle. S'imaginant qu'elle ignoroit toutes ces obligations, il fut l'en entretenir, & la gronda fort d'avoir renvoyé ses Perdrix avec tant d'indifférence.

Elle ne savoit ce qu'il vouloit dire; & choquée de ce qu'il ne s'humilioit pas, après la réprimande qu'elle comptoit qu'on lui eût faite, elle lui dit qu'il falloit qu'il eût trouvé des personnes de bonne composition en son chemin, puisqu'il prenoit des manieres auxquelles on n'étoit pas encore accoutumé chez elle.

Matta lui demanda comme quoi ſes manieres étoient donc ſi nouvelles? *Comme quoi !* dit-elle. *Le ſecond jour que vous m'honorez de votre attention, vous me traitez comme ſi j'étois à votre ſervice depuis mille ans. La premiere fois que je vous donne la main, vous me la ſerrez de toute votre force. Après ce début, je monte en carroſſe, & vous à cheval; mais loin de vous tenir à la portiere comme les autres, il ne part pas un lièvre, que vous ne pouſſiez après; & vous étant bien amuſé durant la promenade à prendre du tabac, ſans ſonger à moi, vous ne vous en ſouvenez au retour, que pour me prier de mon déshonneur, en termes honnêtes, mais fort intelligibles. Aujourd'hui vous me parlez de chaſſe, de Perdrix & d'une viſite que vous avez apparemment rêvée comme tout le reſte.*

Le Chevalier de Grammont arriva, comme ils en étoient-là. *Matta* fut grondé de ſes empreſſemens. Son ami ſe tuoit de lui dire, qu'ils étoient inſolens, plutôt que familiers. *Matta* s'excuſoit du mieux qu'il pouvoit; mais toujours fort mal. Sa Maitreſſe en eut pitié, voulut bien recevoir ſes excuſes ſur la maniere, plutôt que ſon repentir ſur le fait, & témoigna qu'il n'y avoit que l'intention qui pût juſtifier ou condamner ces tranſgreſſions; qu'on pardonnoit ce que les mouvemens de tendreſſe faiſoient haſarder; mais qu'on ne pardonnoit point les témérités, qui n'étoient fondées que ſur la facilité qu'on ſe promettoit de trouver. *Matta* jura qu'il ne lui avoit ſerré la main que par un excès d'amour, & qu'il ne lui avoit demandé du ſecours que par néceſſité; qu'il ne

savoit pas la maniere de demander des grâces ; qu'il ne la trouveroit pas plus digne d'être aimée au bout d'un mois de service, qu'elle le paroissoit dans ce moment ; & qu'il la prioit de se souvenir de lui, quand l'occasion s'en présenteroit. La *Sénantes* ne s'en offensa pas. Elle vit bien qu'il ne falloit pas s'arrêter aux formalités de la sévere bienséance, en écoutant un homme de son caractère, & le Chevalier de Grammont, après cette espèce de raccommodement, fut songer à ses propres affaires auprès de Mademoiselle de *Saint-Germain*.

Ce n'étoit pas tout-à-fait son bon naturel, qui le portoit à se mêler de celles de *Matta*. Bien au contraire, dès qu'il s'apperçut que les penchans de Madame *de Sénantes* devenoient favorables pour lui-même, comme cette conquête

lui parut plus facile que l'autre, il crut qu'il falloit s'en saisir, de peur qu'on ne la laissât échapper, & pour ne pas perdre tout son tems en cas qu'il ne pût rien gagner auprès de la petite *Saint-Germain.*

Cependant, dès le même soir, pour conserver l'air de supériorité qu'il avoit usurpé sur la conduite de son ami, malgré qu'il en eût, il lui fit des reproches d'avoir bien ôsé se montrer à la Cour en habit de campagne, & sans les couleurs de sa Maitresse; de n'avoir pas eu l'esprit, ou la prudence de rendre la premiere visite à Monsieur *de Sénantes*, au-lieu de s'amuser à demander Madame, & pour toute conclusion lui demanda, de quoi Diable il s'avisoit de lui faire présent de deux méchantes Perdrix rouges? Et pourquoi non? lui dit *Matta.* Ne faudroit-il

faudroit-il point qu'elles fussent bleues aussi, à cause de la cocarde & du nœud d'épée bleu, que tu m'avois l'autre jour mis? Eh! va te promener, mon pauvre Chevalier, avec tes niaiseries. Je me donne au diable, si dans quinze jours tu ne deviens plus sot que tous les benêts de *Turin*. Mais pour répondre à toutes tes questions, je n'ai point été voir le mari de Madame *de Sénantes*, parce que je n'ai que faire à lui; que c'est un animal qui me déplaît, & me déplaira toujours. Pour toi, te voilà ravi d'être empanaché de verd; d'écrire des billets à ta Maitresse, d'emplir tes poches de cédras, de pistaches, & d'autres rogatons, dont tu farcis la pauvre fille, malgré qu'elle en ait. Tu crois trouver la pie au nid; qu'en lui chantant quelque Chanson faite du tems de *Corisande* & de Henri IV,

tu peux lui jurer que tu l'as faite pour elle. Heureux de pouvoir mettre le cérémonial de la galanterie en pratique, tu n'as point d'ambition pour l'essentiel. A la bonne heure; chacun a sa façon de faire, aussi-bien que son goût. Le tien est de baguenauder en amour; & pourvu que tu fasses bien rire la *Saint-Germain*, tu ne lui en demandes pas davantage. Pour moi, qui suis persuadé que les femmes sont ici ce qu'elles sont ailleurs, je ne croirai jamais qu'elles s'offensent qu'on quitte quelquefois la bagatelle, pour en venir au sérieux. En tout cas, si Madame de *Sénantes* n'est pas de cette humeur, elle n'a qu'à se pourvoir ailleurs; car je lui réponds bien que je ne ferai pas longtems le personnage d'Estafier auprès de sa personne.

Cette menace étoit des plus inu-

tiles. Madame *de Sénantes* le trouvoit à son gré, pensoit à-peu-près de même, & ne demandoit pas mieux que d'en venir aux preuves. Mais *Matta* s'y prit tout de travers. Il étoit prévenu d'une telle aversion pour son mari, qu'il ne pouvoit se vaincre sur la moindre avance pour l'appaiser. On lui faisoit entendre qu'il falloit commencer par endormir le Dragon, avant de posséder le Trésor: cela fut inutile, quoiqu'il ne pût voir Madame *de Sénantes* que dans les Assemblées publiques. Il en étoit impatient, & lui faisant un jour ses plaintes: « Ayez la bonté, Madame, lui dit-il, de me » faire savoir où vous logez. Il » n'y a point de jour que je n'aille » trois fois chez vous, pour le » moins, sans vous y avoir encore pu trouver. J'y couche » pourtant d'ordinaire, lui dit-

» elle en riant: mais je vous aver-
» tis, que vous ne m'y trouverez
» jamais que vous n'y ayez trou-
» vé Monsieur *de Sénantes* : je
» n'en suis pas la Maitresse. Je ne
» vous le donne pas, poursuivit-
» elle, pour un homme dont on
» voulût rechercher le commerce
» pour son agrément. Au con-
» traire, je conviens que son hu-
» meur est assez bisarre, & ses
» manieres peu gracieuses: mais
» il n'y a rien de si farouche qu'on
» ne puisse familiariser avec un
» peu de soin & de complaisance.
» Il faut que je vous répete des
» Vers à ce sujet. Je les ai rete-
» nus; parce qu'ils donnent un
» petit conseil, dont vous userez
» comme il vous plaira.

RONDEAU.

Mettez-vous bien dans la mémoire,
Et retenez ces Documens,
Vous qui vous piquez de la Gloire
De réuſſir en Faits galans,
Ou qui voulez le faire croire.

En équipage, en airs bruyans,
En lieux communs, en faux ſermens,
En habits, bijoux, dents d'ivoire,
Mettez-vous bien.

Ayez, pour plaire aux vieux Parens,
Toujours en main nouvelle Hiſtoire,
Pour les Valets force préſens:
Mais, eût-il l'humeur ſombre & noire,
Avec l'Epoux, malgré ſes dents,
Mettez-vous bien.

Ma foi, Madame, dit *Matta*, le Rondeau dira ce qu'il lui plaira ; mais, il n'y a pas moyen : l'époux eſt trop ſot. Quelle diable de cérémonie, pourſuivit-il ! Quoi ! dans ce Pays-ci l'on ne ſauroit voir la femme, ſans être amoureux du mari ?

Madame *de Sénantes* trouva cette maniere de répondre très-offenſante ; & comme elle crut en avoir aſſez fait, pour le mettre dans le bon chemin, s'il en eût été digne, elle jugea qu'il ne valoit pas la peine qu'elle s'expliquât davantage, puiſqu'il ne pouvoit ſe contraindre ſur ſi peu de choſe ; & dès ce moment elle eut fait avec lui.

Le Chevalier de Grammont avoit donné congé à ſa Maitreſſe à-peu-près dans le même tems ; il étoit tout-à-fait refroidi ſur cette pourſuite. Ce n'eſt pas que Ma-

demoiſelle *de Saint-Germain* ne fût plus digne que jamais de ſa perſéverance. Au contraire ſes agrémens ſe multiplioient à vûe d'œil. Elle ſe couchoit avec mille charmes, & le lendemain paroiſſoit avec quelque choſe de nouveau. La phraſe de croître, d'embellir, ſembloit n'avoir été faite que pour elle. Le Chevalier de Grammont ne pouvoit diſconvenir de ces vérités: mais il n'y trouvoit pas ſon compte. Un peu moins de mérite, avec un peu moins de ſageſſe, eût été plus ſon fait. Il s'apperçut qu'elle l'écoutoit avec plaiſir, qu'elle rioit tant qu'il vouloit de ſes Contes, & qu'elle recevoit ſes billets & ſes préſens, ſans ſcrupule: mais qu'elle en vouloit demeurer là. Son adreſſe l'avoit tournée de toutes les manieres, ſans avoir pu lui tourner la tête. Sa Femme-de-

Chambre étoit gagnée; ſes parens, charmés de ſes bons-mots & de ſon aſſiduité, n'étoient jamais plus aiſes que quand ils le voyoient chez eux; bref, il avoit mis les préceptes du Rondeau de la *Sénantes* en uſage, & tout livroit la petite *Saint-Germain* à ſes embuches, ſi la petite *Saint-Germain* eût été d'humeur à ſe livrer: mais, elle ne le voulut jamais. Il avoit beau lui dire, que la grâce qu'il lui demandoit, ne lui coûteroit rien; que puiſque ſes tréſors ſe trouvoient rarement compris dans le bien qu'une fille apporte en mariage, elle ne trouveroit perſonne, qui par une tendreſſe éternelle, & par une diſcrétion inviolable, en fût plus digne que lui. Il lui contoit enſuite, que jamais mari n'avoit ſu donner la moindre idée de ce que l'amour a d'agréable, & qu'il n'y avoit rien

de si différent, que les empressemens d'un amant toujours tendre, toujours passionné, mais toujours respectueux, & la nonchalante indifférence d'un époux.

Mademoiselle de *Saint-Germain*, ne voulant pas prendre la chose sérieusement, pour n'être pas obligée de s'en offenser, lui dit, que comme c'étoit assez la coutume dans son pays de se marier, elle seroit bien aise d'en passer par-là, devant que de prendre connoissance de ces distinctions, & de ces détails merveilleux, qu'elle ne comprenoit pas extrêmement, & dont elle ne vouloit pas de plus grandes explications : qu'elle l'avoit bien voulu écouter pour cette fois : mais qu'elle le supplioit de ne lui plus parler sur ce ton, puisque ces sortes de conversations n'étoient point divertissantes pour elle, & qu'elles se-

roient très-inutiles pour lui. La Belle, qui rioit plus volontiers qu'une autre, savoit prendre un air fort sérieux, dès qu'il en étoit question. Le Chevalier de Grammont vit bien qu'elle lui parloit tout de bon; & voyant qu'il lui faudroit un tems infini pour lui faire changer de sentiment, il s'étoit tellement ralenti sur cette poursuite, qu'il ne la servoit plus que pour cacher les desseins qu'il avoit sur Madame de *Sénantes*.

Il voyoit cette Princesse fort choquée du peu de complaisance de *Matta*. Cette apparence de mépris pour elle, rebuta ce qu'elle avoit eu de plus favorable pour lui. Dans ces intentions, le Chevalier de Grammont lui dit qu'elle avoit raison, exagéra la perte que son ami faisoit, la mit mille fois au-dessus des charmes de la petite *Saint-Germain*, & deman-

da grâce pour lui-même, puisque son ami ne la méritoit pas. Il fut bientôt écouté favorablement sur cette proposition ; & dès qu'ils furent d'accord, ils songerent aux mesures qu'il falloit prendre, l'une pour tromper son époux, & l'autre son ami. Cela n'étoit pas fort difficile ; *Matta* n'étoit point défiant, & le gros *Sénantes*, auprès de qui le Chevalier de Grammont avoit déja fait tout ce que l'autre n'avoit pas voulu faire, ne pouvoit se passer de lui. C'étoit beaucoup plus qu'il ne lui demandoit ; car dès que le Chevalier de Grammont étoit chez Madame, son mari s'y trouvoit par politesse ; & pour chose au monde, il ne les auroit laissés ensemble, de peur qu'ils ne s'ennuyassent sans lui.

Matta, qui ne savoit cependant pas qu'il fût disgracié, con-

tinuoit à ſervir ſa Maitreſſe à ſa maniere. Elle étoit convenue avec le Chevalier de Grammont, que les choſes iroient en apparence ſelon le premier établiſſement; & de cette maniere, la Cour croyoit toujours que Madame *de Sénantes* ne ſongeoit qu'à *Matta*, tandis que ſon ami ne ſongeoit qu'à Mademoiſelle de *Saint-Germain*.

On faiſoit de tems en tems de petites Loteries de bijoux. Le Chevalier de Grammont y mettoit toujours; en retiroit par haſard quelque choſe; & ſous prétexte des Lots qu'il gagnoit, il achetoit mille choſes qu'il donnoit imprudemment à la *Sénantes*, & la *Sénantes* les recevoit encore plus imprudemment. La petite *Saint-Germain* n'en tâtoit plus que bien rarement. Il y a des tracaſſeries par-tout. On fit des remarques ſur ce procédé. Ceux

qui les firent les communiquerent à Mademoiselle *de Saint-Germain.* Elle fit semblant d'en rire : mais elle ne laissa pas d'en être piquée. Rien n'est si commun au beau sexe, que de ne vouloir pas qu'une autre profite de ce qu'on refuse. Elle n'en sut pas bon gré à Madame *de Sénantes.* D'un autre côté, on fut demander à *Matta* s'il n'étoit pas assez grand pour faire lui-même ses présens à Madame *de Sénantes*, sans les envoyer par le Chevalier de Grammont. Cela le réveilla ; car il ne s'en seroit jamais apperçu. Il n'en eut pourtant que des soupçons assez légers : & voulant s'en éclaircir : il faut avouer, dit-il au Chevalier de Grammont, que l'amour se fait ici d'une façon toute nouvelle. On y sert sans gages ; on s'adresse au mari, quand on est amoureux de la femme ; & l'on

fait des préſens à la Maitreſſe d'un autre, pour ſe mettre bien avec la ſienne. Madame *de Sénantes* t'eſt fort obligée de.... C'eſt toi-même, répondit le Chevalier de Grammont, puiſque c'eſt ſur ton compte. J'étois honteux de voir, que tu ne t'étois jamais aviſé de lui faire le moindre petit préſent. Sais-tu bien que les Gens ſont faits ſi extraordinairement à cette Cour, qu'on croit que c'eſt plutôt par vilainie, que par inadvertence, que tu n'as pas eu le courage de donner la moindre bagatelle à ta Maitreſſe? Fi, que cela eſt ridicule, qu'il faille qu'on ſonge toujours pour toi!

Matta ſe laiſſa gronder, ſans qu'il en fût autre choſe; perſuadé qu'il l'avoit un peu mérité, outre qu'il n'étoit, ni aſſez défiant, ni aſſez épris pour y faire plus de réflexion. Cependant,

comme il convenoit aux affaires du Chevalier de Grammont qu'il fît connoissance avec Monsieur *de Sénantes*; il en fut tellement persécuté qu'il le fit à la fin. Son ami fut l'introducteur de cette premiere visite. Sa Maitresse lui sut bon gré de cet effort de complaisance, résolue pourtant qu'il n'en profiteroit pas; & l'époux ayant l'esprit en repos sur une civilité qu'il attendoit depuis longtems, voulut dès le même soir leur donner à souper dans une petite maison, qu'il avoit à la campagne, au bord de la riviere, à deux pas de la Ville.

Le Chevalier de Grammont répondit pour tous deux, accepta l'offre; & comme c'étoit la seule que *Matta* n'eût pas refusée *de Sénantes*, il y consentit. Le mari vint chez eux, pour les prendre à l'heure marquée; mais il n'y

trouva que *Matta*. Le Chevalier de Grammont s'étoit mis à jouer tout exprès pour les laiſſer partir ſans lui. *Matta* vouloit l'attendre, tant il avoit peur de ſe trouver ſeul avec Monſieur *de Sénantes*: mais le Chevalier de Grammont les ayant envoyé prier d'aller toujours devant, & qu'il ſeroit à eux dès que ſon jeu ſeroit fini, le pauvre *Matta* fut obligé de s'embarquer avec l'homme du monde qui lui revenoit le moins. Ce n'étoit pas l'intention du Chevalier de Grammont de le tirer ſitôt de cet embarras, & le perfide ne les fut pas plutôt en campagne qu'il fut chez Madame *de Sénantes*, ſous prétexte d'y trouver ſon mari pour aller enſemble où ils devoient ſouper.

La trahiſon étoit en beau train; & comme il paroiſſoit à Madame *de Sénantes* que l'indifférence de

Matta ne méritoit pas autre choſe de ſa part, elle n'avoit pas de ſcrupule d'en être. Elle attendoit donc le Chevalier de Grammont avec des intentions d'autant plus favorables, qu'il y avoit long-tems qu'elle l'attendoit, & qu'elle avoit quelque curioſité pour une viſite de ſa part, dont ſon mari ne fût pas. Il eſt donc à croire que cette premiere occaſion ne ſe fût pas perdue, ſi Mademoiſelle de *Saint-Germain*, qu'elle n'attendoit pas, ne fût arrivée preſque en même tems que celui qu'elle attendoit.

Elle étoit plus jolie & plus enjouée ce jour-là qu'elle ne l'avoit été de ſa vie; cependant on ne laiſſa pas de la trouver fort laide & fort ennuyante. Elle s'apperçut bien-tôt qu'elle importunoit; & ne voulant pas que ce fût pour rien qu'on lui voulût du mal, après avoir paſſé plus d'une groſſe de-

mi-heure à se divertir de leur inquiétude, & à faire mille petites singeries, qu'elle voyoit ne pouvoir être plus mal placées, elle ôta ses coëffes, son écharpe, & tout l'attirail dont on se défait, quand on prétend s'établir familierement quelque part, pour le reste du jour. Le Chevalier de Grammont la maudissoit intérieurement, tandis qu'elle ne cessoit de lui faire la guerre sur la méchante humeur dont il étoit en si bonne compagnie: Madame *de Sénantes*, qui ne se possédoit pas mieux que lui, dit assez sèchement qu'elle étoit obligée d'aller chez Madame Royale. Mademoiselle *de Saint-Germain* lui dit qu'elle auroit l'honneur de l'accompagner, si cela ne lui faisoit point de peine. On ne lui répondit pas grand' chose, & le Chevalier de Grammont, voyant qu'il étoit inutile

de pouſſer ſa viſite plus loin, ſortit de belle humeur.

Dès qu'il fut dehors, il fit partir un de ſes Griſons, pour prier Monſieur *de Sénantes* de vouloir bien ſe mettre à table avec ſa compagnie, ſans l'attendre; parce que le jeu ne finiroit peut-être pas ſi-tôt, mais qu'il ſeroit à lui avant la fin du repas. Après avoir dépêché ce courrier, il mit une ſentinelle à la porte de Madame *de Sénantes*, dans l'eſpérance que l'éternelle *Saint-Germain* en ſortiroit avant elle: mais ce fut inutilement, & ſon eſpion lui vint dire au bout d'une heure d'impatience & d'agitations, qu'elles étoient ſorties enſemble. Il vit bien qu'il n'y auroit pas moyen de ſe voir ce jour-là; tout allant de travers pour ſes deſſeins. Il fallut donc ſe paſſer de Madame, pour aller trouver Monſieur.

Pendant que ces choſes ſe paſſoient à la ville, *Matta* ne ſe divertiſſoit pas beaucoup à la campagne. Comme il étoit prévenu contre le Seigneur *de Sénantes*, tout ce que le Seigneur *de Sénantes* lui diſoit, ne faiſoit que lui déplaire. Il maudiſſoit de bon cœur le Chevalier de Grammont du tête-à-tête qu'il lui procuroit. Il fut ſur le point de s'en retourner, quand il vit qu'il falloit ſe mettre à table ſans un troiſieme.

Cependant, comme ſon hôte, étoit aſſez délicat ſur la bonne chere; qu'il avoit le meilleur vin & le meilleur cuiſinier de tout le Piémont, la vûe du premier ſervice le radoucit; & mangeant fort & ferme, ſans faire attention à *Sénantes*, il ſe flatta que le ſouper finiroit, ſans avoir rien à démêler avec lui: mais il ſe trompa.

Dans le tems que le Chevalier

de Grammont vouloit le mettre bien avec Monſieur *de Sénantes*, il en avoit fait un portrait fort avantageux pour lui donner envie de le connoître: dans l'étalage de mille autres qualités, connoiſſant l'entêtement qu'il avoit pour le nom d'érudition, il l'avoit aſſuré que c'étoit un des ſavans hommes de l'Europe.

Sénantes avoit donc attendu quelque trait de lecture, dès le commencement du ſouper, de la part de *Matta*, pour mettre la ſienne en jeu: mais il étoit bien loin de compte. Perſonne n'avoit moins lu, perſonne auſſi ne s'en ſoucioit moins, & perſonne n'avoit ſi peu parlé pendant un repas que lui. Comme il ne vouloit point entrer en converſation, ſa bouche ne s'étoit ouverte que pour manger ou pour demander à boire.

L'autre s'offensant d'un silence qui lui paroissoit affecté, las de l'avoir inutilement agacé sur d'autres sujets, crut qu'il en auroit quelque raison en le mettant sur l'amour & la galanterie, & l'attaqua de cette maniere, pour entamer le sujet.

« Comme vous êtes le galant » de ma femme.... Moi ! lui dit » *Matta*, qui vouloit faire le dis- » cret, ceux qui vous l'ont dit, » en ont menti, morbleu !... » Monsieur, dit *Sénantes*, vous » le prenez là d'un ton qui ne vous » convient gueres. Car je veux » bien vous apprendre, malgré » vos airs de mépris, que Mada- » me *de Sénantes* en est peut-être » aussi digne qu'aucune de vos » Dames de France ; & que nous » en avons vu qui vous valoient » bien, qui se sont fait un hon- » neur de la servir... A la bonne-

» heure, dit *Matta*. Je l'en crois » très-digne; & puiſque vous le » voulez ainſi, je ſuis ſon ſervi- » teur & ſon galant pour vous » obliger ».

Vous croyez peut-être, pourſuivit l'autre, qu'il en va dans ce pays-ci, comme dans le vôtre, & que les Belles n'ont des amans que pour accorder des faveurs: déſabuſez-vous de cela, s'il vous plaît, & ſachez que quand même il en ſeroit quelque choſe dans cette Cour, je n'en aurois aucune inquiétude. Rien n'eſt plus honnête, diſoit *Matta*: mais pourquoi n'en avoir aucune inquiétude? Voici pourquoi, reprit-il. Je connois la tendreſſe de Madame *de Sénantes* pour moi; je connois ſa ſageſſe envers tout le monde; &, plus que tout cela, je connois mon propre mérite.

Vous avez là de belles connoiſ-

sances, Monsieur le Marquis, dit *Matta*: je les salue toutes trois. A vôtre santé. *Sénantes* en fit raison: mais voyant que la conversation tomboit d'abord qu'on ne buvoit plus, après deux ou trois santés de part & d'autre, il voulut faire une seconde tentative, & provoquer *Matta* par son fort, c'est-à-dire, du côté de l'érudition.

Il le pria donc de lui dire en quel tems il croyoit que les Allobroges fussent venus s'établir dans le Piémont? *Matta*, qui le donnoit au Diable avec ses Allobroges, lui dit, qu'il falloit que ce fût du tems des guerres civiles. J'en doute, dit l'autre. Tant qu'il vous plaira, dit *Matta*. Sous quel Consulat? poursuivit *Sénantes*. ..... Sous celui de la Ligue, quand les Guises firent venir les Lansquenets en France, dit *Matta*,

ta. Mais, que Diable cela fait-il ?

Monſieur *de Sénantes* étoit paſſablement prompt, & volontiers brutal ; ainſi Dieu ſait de quelle maniere la converſation ſe ſeroit tournée, ſi le Chevalier de Grammont ne fût ſurvenu pour y mettre ordre. Il eut aſſez de peine à comprendre ce que c'étoit que leur débat : mais l'un oublia les queſtions qui l'avoient choqué ; l'autre les réponſes, pour reprocher au Chevalier de Grammont cette fureur éternelle pour le jeu, qui faiſoit qu'on ne pouvoit jamais compter ſur lui. Le Chevalier de Grammont, qui ſe ſentoit encore plus coupable qu'ils ne diſoient, prit le tout en patience & ſe donna plus de tort qu'ils ne voulurent. Cela les appaiſa. Le repas finit plus tranquillement qu'il n'avoit commencé. L'ordre fut rétabli dans la converſation ;

mais il n'y put mettre la joie, comme il avoit coutume. Il étoit de très-mauvaise humeur ; & comme il les pressoit à tout moment de sortir de table, *Monsieur de Sénantes* jugea qu'il avoit beaucoup perdu. *Matta* dit au contraire, qu'il avoit beaucoup gagné ; mais que la retraite avoit peut-être été malheureuse, faute de précautions, & lui demanda s'il n'avoit pas eu besoin du Sergent *la Place*, avec son embuscade.

Ce trait d'Histoire passoit l'érudition *de Sénantes* ; & de peur que *Matta* ne s'aviſât de l'expliquer, le Chevalier de Grammont changea de discours, & voulut sortir de table : mais *Matta* ne le voulut pas. Cela le raccommoda dans l'esprit *de Sénantes*. Il prit cette complaisance pour son compte ; cependant, ce n'étoit pas lui, mais son vin que *Matta* trouvoit à son gré.

Madame Royale qui connoissoit le caractère *de Sénantes*, fut charmée du récit que le Chevalier de Grammont lui fit de cette fête & de cette conversation. Elle appella *Matta* pour en savoir la vérité de lui-même. Il avoua que devant qu'il fût question des Allobroges, Monsieur *de Sénantes* l'avoit voulu quereller, parce qu'il n'étoit pas amoureux de sa femme.

Cette premiere connoissance faite de cette maniere, il sembloit que toute la bonne volonté que *Sénantes* avoit d'abord eue pour le Chevalier de Grammont se fût tournée vers *Matta*. Il étoit tout les jours à sa porte, & *Matta* tous les jours chez sa femme. Cela ne convenoit point au Chevalier de Grammont. Il se repentit des réprimandes qu'il s'étoit avisé de faire à *Matta*, le voyant d'une

assiduité qui rompoit toutes ses mesures. Madame *de Sénantes* en étoit encore plus embarrassée. Quelque esprit qu'on ait, on n'est point plaisant pour ceux qu'on importune; elle eût été bien-aise de n'avoir pas fait de certaines démarches inutilement.

Matta commençoit à trouver des charmes dans sa personne. Il en eût trouvé dans son esprit, si elle l'avoit voulu : mais il n'y a pas moyen d'être de bonne humeur avec ceux qui traversent nos desseins. Tandis que son goût augmentoit pour elle, le Chevalier de Grammont n'étoit occupé que des moyens qui pouvoient mettre son aventure à fin. Voici le stratagême dont il se servit enfin, pour avoir la scène libre, en éloignant l'amant & le mari tout à la fois.

Il fit entendre à *Matta* qu'il fal-

loit donner à souper chez eux à Monsieur *de Sénantes*, & se chargea de pourvoir à tout. *Matta* lui demanda si c'étoit pour jouer au Quinze, & l'assura qu'il auroit beau faire, qu'il mettroit ordre pour cette fois qu'il ne s'engageât pas au jeu, pour le laisser tête-à-tête avec le plus sot Gentilhomme de l'Europe. Le Chevalier de Grammont n'avoit garde d'y songer, persuadé qu'il seroit impossible de profiter de cette occasion, de quelque maniere qu'il s'y prît, & qu'on le relanceroit dans tous les coins de la ville plutôt que de le laisser en repos. Toute son attention fut donc de rendre le repas agréable, de le faire durer & d'y faire survenir quelques contestations entre *Sénantes* & *Matta*. Pour cet effet, il se mit d'abord de la plus belle humeur du monde; les au-

tres s'y mirent à force de vin.

Le Chevalier de Grammont témoigna, qu'il étoit bien malheureux de n'avoir pu donner un petit concert de musique à Monsieur *de Sénantes* comme il l'avoit résolu le matin; mais que les Musiciens s'étoient engagés. Le Marquis *de Sénantes* se fit fort de les avoir à sa maison de campagne le lendemain au soir, & pria la compagnie d'y souper. *Matta* leur demanda, que Diable ils vouloient faire de musique, & soutint que cela n'étoit bon dans ces occasions que pour des femmes, qui avoient quelque chose à dire à leurs amans, pendant que les violons étourdissoient les autres, ou pour des sots qui ne savoient que dire, quand ces violons ne jouoient pas. On se moqua de ses raisonnemens: la partie fut liée pour le lendemain, & les violons passè-

rent à la pluralité des voix. *Sénantes*, pour en consoler *Matta*, comme pour faire honneur au repas, porta force santés. Il aima mieux lui faire raison de cette maniere que sur la dispute : & le Chevalier de Grammont voyant qu'il ne falloit pas grand'chose pour leur échauffer la tête, ne demandoit pas mieux que de les voir aux mains par quelque nouvelle dissertation. Il avoit inutilement jetté de tems en tems quelques propos dans la conversation, pour parvenir à ses fins. S'étant heureusement avisé de lui demander le nom de famille de Madame son épouse; *Sénantes* fort en généalogie, comme sont tous les sots qui ont de la mémoire, se mit à celle de Madame *de Sénantes*, par un embrouillement de filiations, qui ne finissoit point. Le Chevalier de Grammont fit semblant de

l'écouter avec une grande attention, & voyant que *Matta* commençoit à perdre patience, il le pria d'écouter bien ce que Monsieur disoit, & qu'il n'y avoit rien de plus beau. Cela est bien galant, dit *Matta* : mais pour moi j'avoue que, si j'étois marié j'aimerois mieux m'informer du véritable pere de mes enfans, que de savoir quels sont les grands-peres de ma femme. *Sénantes*, se moquant de sa grossiereté, ne cessa point qu'il n'eût conduit les ancêtres de son épouse de branche en branche, jusques à *Yolande de Sénantes*. Cela fait, il offrit de faire voir en moins d'une demi-heure, que les Grammonts venoient d'Espagne. Eh ! que nous importe d'où les Grammonts viennent, lui dit *Matta* ? Savez-vous bien, Monseigneur le Marquis, qu'il vaut mieux ne rien savoir, que

de savoir trop de choses ?

L'autre lui soutint le contraire avec chaleur, & préparoit un argument en forme, pour prouver qu'un ignorant est un sot. Mais le Chevalier de Grammont, qui connoissoit *Matta*, ne douta point qu'il n'envoyât promener le Logicien, s'il en venoit à la conclusion du Syllogisme. C'est pourquoi se mettant entre deux, comme leurs voix commençoient à s'élever, il leur dit que c'étoit se moquer que de s'échauffer ainsi pour rien, traita la chose sérieusement, afin qu'elle fût plus marquée. Le souper finit donc tranquillement par le soin qu'il eut de supprimer les disputes, & d'admettre force vin en leur place.

Le lendemain, *Matta* fut à la chasse, le Chevalier de Grammont chez le baigneur, & *Sénantes* à sa maison de campagne. Tan-

dis qu'il y préparoit toutes choſes, ſans oublier les violons, & que *Matta* chaſſoit dans la plaine, pour gagner de l'appétit; le Chevalier de Grammont penſoit à l'exécution de ſon projet.

Dès que la maniere en fut réglée dans ſa tête, on fut avertir ſous main l'Officier des Gardes, qui ſervoit auprès de ſon Alteſſe, que Monſieur *de Sénantes* avoit eu quelques paroles avec Monſieur de *Matta* la nuit précédente en ſoupant; que l'un étoit ſorti dès le matin, & qu'on ne trouvoit point l'autre dans la ville.

Madame Royale, allarmée de cet avis, envoya promptement chercher le Chevalier de Grammont. Il parut ſurpris, quand Son Alteſſe en parla. Il avoua bien qu'ils avoient eu quelques paroles: mais qu'il n'avoit pas cru que l'un ou l'autre s'en fût ſou-

venu le jour d'après. Il dit que, si le mal n'étoit déja fait, le plus court seroit de s'en assurer jusqu'au lendemain ; & que, si l'on pouvoit les trouver, il se faisoit fort de les raccommoder, sans qu'il en fût autre chose. Cela n'étoit pas difficile. On apprit chez Monsieur *de Sénantes* qu'il étoit à sa maison de campagne. On y fut ; on le trouva ; l'Officier lui donna des gardes, sans lui dire autre chose, & le laissa fort étonné.

Dès que *Matta* fut revenu de sa chasse, Madame Royale envoya ce même Officier le prier de lui donner sa parole, qu'il ne sortiroit pas jusqu'au lendemain. Ce compliment le surprit. On ne lui en rendit aucune raison. Un bon repas l'attendoit ; il mouroit de faim, & rien ne lui paroissoit si déraisonnable, que de l'obliger à la résidence dans cette conjoctu-

re : mais il avoit donné sa parole ; & ne sachant ce que tout cela vouloit dire, toute sa ressource fut d'envoyer chercher son ami : mais son ami ne le vint trouver qu'au retour de la campagne. Il y avoit trouvé *Sénantes* au milieu de ses violons, fort indigné de se voir prisonnier dans sa maison, sur le compte de *Matta* qu'il attendoit pour faire bonne chere. Il s'en plaignit aigrement au Chevalier de Grammont, & lui dit, qu'il ne croyoit pas l'avoir offensé : mais que s'il aimoit tant le bruit, il le prioit de l'assurer, que pour peu que le cœur lui en dît, il auroit contentement à la premiere occasion. Le Chevalier de Grammont l'assura que *Matta* n'y avoit jamais songé ; qu'il savoit au contraire qu'il l'estimoit infiniment, qu'il falloit que ce fût la tendresse extrême de Madame sa femme,

qui s'étant allarmée sur le rapport des laquais qui les avoient servis à table, seroit allée chez Madame Royale, pour prévenir quelque accident funeste; qu'il le croyoit d'autant plus, qu'il avoit souvent dit à Madame *de Sénantes*, en parlant de *Matta*, que c'étoit là plus rude épée de France; comme en effet, ce pauvre garçon ne se battoit jamais sans avoir le malheur de tuer son homme.

Monsieur de *Sénantes*, un peu radouci, dit qu'il étoit fort son serviteur, qu'il gronderoit bien sa femme de son impertinente tendresse, & qu'il mouroit d'envie de se revoir avec le cher *Matta*.

Le Chevalier de Grammont l'assura, qu'il y alloit travailler, & recommanda bien à ses Gardes de ne point le laisser échapper, qu'ils n'eussent des ordres de la Cour, parce qu'il paroissoit qu'il mouroit

d'envie de se battre, & qu'ils en répondroient. Il n'en fallut pas davantage pour le faire garder à vûe, quoiqu'il n'en fût pas besoin.

Son homme étant en toute assurance de cette maniere, il fallut pourvoir à ses suretés à l'égard de l'autre. Il regagna la ville; & dès que *Matta* le vit : « Que Diable est-ce, lui dit-il, que cette » belle farce qu'on me fait jouer? » Pour moi je ne connois plus » rien aux sottes manieres de ce » pays-ci. D'où vient qu'on me » met prisonnier sur ma parole? » D'où vient, dit le Chevalier de » Grammont? C'est que tu es en- » core plus extraordinaire toi- » même que tout cela. Tu ne sau- » rois t'empêcher d'entrer en dis- » pute avec un bourru, dont tu » ne devrois faire que rire. Quel- » que valet officieux aura sans » doute été redire le beau démêlé

» d'hier au soir. On t'a vu sortir de
» la Ville dès le matin ; *Sénantes*
» quelque tems après : en faut-il
» davantage pour que Son Altesse
» Royale se soit crue obligée de
» prendre ces précautions? *Sénan-*
» *tes* est aux arrêts; on ne te de-
» mande que ta parole ; ainsi,
» bien loin de prendre la chose
» comme tu fais, j'enverrois très-
» humblement remercier Son Al-
» tesse de la bonté qu'elle a de te
» faire arrêter ; puisque ce n'est
» qu'à ta considération qu'elle s'in-
» téresse dans la chose ; je m'en
» vais faire un tour au Palais, où
» je tâcherai d'éclaircir ce mystè-
» re. Cependant, comme il n'y
» a guères d'apparence que cela
» se puisse raccommoder de cette
» nuit, tu feras bien de comman-
» der à souper ; car je suis à toi
» dans un moment ».

Matta le chargea de ne pas man-

quer à témoigner sa très-humble reconnoissance à Madame Royale de ses bontés, quoiqu'il ne craignît pas plus *Sénantes* qu'il ne l'aimoit; c'est tout dire.

Le Chevalier de Grammont revint au bout d'une demi-heure, avec deux ou trois des connoissances que *Matta* s'étoit faites à la chasse. Ces Messieurs avoient voulu venir sur le bruit de la querelle, & chacun offrit ses services séparément à *Matta* contre l'unique & paisible *Sénantes*. *Matta*, les ayant remerciés, les retint à souper, & se mit en robe de chambre.

Sitôt que les choses furent dans le train que souhaitoit le Chevalier de Grammont, & que vers la fin du repas il vit trotter les santés à la ronde, il se tint assuré de son homme jusqu'au lendemain. Ce fut alors que le tirant à l'écart, avec la permission des

conviés, il lui fit une fausse confidence pour déguiser une trahison véritable, & lui dit, après avoir exigé plusieurs sermens de n'en jamais parler, qu'il avoit enfin obtenu de la petite *Saint-Germain*, qu'elle le verroit cette nuit; c'est pourquoi qu'il alloit quitter la compagnie, sous prétexte d'aller jouer à la Cour; qu'il le prioit de leur bien faire entendre qu'il ne les quittoit que pour cela; parce que les Piémontois étoient volontiers soupçonneux. *Matta* lui promit de s'en acquitter discrettement, lui dit qu'il feroit ses excuses sans qu'il fût besoin de prendre congé de la compagnie, & l'ayant embrassé pour le féliciter sur l'heureux état de ses affaires, il le congédia le plutôt & le plus secrettement qu'il put, tant il eut peur qu'il ne manquât cette occasion.

Il se remit à table, charmé de la confidence qu'on venoit de lui faire, & de la part qu'il avoit au succès de cette aventure. Il fit fort le plaisant pour donner le change à ses hôtes; fit mille invectives contre la fureur du jeu qui possédoit tellement ceux qui s'y livroient, qu'ils quittoient tout pour y passer les nuits. Il se moquoit tout haut de la folie du Chevalier de Grammont sur cet article; & tout bas de la crédulité des Piémontois qu'il trompoit si finement.

Le repas ne finit que bien avant dans la nuit; & *Matta* se coucha très-content de ce qu'il avoit fait pour son ami. Cet ami cependant jouissoit du fruit de sa perfidie, s'il en faut croire les apparences. La tendre *Sénantes* l'avoit reçu chez elle dans l'état où se met une personne qui veut rehausser le prix

de sa reconnoissance. Ses charmes n'étoient point négligés, & s'il y a des occasions où l'on déteste le traître, tandis que l'on profite de la trahison, celle-là n'en étoit pas: & quelque discret que fût le Chevalier de Grammont sur ses bonnes fortunes, il ne tint pas à lui qu'on ne crût le contraire. Quoi qu'il en soit, persuadé qu'en amour on gagne toujours de bonne guerre, ce qu'on peut obtenir par adresse, on ne voit pas qu'il ait jamais témoigné le moindre repentir de cette supercherie. Mais il est tems que nous le tirions de la Cour de Savoie, pour le voir briller dans celle de France.

CHAPITRE V.

LE Chevalier de Grammont de retour en France, y soutint merveilleusement la réputation qu'il avoit acquise ailleurs. Alerte au jeu; actif & vigilant en amour; quelquefois heureux, & toujours craint, dans les tendres commerces; à la guerre, égal dans les évènemens de l'une & de l'autre fortune; d'un agrément inépuisable dans la bonne; plein d'expédiens & de conseils dans la mauvaise.

Attaché d'inclination à Monsieur le Prince; temoin, &, si on ôse le dire, compagnon de la gloire qu'il avoit acquise aux fameuses journées de Lens, de Norlingue & de Fribourg, les récits qu'il

en a si souvent faits, n'ont rien diminué de leur éclat.

Tant qu'il n'eut que quelques scrupules de devoirs, & plusieurs avantages à sacrifier, il quitta tout pour suivre un homme, que de pressans motifs & des ressentimens, qui sembloient en quelque sorte excusables, ne laissoient pas d'écarter du bon chemin. Il l'a suivi dans la premiere disgrace de sa fortune, d'une constance dont on voit peu d'exemples. Mais il n'a pu tenir contre les sujets de plainte qu'il lui a donnés dans la suite, & que ne méritoit pas cet attachement invincible pour lui. C'est pourquoi, sans craindre aucun reproche sur une conduite qui se justifioit assez d'elle-même, comme il étoit un peu sorti de son devoir, pour entrer dans les intérêts de Monsieur le Prince, il crut pouvoir en sortir,

pour rentrer dans son devoir.

Sa paix fut bien-tot faite à la Cour. De plus coupables y rentroient en grace, dès qu'ils le vouloient. La Reine, encore effrayée du péril où les troubles avoient mis l'État au commencement de sa Régence, ne cherchoit qu'à ramener les esprits par la douceur. La politique du Ministre n'étoit, ni sanguinaire, ni vindicative. Ses maximes favorites étoient d'assoupir, plutôt que d'employer les derniers remèdes, de se contenter de ne rien perdre dans la guerre, sans se mettre en frais pour gagner quelque chose sur les Ennemis; de souffrir qu'on dît beaucoup de mal de lui, pourvû qu'il amassât beaucoup de bien, & de pousser la minorité tout aussi loin qu'il lui seroit possible.

Cette avidité d'amasser ne se bornoit pas à mille moyens que

lui en fourniſſoit l'autorité dont il étoit revétu : ſon induſtrie n'avoit pour objet que le gain. Il aimoit naturellement le jeu : mais il ne jouoit que pour s'enrichir, & trompoit tant qu'il pouvoit pour gagner.

Le Chevalier de Grammont, à qui il trouvoit beaucoup d'eſprit, & auquel il voyoit beaucoup d'argent, fut bien-tôt de ſon goût & de ſon jeu. Il s'apperçut des ſubtilités & de la mauvaiſe foi du Cardinal, & crut qu'il lui étoit permis de mettre en uſage les talens que la nature lui avoit donnés, non-ſeulement pour s'en défendre, mais pour l'attaquer dans les occaſions. Ce ſeroit ici le lieu de parler de ces aventures : mais qui peut les conter avec aſſez d'agrément & de légèreté, pour remplir l'attente de ceux qui en auroient déja entendu parler ? C'eſt en vain qu'on écriroit mot pour

mot ces narrations divertiſſantes : il ſemble que leur ſel s'évapore ſur le papier ; & de quelque maniere qu'elles y ſoient placées, la vivacité ne s'y trouve plus.

Il ſuffira donc de dire, que dans les occaſions où l'adreſſe fut réciproquement employée, le Chevalier emporta l'avantage, & que s'il fit mal ſa cour au Miniſtre, il eut la conſolation de voir que ceux qui s'étoient laiſſé gagner, ne retirerent pas dans la ſuite, de grandes utilités de leur complaiſance. Cependant, ils reſterent toujours dans une ſoumiſſion rampante, tandis que, dans mille rencontres, le Chevalier de Grammont ne ſe contraignoit guères ſur ſon chapitre. En voici une.

L'Armée d'Eſpagne, commandée par Monſieur le Prince & par l'Archiduc, aſſiégeoit *Arras*. La Cour s'étoit avancée juſqu'à *Peronne*.

ronne. Les troupes ennemies auroient donné, par la prise de cette Place, de la réputation à leur armée. Elles en avoient besoin; car celles de France étoient depuis quelque tems en possession d'avoir par-tout de l'avantage sur elles.

Monsieur le Prince soutenoit un parti chancelant, autant que leurs lenteurs & leurs irrésolutions ordinaires le permettoient: mais, comme aux évènemens de la guerre, il faut agir indépendamment dans de certaines occasions, qui ne se retrouvent plus lorsqu'on les laisse échapper, toute sa capacité leur étoit souvent inutile. L'infanterie Espagnole ne s'étoit jamais relevée, depuis la bataille de Rocroi; & celui qui l'avoit ruinée par cette victoire, en combattant contre eux, étoit le seul, qui, commandant alors pour eux, pût réparer le mal qu'il

leur avoit fait. Mais la jalousie des Chefs, & la méfiance du Conseil lui lioient les mains.

Cependant *Arras* ne laissoit pas d'etre vivement attaqué. Le Cardinal voyoit assez la honte qu'il y avoit à laisser prendre cette Place à sa barbe, & presque à la vûe du Roi. D'un autre côté, c'étoit beaucoup hazarder que d'en tenter le secours. Monsieur le Prince n'étoit pas homme à négliger la moindre précaution, pour la sureté de ses Lignes. Quand on en attaque sans les forcer, on ne se retire pas comme on veut. Plus les efforts sont vifs, plus le désordre est grand dans la retraite; & Monsieur le Prince étoit l'homme du monde qui savoit le mieux profiter de ses avantages. L'Armée que commandoit Monsieur *de Turenne*, plus foible de beaucoup que celle des Ennemis, étoit

pourtant la seule ressource qu'on eût de ce côté-là. Cette armée battue, la prise d'*Arras* n'étoit pas la seule disgrace qu'on eût à craindre.

Le génie du Cardinal, heureux pour les conjonctures où des négociations peu sincères tiroient d'un mauvais pas, s'effrayoit à la vûe d'un péril pressant, & d'un évènement décisif. Il crut que, faisant le siége de quelqu'autre Place, sa prise dédommageroit de celle d'*Arras* : mais Monsieur *de Turenne*, qui pensoit tout autrement que le Cardinal, prit la résolution de marcher aux ennemis, & ne lui en donna l'avis, qu'après s'être mis en marche. Le Courier arriva, au fort de ses inquiétudes, & redoubla ses allarmes : mais il n'y avoit plus moyen de s'en dédire.

Le Maréchal, dont la haute ré-

putation lui avoit acquis la confiance des troupes, n'avoit pas manqué de prendre son parti, devant qu'un ordre précis de la Cour pût l'interdire. L'occasion étoit de celles où les difficultés rehaussent la gloire du succès. Quoique la capacité du Général rassurât un peu la Cour, on étoit à la veille d'un évènement qui devoit terminer, de maniere ou d'autre, les allarmes & les espérances; & tandis que le reste des Courtisans raisonnoit diversement sur ce qui devoit arriver, le Chevalier de Grammont se mit en tête de s'en éclaircir par lui-même. Sa résolution surprit assez la Cour. Ceux qu avoient autant vu d'occasions que lui, sembloient dispensés de ces sortes d'empressemens : mais ses amis lui en parlèrent en vain.

Le Roi lui en sut bon gré. La

Reine n'en parut pas moins contente. Il l'assura qu'il lui rapporteroit de bonnes nouvelles. Elle lui promit de l'embrasser, s'il tenoit parole. Le Cardinal lui en promit autant. Il ne fit pas grand cas de cette promesse : mais il la crut sincère, parce qu'elle ne devoit rien coûter.

Il partit à l'entrée de la nuit, avec *Caseau*, que Monsieur *de Turenne*, avoit dépêché vers leurs Majestés. Le Duc d'*Yorck*, & le Marquis *d'Humieres*, commandoient sous ses ordres. Le dernier étoit de jour; & à peine paroissoit-il, quand le Chevalier arriva. Le Duc d'*Yorck* ne le reconnut pas d'abord : mais, le Marquis *d'Humieres* courant à lui les bras ouverts : « Je me doutois bien, » dit-il, que si quelqu'un nous ve» noit voir de la Cour, dans une » occasion comme celle-ci, ce se-

» roit le Chevalier de Gram-
» mont. Eh! bien, pourſuivit-il,
» que fait-on à *Perronne*?...On y a
» grand'peur, dit le Chevalier...
» Et que croit-on de nous?...On
» croit, pourſuivit-il, que ſi vous
» battez Monſieur le Prince, vous
» n'aurez fait que votre devoir: ſi
» vous êtes battus, on croira que
» vous êtes des foux & des igno-
» rans, d'avoir tout riſqué, ſans
» égard aux conſéquences...Voilà,
» dit le Marquis d'*Humieres*, une
» nouvelle bien conſolante, que
» tu nous apportes. Veux-tu que
» nous te menions au quartier de
» Monſieur *de Turenne*, pour lui
» en faire part; ou ſi tu aimes
» mieux te repoſer dans le mien:
» car tu as couru toute la nuit,
» & peut-être n'as tu pas eu plus
» de repos la précédente... Où
» prends tu que le Chevalier de
» Grammont ait jamais eu be-

» ſoin de dormir? lui répondit-il.
» Fais-moi ſeulement donner un
» Cheval, afin que j'aie l'honneur
» d'accompagner Monſieur le Duc
» d'*Yorck*; car apparemment il
» n'eſt en campagne de ſi bon ma-
» tin, que pour viſiter quelques
» poſtes ».

La Garde avancée n'étoit qu'à la portée du canon de celle des Ennemis. Dès qu'ils y furent: « J'au-
» rois envie, dit le Chevalier de
» Grammont, de pouſſer juſques
» à la Vedette, qu'ils ont avancée
» ſur cette hauteur. J'ai des amis
» & des connoiſſances dans leur
» Armée, dont je voudrois bien
» demander des nouvelles: Mon-
» ſieur le Duc d'*Yorck* voudra bien
» me le permettre ». A ces mots, il s'avança. La Vedette le voyant venir droit à ſon poſte, ſe mit ſur ſes gardes. Le Chevalier s'arrêta dès qu'il en fut à portée. La

Vedette répondit au ſigne qu'il lui fit, & en fit un autre à l'Officier, qui s'étant déja mis en marche ſur les premiers mouvemens qu'il avoit vu faire au Chevalier, fut bien-tôt à lui. Voyant le Chevalier de Grammont ſeul, il ne fit point de difficulté de le laiſſer approcher. Il pria cet Officier de faire en ſorte qu'il pût avoir des nouvelles de quelques parens qu'il avoit dans leur Armée, & en même-tems lui demanda ſi le Duc d'*Arſcot* étoit au ſiége. « Monſieur, lui dit-il, le voilà qui » vient de mettre pied à terre ſous » ces arbres, que vous voyez ſur » la gauche de notre grande Garde. Il n'y a qu'un moment qu'il » étoit ici, avec le Prince d'*Aremberg* ſon frere, le Baron de » *Limbec*, & *Louvigny*... Pourrois-» je les voir ſur parole»? lui dit le Chevalier... « Monſieur, dit-il, s'il

» m'étoit permis de quitter mon » poste, j'aurois l'honneur de » vous y accompagner : mais je » vais leur envoyer dire que Mon» sieur le Chevalier de Gram» mont souhaite de leur parler » : & après avoir détaché un Cavalier de sa garde vers eux, il revint. « Monsieur, lui dit le Che» valier de Grammont, puis-je » vous demander comment je suis » connu de vous » ?... Est-il possible, lui dit l'autre, que Monsieur le Chevalier de Grammont ne reconnoisse pas *la Motte*, qui a eu l'honneur de servir si long-tems dans son Régiment?.. « Quoi ! c'est » toi, mon pauvre *la Motte*? Vraî» ment, j'ai eu tort de ne te pas re» connoître; quoique tu sois dans » un équipage bien différent de ce» lui que je te vis la premiere fois » à Bruxelles, lorsque tu montrois » à danser les Triolets à Madame

» la Ducheſſe *de Guiſe* : & j'ai
» peur que tes affaires ne ſoient
» pas en auſſi bon état qu'elles
» étoient la campagne d'après que
» je t'eus donné cette Compagnie
» dont tu parles ». Ils en étoient
là, quand le Duc d'*Arſcot*, ſuivi
de ceux dont on vient de parler,
arriva au galop. Le Chevalier de
Grammont fut embraſſé de toute
la Troupe avant que de pouvoir
leur parler. Bientôt arriverent
une infinité d'autres connoiſſan-
ces, avec autant de curieux des
deux partis, qui, le voyant ſur la
hauteur, s'y aſſembloient avec
tant d'empreſſement, que les deux
Armées, ſans deſſein, ſans treve,
& ſans ſupercherie, s'alloient mê-
ler en converſation, ſi par hazard
Monſieur *de Turenne* ne s'en fût
apperçu de loin. Ce ſpectacle le
ſurprit. Il y accourut ; & le Mar-
quis d'*Humieres* lui conta l'arrivée

du Chevalier de Grammont, qui avoit voulu parler à la Vedette, avant que d'aller au Quartier général. Il ajouta qu'il ne comprenoit pas comment diable il avoit fait, pour rassembler les deux Armées autour de lui, depuis un moment qu'il les avoit quittés. « Effectivement, dit Monsieur *de* » *Turenne*, voilà un homme bien » extraordinaire. Mais, il est juste » qu'il nous vienne un peu voir, » après avoir rendu sa premiere » visite aux Ennemis » : & à ces mots, il fit partir un Aide-de-Camp, pour rappeller les Officiers de son Armée, & pour dire au Chevalier de Grammont l'impatience qu'il avoit de le voir.

Cet ordre arriva dans le tems qu'il en vint un semblable aux Officiers des Ennemis. Monsieur le Prince, averti de cette paisible entrevue, n'en avoit point été sur-

pris, d'abord qu'on lui eut dit que c'étoit le Chevalier de Grammont. Il avoit seulement ordonné à *Lussan* de rappeller les Officiers, & de prier le Chevalier qu'il pût lui parler le lendemain sous ces mêmes arbres. Il le promit, en cas que Monsieur *de Turenne* le trouvât bon, comme il n'en doutoit point.

On le reçut aussi agréablement dans l'Armée du Roi, qu'on avoit fait dans celle des Ennemis. Monsieur *de Turenne* estimoit sa franchise, autant qu'il étoit charmé de son esprit. Il lui fut bon gré d'être le seul des Courtisans qui le fût venu voir dans une conjoncture comme celle-là. Les questions qu'il lui fit sur la Cour, étoient moins pour en apprendre des nouvelles, que pour se divertir de la maniere dont il lui conteroit les inquiétudes & les différentes allar-

mes. Le Chevalier de Grammont lui conseilla de battre les Ennemis, s'il ne vouloit être chargé de l'évènement d'une entreprise qu'il voyoit que le Cardinal ne lui avoit pas ordonnée. Monsieur *de Turenne* lui promit de faire de son mieux pour suivre cet avis, & lui promit de plus, qu'en cas qu'il réusît, il lui feroit tenir parole par la Reine. Il ajouta qu'il n'étoit pas fâché que Monsieur le Prince eût souhaité de lui parler. Ses mesures étoient prises pour l'attaque des Lignes. Il en entretint le Chevalier de Grammont en particulier, & ne lui cacha que le jour de l'exécution. Cela fut inutile. Il avoit trop vu, pour ne pas juger, par ses lumieres, & les observations qu'il fit, que dans le poste qu'il avoit pris, la chose ne se pouvoit plus différer.

Il partit le lendemain pour son

rendez-vous, accompagné d'un Trompette; & à l'endroit que M. *de Luſſan* lui avoit marqué la veille, il trouva Monſieur le Prince. Dès qu'il eut mit pied à terre : « eſt-il poſſible, lui dit-il, en l'embraſſant, que ce ſoit le Chevalier » de Grammont ; & que je le » voie dans le parti contraire ? » C'eſt vous-même que j'y vois, » répondit le Chevalier de Gram- » mont, & je m'en rapporte à » vous, Monſeigneur, ſi c'eſt la » faute du Chevalier de Gram- » mont, ou la vôtre, que nous » ne ſoyons plus dans le même » parti. Il faut l'avouer, dit Mon- » ſieur le Prince, s'il y en a qui » m'ont abandonné comme des » ingrats & des miſérables, tu » m'as quitté comme j'ai quitté » moi-même, en honnête-hom- » me, qui croit avoir raiſon. Mais » oublions tous ſujets de reſſenti-

» ment, & dis-moi ce que tu viens
» faire ici, toi, que je croyois à
» *Perronne* avec la Cour? Le vou-
» lez-vous savoir? dit-il. Je viens,
» ma foi, vous sauver la vie. Je
» vous connois, vous ne sauriez
» vous empêcher d'être au milieu
» des Ennemis dans un jour d'oc-
» casion. Il ne vous faudroit qu'a-
» voir votre cheval tué sous vous,
» & être pris les armes à la main,
» pour être traité par ce Cardi-
» nal-ci, comme votre oncle *de*
» *Montmorency* le fut par l'autre.
» Je viens donc vous tenir un che-
» val tout prêt, en cas de sem-
» blable malheur, afin qu'on ne
» vous coupe pas la tête. Ce ne
» seroit pas la premiere fois, dit
» Monsieur le Prince, en riant,
» que tu m'aurois rendu de ces ser-
» vices; quoique le danger alors
» fût moins grand, qu'il pourroit
» l'être à présent, si j'étois pris ».

De cette conversation ils tomberent sur des discours moins sérieux. Monsieur le Prince le questionna sur la Cour, sur les Dames, sur le Jeu, sur l'Amour; & revenant insensiblement à la conjoncture dont il étoit question; le Chevalier de Grammont, ayant demandé des nouvelles des Officiers de sa connoissance, qui étoient restés auprès de lui, Monsieur le Prince lui dit qu'il ne tiendroit qu'à lui d'aller jusques aux Lignes, où il pourroit voir, non-seulement ceux dont il demandoit des nouvelles, mais la disposition des quartiers, & tous les retranchemens. Le Chevalier de Grammont y consentit, & Monsieur le Prince, après lui avoir tout montré, l'ayant ramené jusqu'à leur rendez-vous: « hé bien! » Chevalier, lui dit-il, quand crois-» tu que nous te revoyions? « Ma-

» foi, lui dit-il, vous venez d'en » user si galamment, que je ne » veux point vous le cacher. Te- » nez-vous prêt une heure avant » le jour; car vous pouvez comp- » ter que nous vous attaquerons » demain au matin. Je ne vous en » avertirois peut-être pas, si on » m'en avoit fait confidence : mais, » quoi qu'il en soit, fiez-vous à » ma parole. « Non, tu ne te dé- » ments point », dit Monsieur le Prince, en l'ayant encore embras- sé. Le Chevalier de Grammont regagna le Camp de Monsieur *de Turenne* à l'entrée de la nuit. Tout s'y disposoit à l'attaque des Lignes, & ce n'étoit plus un se- cret parmi les Troupes.

« Eh bien! Monsieur le Cheva- » lier, on a été bien aise de vous » voir, lui dit Monsieur *de Tu-* » *renne* ; & Monsieur le Prince » vous aura bien fait des ques-

» tions & des amitiés ? « Il en a usé » le plus civilement du monde, » lui dit le Chevalier de Gram- » mont ; & pour me faire voir » qu'il ne me prenoit pas pour un » espion, il m'a mené jusqu'aux » retranchemens & aux Lignes, » où il m'a fait voir de quoi vous » bien recevoir. Et qu'en croit-il? » Il est persuadé que vous l'atta- » querez cette nuit, ou demain à » la petite pointe du jour; car, » vous autres grands Capitaines, » poursuivit le Chevalier, vous » connoissez la manœuvre les uns » des autres, que c'est une mer- » veille ».

Monsieur *de Turenne* reçut volontiers cette louange d'un homme qui n'en donnoit pas indifféremment à tout le monde. Il lui communiqua la disposition des attaques, en lui témoignant qu'il étoit bien-aise qu'un homme qui

avoit vu tant d'occasions, fût témoin de celle-là, & qu'il comptoit pour beaucoup de l'avoir auprès de lui. Mais comme il crut qu'il n'avoit pas trop du reste de cette nuit pour se reposer, après avoir passé l'autre sans dormir, il le laissa au Marquis d'*Humieres*, qui lui donnoit à souper, & qui le logeoit.

La journée suivante fut celle des Lignes d'*Arras*, où Monsieur *de Turenne* victorieux vit ajouter un nouvel éclat à sa gloire; & dans laquelle le Prince *de Condé*, quoique vaincu, ne perdit rien de celle qu'il avoit acquise ailleurs.

Il y tant de relations de cette fameuse journée, qu'il seroit superflu d'en parler ici. Le Chevalier de Grammont, à qui, comme volontaire, il étoit permis de se trouver par-tout, en a rendu meilleur compte que pas un au-

tre. Le Chevalier de Grammont se trouva bien d'une activité qui ne l'abandonnoit, ni en paix ni en guerre, & d'une présence d'esprit qui lui fit porter des ordres comme venant du Général, si à propos, que Monsieur *de Turenne*, délicat d'ailleurs sur ces matieres, l'en remercia, quand l'affaire fut finie, en présence de tous les Officiers, & le chargea d'en porter la premiere nouvelle à la Cour.

Il ne faut d'ordinaire, pour ces expéditions, que trouver les Postes bien fournies, être en haleine, ou s'être pourvu de relais : mais il eut bien d'autres obstacles à surmonter. En premier lieu, des Partis d'Ennemis, répandus de tous côtés, s'opposoient à son passage. Ensuite, des courtisans avides & officieux, qui, dans ces occasions, se postent sur les ave-

nues, pour eſcamoter la nouvelle d'un pauvre Courier. Cependant, ſon adreſſe le ſauva des uns, & trompa les autres.

Il avoit pris, pour l'eſcorter juſqu'à moitié chemin de *Bapaume*, huit ou dix Maîtres, commandés par un Officier de ſa connoiſſance; perſuadé que le plus grand danger ſeroit entre le Camp & la premiere Poſte. Il n'eut pas fait une lieue, qu'il en fut convaincu. L'Officier le ſuivoit de près; & ſe retournant vers lui: « ſi vous n'êtes » pas bien monté, dit-il, je vous » conſeille de regagner le Camp; » car moi, je vais bien-tôt paſſer » à toute bride. « Monſieur, lui dit » l'Officier, j'eſpere vous tenir » compagnie, quelque train que » vous alliez, juſqu'à ce que vous » ſoyez en lieu de ſûreté.... J'en » doute, lui dit-il; car, voilà des » Meſſieurs qui ſe diſpoſent à vous

» venir voir. « Eh ! ne voyez-vous » pas, lui répondit cet Officier, » que ce ſont de nos gens, qui » ſont repaître leurs chevaux ?... « Non : mais je vois fort bien que » ce ſont des Cravates de l'Ar- » mée Ennemie » : & là-deſſus, lui ayant fait remarquer qu'ils montoient à cheval, il ordonna aux Cavaliers qui l'eſcortoient, de ſe diſpoſer pour faire diver- ſion, & donna des deux vers *Bapaume*.

Il montoit un cheval Anglois fort vîte : mais s'étant enfourné dans un chemin creux, dont le terrein étoit mou & bourbeux, il eut à ſes trouſſes Meſſieurs les Cravates, qui, jugeant que c'étoit quelque Officier de conſidération, n'a- voient eu garde de prendre le change, & s'étoient attachés à le pourſuivre, ſans ſe mettre en pei- ne des autres. Le mieux monté

du parti commençoit à l'approcher ; car, les chevaux Anglois, qui vont vîte comme le vent en terrein uni, ſe démêlent aſſez mal des mauvais chemins. Le Cravate avoit le mouſqueton haut, & lui crioit de loin, *bon quartier*. Le Chevalier de Grammont, qui voyoit qu'on gagnoit ſur lui, & que quelques efforts que fît ſon cheval dans un terrein peſant, il ſeroit joint à la fin, quitta tout-à-coup le chemin de *Bapaume*, pour ſe jetter dant une chauſſée à droite, qui s'en éloignoit. Dès qu'il y fut, s'arrêtant, comme pour écouter la propoſition du Cravate, il laiſſa prendre un peu d'haleine à ſon cheval, tandis que l'autre, qui croyoit qu'il ne l'attendoit que pour ſe rendre, faiſoit tous ſes efforts, pour s'en mettre en poſſeſſion, & crevoit ſon cheval, pour arriver avant le

reſte de ſes compagnons, qui ſuivoient la file.

Un moment de réflexion fit enviſager au Chevalier de Grammont la déſagréable aventure que ce ſeroit, au ſortir d'une victoire ſi glorieuſe, & des périls d'un combat ſi bien diſputé, d'être pris par des coquins, qui ne s'y étoient point trouvés ; &, au-lieu d'être reçu en triomphe, d'être embraſſé d'une grande Reine pour la nouvelle importante dont il étoit chargé, de ſe voir traîné en chemiſe par les vaincus.

Pendant cette courte méditation, le Cravate éternel s'étoit approché juſques à la portée de ſa carabine, qu'il préſentoit toujours, en lui offrant bon quartier. Mais le Chevalier de Grammont, à qui cette offre, & la maniere dont on la faiſoit, déplaiſoient également, fit un petit ſigne de

de la main, pour qu'on ceſſât de le coucher en joue ; & ſentant ſon cheval en haleine, il baiſſa la main, partit comme un éclair, & laiſſa ſon Cravate ſi étonné, qu'il ne s'aviſa pas ſeulement de lui tirer ſon coup.

Dès qu'il eut gagné *Bapaume*, il prit des chevaux frais. Celui qui commandoit dans la Place avoit toutes ſortes d'égards pour lui. Il l'aſſura que perſonne n'avoit encore paſſé ; qu'il lui ſeroit fidele ; & qu'il arrêteroit tous ceux qui viendroient après lui, excepté les Couriers de Monſieur *de Turenne*.

Il ne lui reſtoit plus qu'à ſe garantir de ceux qui devoient ſe mettre à l'affut aux environs de *Péronne*, pour courir d'auſſi loin qu'ils le verroient, & porter ſa nouvelle à la Cour, ſans la ſavoir. Il ſavoit que le Maréchal

Du-Plessis, celui *de Villeroy*, & *Gaboury*, s'en étoient vantés à Monsieur le Cardinal, avant son départ. Ce fut donc pour éluder cette embuscade, qu'il prit deux Cavaliers bien montés à *Bapaume;* & dès qu'il fut à une lieue de la Ville, après leur avoir donné à chacun deux louis d'or, pour être fideles, il leur ordonna de prendre les devants, de faire fort les effrayés, de dire à ceux qui les questionneroient, « que tout étoit » perdu ; que le Chevalier de » Grammont étoit resté à *Ba-* » *paume*, n'étant pas pressé de » porter une mauvaise nouvelle ; » & que, pour eux, ils avoient » été poursuivis par des Cravates » répandus par-tout depuis la dé- » faite ».

Tout réussit comme il l'avoit projetté. Les Cavaliers furent interceptés par *Gaboury* dont l'em-

preſſement avoit devancé les deux Maréchaux ; mais quelques queſtions qu'on leur fît, ils jouerent ſi bien leur rôle, que la conſternation avoit déjà gagné *Péronne ;* & que des bruits incertains de la défaite ſe diſoient à l'oreille parmi les Courtiſans, lorſque Monſieur le Chevalier de Grammont arriva.

Rien ne rehauſſe tant le prix d'une bonne nouvelle, que la fauſſe alarme d'une mauvaiſe. Cependant, quoique la ſienne fût accompagnée de ce relief, il n'y eut que Leurs Majeſtés qui la reçurent avec les tranſports de joie qu'elle méritoit.

La Reine lui tint parole de la meilleure grâce du monde. Elle l'embraſſa devant tous les Courtiſans. Le Roi n'y parut pas moins ſenſible : mais le Cardinal, ſoit pour diminuer le mérite d'une

nouvelle qui demandoit une récompense de quelque prix, soit par le retour de cette insolence que lui donnoit la prospérité, fit semblant de ne le pas écouter d'abord ; & ayant appris ensuite que les Lignes avoient été forcées ; que l'Armée d'Espagne étoit battue ; & qu'*Arras* étoit secouru ; & Monsieur le Prince, dit-il, est-il pris ? Non, dit le Chevalier de Grammont. Il est donc mort ! ajouta le Cardinal. Encore moins, répondit le Chevalier de Grammont. Belle nouvelle ! dit le Cardinal, d'un air de mépris ; & à ces mots, il passa dans le cabinet de la Reine, avec Leurs Majestés. Il le fit heureusement pour le Chevalier de Grammont, qui n'auroit pas manqué de lui faire quelque réponse emportée, dans l'indignation que lui donnoient ces deux belles questions, & la

conclusion qu'il en avoit tirée.

La Cour étoit remplie des espions de son Eminence. Une foule de Courtisans & de curieux l'ayant environné, selon la coutume, il fut bien-aise de dire devant les Esclaves du Cardinal une partie de ce qu'il avoit sur le cœur, & qu'il lui auroit peut-être dit à lui-même, en reprenant son air ironique. « Ma foi, Messieurs, » dit-il, rien n'est tel que d'avoir » du zele & de l'empressement » pour les Rois & les grands Princes, dans les services qu'on leur » rend. Vous avez vu l'air gracieux que Sa Majesté m'a fait; » vous êtes témoins comme la » Reine m'a tenu parole : mais » pour Monsieur le Cardinal, il a » reçu ma nouvelle, comme s'il » n'y gagnoit pas plus qu'il n'a fait » à la mort *de Pierre Mazarin* ».

Il y avoit là de quoi faire éva-

nouir des gens qui se seroient intéressés sincerement pour lui ; & la fortune la mieux établie eût été ruinée par une plaisanterie beaucoup moins sensible dans d'autres tems. Car il la faisoit en présence de témoins qui n'attendoient que l'occasion de la pouvoir rendre dans toute sa malignité, pour se faire un mérite de leur vigilance auprès d'un Ministre puissant & absolu. Le Chevalier de Grammont en étoit trop persuadé ; cependant, quelque inconvénient qu'il en prévît, il ne laissa pas de s'en applaudir.

Les rapporteurs s'acquitterent dignement de leur devoir. Cependant, l'affaire tourna tout autrement qu'ils ne l'avoient espéré. Le lendemain, comme le Chevalier de Grammont étoit au dîner de Leurs Majestés, le Cardinal y vint, & s'approchant de lui,

comme tout le monde s'en éloignoit par respect, « Chevalier, lui » dit-il, la nouvelle que vous avez » apportée est bonne. Leurs Majestés en sont contentes: & pour » vous montrer que je crois y gagner beaucoup plus qu'à la mort » *de Pierre Mazarin*, si vous voulez venir dîner chez moi, nous » jouerons; car la Reine nous » veut donner de quoi: & cela par-» dessus le premier marché ».

Voilà de quelle maniere le Chevalier de Grammont avoit ôsé choquer un si puissant Ministre; & voilà tout le ressentiment qu'en témoigna le moins vindicatif de tous les Ministres. Il y avoit véritablement quelque chose de grand à un homme de son âge, de ne respecter l'autorité des Ministres qu'autant qu'ils étoient respectables par leur mérite. Il s'en applaudissoit avec toute la Cour, &

se laissoit agréablement flatter d'avoir seul ôsé conserver quelque espece de liberté dans une servitude générale. Mais ce fut peut-être l'impunité de cette insulte au Cardinal, qui lui attira depuis quelques inconvéniens sur des témérités moins heureusement hasardées.

Cependant, la Cour revint. Le Cardinal, qui sentoit bien qu'il n'y avoit plus moyen de tenir son Maître en tutelle; accablé de soins & de maladies, comblé de trésors, dont il ne savoit que faire, & raisonnablement chargé de la haine publique; tourna toutes ses pensées à terminer le plus utilement qu'il pourroit pour la France un Ministere qui l'avoit si cruellement agitée. Ainsi, tandis qu'il mettoit sur pied les commencemens sinceres d'une paix ardemment desirée, les plaisirs & l'abon-

dance commençoient à régner dans la Cour.

Les fortunes du Chevalier de Grammont y furent long-tems diverſes dans l'amour & dans le jeu. Eſtimé des Courtiſans, recherché des Beautés qu'il ne ſervoit pas, redoutable à celles qu'il ſervoit; mieux traité de la fortune que de l'amour, mais ſe dédommageant de l'un par l'autre; toujours gai, toujours vif, & dans les commerces eſſentiels toujours honnête-homme.

C'eſt dommage qu'il faille interrompre ici la ſuite de ſon Hiſtoire par un intervalle de quelques années, comme on a déjà fait dans le commencement de ces Mémoires. Il n'y a point de vuide qu'on ne doive regretter dans une vie dont les moindres particularités ont eu quelque choſe de divertiſſant ou de ſingulier. Mais ſoit qu'il

ne les ait pas cru dignes d'occuper une place parmi les autres évenemens, ou qu'il n'en ait conservé qu'une idée confuse, il faut passer à des endroits de ces fragmens plus éclaircis pour en venir au sujet de son voyage en Angleterre.

La Paix des Pyrénées, le Mariage du Roi, le retour de Monsieur le Prince, & la mort du Cardinal, donnoient une autre face à l'Etat. Toute la France avoit les yeux sur son Roi. Rien ne l'égaloit, ni par les graces de sa Personne, ni pour la grandeur de son air : mais, on ne lui connoissoit pas encore ce génie supérieur, qui, remplissant ses Sujets d'admiration, l'a dans la suite rendu si redoutable à toute l'Europe. L'amour & l'ambition, ressorts invisibles des intrigues, & des mouvemens de toutes les Cours,

étoient attentifs aux premieres démarches qu'il feroit. Les plaisirs se promettoient un empire souverain sur un Prince tenu dans l'éloignement des connoissances nécessaires pour gouverner, & l'ambition ne se flattoit de régner dans la Cour que sur l'esprit de ceux qui pouvoient se disputer le ministere : mais on fut surpris de voir tout-à-coup briller des lumieres qu'une prudence en quelque façon nécessaire avoit si long-tems dissimulées.

Une application ennemie des délices qui s'offrent à cet âge, & qu'une puissance illimitée refuse rarement, l'attacha tout entier aux soins du Gouvernement. Tout le monde admira ce changement merveilleux : mais tout le monde n'y trouva pas son compte. Les Grands devinrent petits devant un Maître absolu. Les Courtisans

n'approchoient qu'avec vénération du seul objet de leurs respects & du seul arbitre de leur fortune. Ceux qui n'a-guere étoient de petits tyrans dans leurs Provinces, ou dans les Places frontieres, n'en étoient plus que les Gouverneurs. Les graces, selon le bon plaisir du Maître, s'accordoient tantôt au mérite, tantôt aux services. Il n'étoit plus question d'importuner ou de menacer la Cour pour en obtenir.

Le Chevalier de Grammont regardoit comme un prodige l'attention de son Maître pour les soins de son Etat. Il ne pouvoit comprendre qu'on voulût l'assujettir à cet âge aux regles qu'il s'étoit prescrites, qu'on ôtât tant d'heures aux plaisirs pour les donner aux devoirs ennuyeux & aux fonctions fatiguantes du Gouvernement: mais il louoit le Seigneur

de ce qu'on n'avoit déſormais plus d'hommages à rendre, ni plus de cour à faire, qu'à celui auquel ils étoient légitimement dus. Impatient des cultes ſerviles qu'on rend à la fortune d'un Miniſtre, il n'avoit pas fléchi devant l'autorité des Cardinaux qui s'étoient ſuccédé. Jamais il n'avoit encenſé le pouvoir arbitraire du premier, ni donné ſes ſuffrages aux artifices de l'autre : mais auſſi jamais il n'avoit tiré du Cardinal *de Richelieu* qu'une Abbaye, qu'on ne pouvoit refuſer à ſa qualité : & jamais il n'avoit eu de *Mazarin* que ce qu'il lui avoit gagné au jeu.

L'expérience de pluſieurs années à la ſuite d'un grand Capitaine, lui avoit donné de la capacité pour la guerre : mais dans une paix univerſelle, il n'en étoit plus queſtion. Il jugea qu'au milieu d'une Cour floriſſante en Beautés,

& abondante en argent, il ne devoit s'occuper que du soin de plaire à son Maître, de faire valoir les avantages que la Nature lui avoit donnés pour le jeu, & de mettre en usage de nouveaux stratagêmes en amour.

Il réussit assez bien dans les deux premiers de ces projets, & comme il s'étoit dès-lors établi pour maxime de sa conduite, de s'attacher uniquement au Roi dans toutes les vues de son établissement; de ne respecter la faveur que lorsqu'elle seroit soutenue du mérite; de se faire aimer des courtisans & craindre des Ministres; de tout ôser pour rendre de bons offices, & de ne rien entreprendre aux dépens de l'innocence; il se vit bien-tôt des plaisirs du Roi, sans que l'envie des courtisans en parût révoltée. Le jeu lui fut favorable: mais l'amour ne le fut

pas, ou pour mieux dire, l'inquiétude & la jalousie l'emporterent sur sa prudence naturelle dans une conjoncture où il en avoit le plus de besoin.

La Motte Houdancourt étoit une des filles de la Reine Mere. Quoique ce ne fût pas une Beauté éclatante, elle avoit ôté des amans à la célèbre *Meneville*. Il suffisoit alors que le Roi jetât les yeux sur une jeune personne de la Cour, pour ouvrir son cœur aux espérances, & souvent à la tendresse : mais s'il lui parloit plus d'une fois, les Courtisans se le tenoient pour dit : & ceux qui avoient eu des prétentions ou de l'amour, retiroient très-humblement l'un & l'autre, pour ne lui offrir plus que des respects : mais le Chevalier de Grammont s'avisa de faire tout le contraire : peut-être pour conserver un ca-

ractere de singularité qui ne valoit rien dans cette occasion.

Il n'avoit jamais songé à elle : mais dès qu'il la crut honorée de l'attention de son Maître, il crut qu'elle méritoit la sienne : & s'étant mis sur les rangs, il lui devint bien-tôt fort incommode, sans lui persuader qu'il fût fort amoureux. Elle se lassa de ses persécutions. Il ne se rebuta point pour ses mauvais traitemens, ni pour ses menaces. Ses premieres tracasseries ne firent pas beaucoup d'éclat, parce qu'elle espéra qu'il s'en corrigeroit : mais s'étant témérairement obstiné dans ses manieres, elle s'en plaignit. Ce fut alors qu'il s'apperçut que si l'amour rend les conditions égales, ce n'est pas entre rivaux. Il fut banni de la Cour, & ne trouvant aucun lieu en France qui pût le consoler de ce qu'il y regrettoit le

plus, la présence & la vue de son Maître, après avoir fait quelques légeres réflexions sur sa disgrace, & quelques petites imprécations contre celle qui la causoit, il prit enfin la résolution de passer en Angleterre.

CHAPITRE VI.

LA curiosité de voir un homme également fameux par ses forfaits & par son élévation, avoit déjà fait passer une premiere fois le Chevalier de Grammont en Angleterre. La raison d'Etat se donne de beaux priviléges. Ce qui lui paroît utile devient permis; & tout ce qui est nécessaire est honnête en fait de politique. Tandis que le Roi d'Angleterre cherchoit la protection de l'Es-

pagne dans les Pays-Bas, ou celle des Etats en Hollande, d'autres Puiſſances envoyoient une célebre Ambaſſade à Cromwel.

Cet homme, dont l'ambition s'étoit ouvert le chemin à la Puiſſance ſouveraine par de grands attentats, s'y maintenoit par des qualités dont l'éclat ſembloit l'en rendre digne. La nation la moins ſoumiſe qui ſoit en Europe, ſubiſſoit patiemment un joug qui ne lui laiſſoit pas ſeulement l'ombre d'une liberté dont elle eſt ſi jalouſe : & Cromwel, maître de la République, ſous le titre de Protecteur, craint dans le Royaume, plus redoutable encore au-dehors, étoit au plus haut point de gloire, lorſque le Chevalier de Grammont le vit : mais il ne lui vit aucune apparence de Cour. Une partie de la Nobleſſe proſcrite, l'autre éloignée des affaires :

une affectation de pureté dans les mœurs, au-lieu du luxe que la pompe des Cours étale; tout cela n'offroit que des objets triſtes & ſérieux dans la plus belle ville du monde : & le Chevalier de Grammont ne remporta de ce voyage que l'idée du mérite d'un ſcélérat, & l'admiration de quelques Beautés cachées, qu'il n'avoit pas laiſſé de déterrer.

Ce fut toute autre choſe au voyage dont nous allons parler. La joie du rétabliſſement de la Royauté paroiſſoit encore partout. La nation, avide de changement & de nouveauté, goûtoit le plaiſir d'un Gouvernement naturel, & ſembloit reſpirer au ſortir d'une longue oppreſſion. Enfin, ce même peuple, qui par une abjuration ſolemnelle, avoit exclus juſques à la poſtérité de ſon Prince légitime, s'épuiſoit en Fê-

Cet amant, qui avoit bien autant d'esprit qu'un autre, est le Comte *de Ranallagh* d'aujourd'hui, & s'appelloit *Jones* en ce tems-là. Ce qui l'engageoit à servir le Chevalier de Grammont, étoit le dessein de traverser un rival des plus dangereux, & d'être relayé par un autre, d'une dépense qui commençoit à lui peser. Le Chevalier de Grammont pourvut à l'un & à l'autre comme il l'avoit souhaité.

Bien-tôt grisons furent en campagne; lettres & présens trottèrent. On l'écouta tant qu'il voulut; on se laissa lorgner; on répondit même : mais ce fut tout. Il s'apperçut que la Belle prenoit volontiers, mais qu'elle ne donnoit que peu. Cela fit que, sans renoncer à ses prétentions sur elle, il se mit à chercher fortune ailleurs

Il y avoit une des filles d'honneur de la Reine, qui s'appelloit *Warmestré*. C'étoit une Beauté toute différente de l'autre. La *Midleton* bien faite, blonde & blanche, avoit dans les manieres & le discours quelque chose de précieux & d'affecté. L'indolente langueur dont elle se paroît, n'étoit pas du goût de tout le monde. On s'endormoit aux sentimens de délicatesse qu'elle vouloit expliquer sans les comprendre; & elle ennuyoit en voulant briller. A force de se tourmenter là-dessus, elle tourmentoit tous les autres; & l'ambition de passer pour bel-esprit, ne lui a donné que la réputation d'ennuyeuse, qui subsistoit long-tems après sa beauté.

L'autre étoit brune. Elle n'avoit point de taille, encore moins d'air: mais avec des couleurs très-vives,

c'étoient des yeux pleins de feu, des regards agaçans, qui n'épargnoient rien pour engager, & qui promettoient tout pour retenir. La suite n'a que trop fait voir qu'elle consentoit à ce qu'ils promettoient de plus téméraire.

C'étoit entre ces deux Déités que flottoient les vœux du Chevalier de Grammont, & que ses présens étoient partagés. Les gants parfumés, les miroirs de poche, les étuis garnis, les pâtes d'abricot, les essences, & autres menues denrées d'amour, arrivoient de Paris chaque semaine, avec quelque nouvel habit pour lui; mais à l'égard des présens plus solides, comme vous diriez, boucles d'oreilles, diamans brillans, & belles guinées de Dieu, cela se trouvoit en espèce dans la Ville de Londres, & les Belles s'en accommodoient, comme si cela fût venu de plus loin.

La beauté de Mademoiselle *Stwart* commençoit alors à faire du bruit. La Comtesse *de Castelmaine* s'apperçut que le Roi la regardoit. Mais, au-lieu de s'en allarmer, elle favorisa tant qu'elle put ce nouveau goût, soit par une imprudence ordinaire à celles qui se croient au-dessus des autres, soit qu'elle voulût par cet amusement détourner l'attention du Roi du commerce qu'elle avoit avec Germain. Elle ne se contentoit pas de paroître sans inquiétude sur une distinction dont toute la Cour commençoit à s'appercevoir; elle affecta d'en faire sa favorite, la mit de tous les soupers qu'elle donnoit au Roi, & dans la confiance de ses propres charmes poussant la témérité jusqu'au bout, elle la retenoit souvent à coucher. Le Roi, qui ne manquoit guère à venir chez la *Cas-*

telmaine avant qu'elle se levât, ne manquoit guère aussi d'y trouver Mademoiselle *Stwart* au lit avec elle. Les objets les plus indifférens ont des attraits dans un nouvel entêtement. Cependant, l'imprudente *Castelmaine* ne fut point jalouse que cette rivale parût auprès d'elle en cet état ; sûre, quand bon lui sembleroit, de triompher de tout ce que ces occasions auroient eu de plus avantageux pour la *Stwart* : mais il en alla tout autrement.

Le Chevalier de Grammont voyoit ce manége sans y pouvoir rien comprendre : mais comme il étoit attentif aux penchans du Roi, il se mit à lui faire sa cour, en exagérant le mérite de cette nouvelle Maitresse. C'étoit une figure de plus d'éclat, qu'elle n'étoit touchante. On ne pouvoit avoir guère moins d'esprit, ni plus de beauté,

Tous ses traits étoient beaux & réguliers, mais sa taille ne l'étoit pas. Cependant elle étoit menue, assez droite, & plus grande que le commun des femmes. Elle avoit de la grâce; dansoit bien, parloit François mieux que sa langue naturelle; elle étoit polie, possédoit cet air de parure après lequel on court, & qu'on n'attrappe guère, à moins que de l'avoir pris en France, dès sa jeunesse. Tandis que ses charmes faisoient leur chemin dans le cœur du Roi, ceux de la *Castelmaine* se donnoient du bon tems au gré de tous ses caprices.

Madame *Hyde* tenoit un rang assez considérable parmi les Beautés, qu'une prévention aveugle avoit coëffées du mérite de *Germain*. Elle venoit d'épouser un homme qu'elle avoit aimé. Par ce mariage, elle étoit belle-sœur de

Madame la Ducheſſe : brillante par ſon propre éclat ; pleine d'agrément & d'eſprit. Cependant elle crut, que tant qu'on ne parleroit point d'elle pour *Germain*, tous les autres avantages ne ſeroient rien pour ſa gloire ; & ce fut pour y mettre la derniere main, qu'elle s'aviſa de ſe jetter à ſa tête.

Elle étoit d'une taille médiocre ; elle avoit la peau d'une blancheur éblouiſſante, les mains jolies, & le pied ſurprenant, en Angleterre même. Une longue habitude avoit tellement attendri ſes regards, que ſes yeux ne s'ouvroient qu'à la Chinoiſe ; & quand elle lorgnoit, on eût dit qu'elle faiſoit quelque choſe de plus.

Germain la reçut d'abord : mais ne ſachant bientôt qu'en faire, il trouva bon de la ſacrifier à la *Caſtelmaine*. Le ſacrifice ne lui déplut pas. C'étoit beaucoup pour ſa gloi-

re, d'avoir enlevé *Germain* à tant de concurrentes : mais ce n'étoit rien pour le reste.

Jacob Hall, fameux Danseur de corde, étoit en vogue à Londres dans ce tems-là. Sa disposition & sa force charmoient en public : on vouloit voir ce que c'étoit en particulier, car on lui trouvoit dans son habit d'exercice, toute une autre conformation, & bien d'autres jambes que celles du fortuné *Germain*. Le Voltigeur ne trompa point les conjectures de la *Castelmaine*, à ce que prétendoient celles du Public, & ce que publioient maints couplets de chansons, beaucoup plus à l'honneur du Danseur, que de la Comtesse : mais elle se mit bien au-dessus de tous ces petits bruits, & n'en parut que plus belle.

Pendant que la satyre s'exerçoit à ses dépens, on se battoit tous

les jours pour les faveurs d'une autre Beauté, qui n'en étoit guère plus chiche qu'elle. C'étoit Madame *de Shrewsbury*.

Le Comte d'*Arran*, qui l'avoit servie des premiers, n'avoit pas été des derniers à la quitter. Cette Beauté, moins fameuse pour ses conquêtes que pour les malheurs qu'elle a causés, mettoit son plus grand mérite à être plus femillante que les autres. Comme personne ne pouvoit se vanter d'avoir été seul dans ses bonnes grâces, personne aussi ne pouvoit se plaindre d'en avoir été mal reçu. *Germain* trouva mauvais qu'elle ne lui eût point fait d'avances, sans considérer qu'elle n'en avoit pas le tems. Sa gloire en fut piquée : mais ce fut mal-à-propos qu'il s'aviſa de l'enlever à ſes autres amans.

Thomas Howard, frère du Com-

te de *Carlile*, en étoit un. Il n'y avoit point d'homme en Angleterre, ni plus brave ni mieux fait. Quoique son air fût froid, & que ses manieres parussent douces & pacifiques, personne n'étoit, ni plus fier, ni plus emporté. La *Shrewsbury* donnant tête baissée dans les premieres agaceries de l'invincible *Germain*, *Howard* ne le trouva pas bon. Elle s'en mit peu en peine : cependant, comme elle vouloit le ménager, elle consentit à recevoir une collation qu'il lui avoit si souvent proposée, qu'elle n'ôsa plus s'en défendre : un certain jardin, appellé Spring-Garden, devoit être la scène de cette fête.

Dès que la partie fut liée, *Germain* en fut averti sous main. *Howard* avoit une Compagnie dans le Régiment des Gardes, & un des Soldats de cette Compa-

gnie jouoit assez bien de la musette. Cette musette fut de la fête ; & *Germain* se trouva dans le jardin comme par hasard ; enflé de ses premieres prospérités, il s'étoit mis sur son air vainqueur pour achever cette derniere conquête. Dès qu'il parut dans le jardin, la *Shrewsbury* parut sur le balcon.

Je ne sais comme elle trouva son Héros : mais *Howard* ne le trouva pas à son gré. Cela n'empêcha pas qu'il ne montât, au premier signe qu'elle lui fit ; & ne se contentant pas de faire le petit tyran dans une fête qui n'étoit pas à son intention, après s'être emparé des lorgneries de la Belle, il épuisa ses lieux-communs & toute sa petite ironie, à railler le repas, & à tourner la musique en ridicule.

Howard n'étoit pas grand railleur : mais comme il étoit encore moins endurant, trois fois le ses-

tin fut sur le point d'être enfanglanté : mais trois fois il supprima son impétuosité naturelle, pour faire éclater ailleurs son ressentiment sans obstacle.

Germain, sans faire attention à sa mauvaise humeur, poursuivit sa pointe, parla toujours à Madame *Shrewsbury*, & ne la quitta point qu'après le repas.

Il se coucha, fier de ce triomphe, & fut réveillé le lendemain par un cartel. Il prit pour second, *Gilles Rawling*, homme de bonne fortune, & gros joueur. *Howard* se servit de *Dillon*, adroit & brave, fort honnête-homme, & par malheur intime ami de *Rawling*.

Dans ce combat, la fortune ne fut point pour les favoris de l'amour. Le pauvre *Rawling* y fut tué tout roide ; & *Germain*, percé de trois grands coup d'épée,

fut porté chez son oncle, avec fort peu de signes de vie.

Pendant que le bruit de cet évènement occupoit la Cour, selon les divers intérêts que l'on y prenoit, le Chevalier de Grammont eut avis par *Jones* son ami, son confident & son rival, qu'un autre s'empressoit auprès de la *Midleton*. C'étoit *Montaigu*, peu dangereux pour sa figure, mais fort à craindre par son assiduité, par l'adresse de son esprit, & par d'autres talens qui sont comptés pour quelque chose, quand il est permis de les faire valoir.

Il n'en falloit pas la moitié tant, pour mettre en mouvement toute la vivacité du Chevalier de Grammont sur la concurrence. Ses inquiétudes réveillerent en lui ce que le desir de vengeance, le malin vouloir & l'expérience peuvent imaginer d'expédiens pour

troubler le repos d'un rival, & pour désespérer une Maitresse. Son premier mouvement fut de lui renvoyer ses lettres, & de lui redemander son argent, avant que de commencer à la tourmenter : mais rejettant ce projet, comme indigne de l'injustice qu'on lui faisoit, il étoit sur le point de travailler à la désolation de la pauvre *Midleton*, lorsqu'il vit par hasard Mademoiselle d'*Hamilton*. Dès ce moment, plus de ressentiment contre la *Midleton* ; plus d'empressement pour la *Warnestré* ; plus d'inconstance, plus de vœux flottans. Cet objet les fixa tous : & de ses anciennes habitudes, il ne lui resta que l'inquiétude & la jalousie.

Ses premiers soins furent de plaire : mais il vit bien qu'il falloit, pour réussir, s'y prendre tout autrement qu'il n'avoit fait jusqu'alors.

La famille de Mademoiselle d'*Hamilton*, assez nombreuse, occupoit une maison grande & commode près de la Cour. Celle du Duc d'*Ormond* n'en bougeoit. Ce qu'il y avoit de plus distingué dans Londres s'y trouvoit tous les jours.

Le Chevalier de Grammont y fut reçu selon son mérite & sa qualité. Il s'étonna d'avoir employé tant de tems ailleurs : mais après avoir fait cette connoissance, il n'en chercha plus.

Tout le monde convenoit que Mademoiselle d'*Hamilton* étoit digne de l'attachement le plus sincère & le plus sérieux. Rien n'étoit meilleur que sa naissance ; & rien de plus charmant que sa personne.

CHAPITRE VII.

LE Chevalier de Grammont, peu content de ſes galanteries, ſe voyant heureux ſans être aimé, devint jaloux ſans être amoureux.

La *Midleton*, comme on a dit, alloit éprouver comme il s'y prénoit pour tourmenter, après avoir éprouvé ce qu'il ſavoit pour plaire.

Il fut la chercher chez la Reine où il y avoit bal. Elle y étoit: mais par bonheur pour elle, Mademoiſelle d'*Hamilton* y étoit auſſi. Le haſard avoit fait, que de toutes les belles perſonnes de la Cour c'étoit celle qu'il avoit le moins vue, & celle qu'on lui avoit le plus vantée. Il la vit donc pour la premiere fois de près, & s'apperçut qu'il n'avoit rien vu dans la

Cour avant ce moment. Il l'entretint ; elle lui parla. Tant qu'elle danſa, ſes yeux furent ſur elle ; & dès ce moment, plus de reſſentiment contre la *Midleton*. Elle étoit dans cet heureux âge, où les charmes du beau ſexe commencent à s'épanouir. Elle avoit la plus belle taille, la plus belle gorge, & les plus beaux bras du monde. Elle étoit grande & gracieuſe juſques dans le moindre de ſes mouvemens. C'étoit l'original que toutes les femmes copioient pour le goût des habits, & l'air de la coëffure. Elle avoit le front ouvert, blanc & uni : les cheveux bien plantés, & dociles pour cet arrangement naturel, qui coûte tant à trouver. Une certaine fraîcheur, que les couleurs empruntées ne ſauroient imiter, formoit ſon teint. Ses yeux n'étoient pas grands : mais ils étoient vifs, &

ſes regards ſignifioient tout ce qu'elle vouloit. Sa bouche étoit pleine d'agrémens & le tour de ſon viſage étoit parfait. Un petit nez délicat & retrouſſé n'étoit pas le moindre ornement d'un viſage tout aimable. Enfin, à ſon air, à ſon port, à toutes les grâces répandues ſur ſa perſonne entière, le Chevalier de Grammont ne douta point qu'il n'y eût de quoi former des préjugés avantageux ſur tout le reſte. Son eſprit étoit à-peu-près comme ſa figure. Ce n'étoit point par ces vivacités importunes, dont les ſaillies ne font qu'étourdir, qu'elle cherchoit à briller dans la converſation. Elle évitoit encore plus cette lenteur affectée dans le diſcours, dont la peſanteur aſſoupit: mais ſans ſe preſſer de parler, elle diſoit ce qu'il falloit, & pas davantage. Elle avoit tout le diſcernement ima-

ginable pour le solide, & le faux brillant; & sans se parer à tout propos des lumieres de son esprit, elle étoit réservée, mais très-juste dans ses décisions. Ses sentimens étoient pleins de noblesse; fiers à outrance, quand il en étoit question. Cependant elle étoit moins prévenue sur son mérite, qu'on ne l'est d'ordinaire, quand on en a tant. Faite comme on vient de dire, elle ne pouvoit manquer de se faire aimer : mais loin de le chercher, elle étoit difficile sur le mérite de ceux qui pouvoient y prétendre.

Plus le Chevalier de Grammont étoit persuadé de ces vérités, plus il s'efforçoit de plaire & de persuader à son tour. Son esprit amusant, sa conversation vive, légère & toute nouvelle, le faisoient écouter : mais il étoit embarrassé de ce que les présens, qui

faisoient si promptement leur chemin dans son ancienne méthode, n'étoient plus de saison dans celle dont il falloit désormais se servir.

Il avoit un vieux valet-de-chambre, nommé *Termes*, hardi voleur, & menteur encore plus effronté. Il avoit coutume de partir de Londres toutes les semaines, pour les commissions dont on a parlé : mais depuis la disgrâce de la *Midleton*, & l'aventure de la *Warmestré*, le Seigneur *Termes* n'étoit plus employé que pour les habits que son Maître faisoit venir de Paris, & ne s'acquittoit pas toujours fidelement de cette commission, comme on va voir.

La Reine avoit de l'esprit, & mettoit tous ses soins à plaire au Roi par les complaisances qui coûtoient le moins à sa tendresse. Elle étoit attentive aux plaisirs & aux amusemens qu'elle pouvoit

fournir, sur-tout lorsqu'elle devoit en être.

Elle avoit imaginé pour cet effet une mascarade galante, où ceux qu'elle nomma pour danser, devoient représenter différentes Nations. Elle donna du tems pour s'y préparer, & durant ce tems on peut croire que les Tailleurs, les Couturieres & les Brodeurs ne furent pas sans occupation. Les Beautés qui devoient en être, n'étoient guères plus tranquilles; cependant, Mademoiselle d'*Hamilton* eut assez de loisir pour faire deux ou trois petites pièces, dans une conjoncture si favorable pour le ridicule qu'on pouvoit donner aux impertinentes de la Cour. Il y en avoit deux qui l'étoient par excellence. L'une étoit Madame *de Monseri*, femme de son cousin-germain; & l'autre étoit une fille-d'honneur de la Duchesse, qu'on appelloit *Blake*.

La premiere, que son mari n'avoit pas assurément épousée pour ses beaux yeux, étoit faite comme la plupart des riches héritieres, pour qui l'équitable nature semble avare de ses richesses, à mesure qu'elles sont comblées de celles de la fortune. Elle avoit la taille d'une femme grosse sans l'être; mais elle boitoit avec plus de raison. Car de deux jambes infiniment courtes, elle en avoit une qui l'étoit beaucoup plus que l'autre. Un visage assortissant mettoit la derniere main au désagrément de sa figure.

Mademoiselle *Blake* étoit une autre espèce de ridicule. Sa taille n'étoit ni bien ni mal. Son visage étoit de la derniere fadeur, & son teint se fourroit par-tout, avec deux petits yeux reculés, garnis de paupières blondes, longues comme le doigt. Avec ces attraits,

elle se mettoit en embuscade pour surprendre les cœurs : mais elle s'y seroit tenue en vain, sans l'arrivée du Marquis *Brisacier*. Le Ciel sembloit les avoir faits l'un pour l'autre. Il avoit tout ce qu'il faut dans l'extérieur & dans les manières, pour éblouir une créature de son caractère. Il parloit éternellement sans rien dire ; & renchérissoit dans ses habits sur les modes les plus outrées. La *Blake* crut que tout ce fracas s'adressoit à elle ; & le Seigneur *Brisacier* crut que ces longues paupieres de la *Blake* n'avoient jamais couché que lui en joue. On s'apperçut du bien qu'ils se vouloient ; cependant ils n'en étoient qu'aux muets interprètes, quand Mademoiselle d'*Hamilton* s'avisa de se mêler de leurs affaires.

Elle voulut faire les choses dans l'ordre, & commença par sa cou-

ſine *de Monſery*, à cauſe de ſa qualité. Les deux entêtemens de cette derniere étoient la danſe & la parure. La magnificence des habits n'étoit pas ſoutenable avec ſa figure : mais quoique la danſe fût encore plus inſoutenable, elle ne manquoit pas un bal de la Cour, & la Reine avoit aſſez de complaiſance pour le Public, pour ne jamais manquer de la faire danſer : mais il n'y eut pas moyen de la mettre d'une fête auſſi ſérieuſe & auſſi magnifique que cette maſcarade. La *Monſery* ſéchoit d'impatience pour les ordres qu'elle attendoit.

Ce fut ſur cette inquiétude, dont Mademoiſelle d'*Hamilton* fut avertie, qu'elle forma le deſſein de ſe donner une petite fête aux dépens de cette folle. La Reine envoyoit des billets à celles qu'elle nommoit, dans leſquels la

maniere dont elles devoient se mettre étoit marquée. Mademoiselle d'*Hamilton* fit écrire un billet tout semblable pour Madame *de Monsery*; en Babylonienne.

Elle assembla son conseil pour aviser aux moyens de le faire tenir. Ce conseil étoit composé d'un de ses frères & d'une sœur, qui se divertissoient volontiers aux dépens de ceux qui le méritoient. Après avoir consulté quelque tems, on vint à bout de faire tenir ce billet en main propre. Mylord *Monsery* ne faisoit que de sortir d'avec elle, quand elle le reçut. Il étoit fort honnête-homme, assez sérieux, fort sévère, & mortel ennemi du ridicule. La laideur de sa femme ne lui étoit pas tant à charge que celui qu'elle se donnoit dans toutes les occasions qui s'en présentoient. Il se crut en sûreté dans celle dont il

étoit

étoit question, ne croyant pas que la Reine voulût gâter sa mascarade en la nommant : cependant, comme il connoissoit la fureur dont sa femme se donnoit en spectacle par sa danse & par sa parure, il venoit de l'exhorter bien sérieusement à se contenter d'être spectatrice de cette fête, quand même la Reine auroit la cruauté de l'en mettre. Il prit ensuite la liberté de lui faire voir le peu de rapport qu'il y avoit entre sa figure & celle des personnes auxquelles la danse & l'éclat sont permis. Son sermon finit enfin par une défense expresse de briguer dans cette fête une place qu'on ne songeroit pas à lui donner. Mais loin de prendre cet avis en bonne part, elle se mit en tête que lui seul avoit détourné la Reine de lui faire un honneur qu'elle souhaitoit ardemment ; & si-tôt qu'il

fut sorti, son dessein fut de s'aller jetter aux pieds de Sa Majesté, pour en demander justice. Ce fut justement dans ces dispositions qu'elle reçut le billet. Elle le baisa trois fois; & sans égard aux défenses de son mari, elle monta promptement en carrosse pour s'informer chez tous les Marchands qui trafiquoient au Levant, de quelle maniere les Dames de qualité s'habilloient à Babylone.

Le panneau qu'on tendoit à Mademoiselle *Blake*, étoit d'une autre espece. Elle étoit d'une confiance sur ses appas, & d'une crédulité sur leurs effets, à donner dans tout ce qu'on vouloit. *Brisacier*, qu'elle en croyoit duement atteint, avoit l'esprit orné de lieux communs & de chansonnettes. Il chantoit faux avec méthode, & mettoit sans cesse en avant l'un & l'autre de ces talens heureux. Le

Duc de *Buckingham* le gâtoit autant qu'il pouvoit, par les louanges qu'il donnoit à sa voix & à son esprit.

La *Blake*, qui n'entendoit presque point le François, se régla sur cette autorité pour admirer l'un & l'autre. On s'apperçut que toutes les paroles qu'il lui chantoit ne faisoient mention que de blondes, & que prenant toujours la chose pour elle, ses paupieres s'en humilioient par reconnoissance & par pudeur. Ce fut sur ces observations, qu'on résolut de mettre en jeu la *Blake*, dès qu'il en seroit tems.

Pendant que ces petits projets se formoient, le Roi qui ne cherchoit qu'à faire plaisir au Chevalier de Grammont, lui demanda s'il vouloit être de la mascarade, à la charge de mener Mademoiselle d'*Hamilton*. Il ne se piquoit pas

d'être assez danseur pour une occasion comme celle-là. Cependant il n'avoit garde de refuser cette proposition. « Sire, dit-il, de toutes les bontés qu'il vous a plû » me témoigner depuis que je suis » ici, cette derniere m'est la » plus sensible; & pour vous en » marquer ma reconnoissance, » je vous promets de bons offices » auprès de la petite *Stwart* ». Il le disoit, parce qu'on venoit de lui donner un appartement séparé du reste des filles de la Reine, & que les respects des Courtisans commençoient à se tourner vers elle. Le Roi reçut agréablement la plaisanterie : & l'ayant remercié d'une offre si nécessaire : « Mr. le » Chevalier, lui dit-il, de quelle » maniere vous mettez-vous pour » le bal? Je vous laisse le choix des » Nations.... Si cela est, reprit le » Chevalier de Grammont, je

» m'habillerai à la Françoiſe pour
» me déguiſer ; car l'on me fait
» déjà l'honneur de me prendre
» pour un Anglois dans votre
» Ville de Londres. J'aurois, ſans
» cela quelque envie de me mettre
» à la Romaine : mais de peur de
» me faire des affaires avec le
» Prince *Robert*, qui prend ſi
» chaudement les intérêts d'*Ale-*
» *xandre*, contre Milord *Janet*,
» qui ſe déclare pour *Céſar*, je
» n'ôſe plus m'habiller en Héros.
» Du reſte, quoique j'aie la danſe
» cavaliere, avec de l'oreille & de
» l'eſprit j'eſpere me tirer d'affai-
» re : de plus, Mademoiſelle d'*Ha-*
» *milton* mettra bien ordre qu'on
» n'aura pas trop d'attention pour
» moi. Quant à mon habillement,
» je ferai partir *Termes* demain
» matin ; & ſi je ne vous fais voir
» à ſon retour l'habit le plus ga-
» lant que vous ayez encore vu,

» tenez-moi pour la Nation la » plus déshonorée de votre mas- » carade ».

Termes partit avec des instructions réitérées sur le sujet de son voyage ; & son Maître redoublant d'impatience dans une conioncture comme celle-là, le Courier ne pouvoit pas encore être débarqué, qu'il commençoit à compter les momens dans l'attente de son retour. Il s'en occupa jusqu'à la veille du bal. Ce fut ce jour-là que Mademoiselle d'*Hamilton* & sa petite société prirent pour l'exécution de leur dessein.

Les gants de Martial étoient fort à la mode dans ce tems-là. Elle en avoit quelques paires par hazard. Elle en envoya une à Mademoiselle *Blake*, accompagnée de quatre aulnes de ruban du jaune le plus pâle qu'il se put trouver, & elle y joignit ce billet.

« Vous étiez l'autre jour plus » charmante que toutes les blon- » des de l'univers. Je vous vis hier » encore plus blonde que vous ne » l'étiez ce jour-là. Si vous conti- » nuez, que deviendra mon cœur? » Mais il y a long-tems qu'il eſt » la proie de vos yeux marcaſſins. » Serez-vous demain de la maſca- » rade? Mais peut-il y avoir des » charmes dans une fete où vous » ne ſeriez pas? N'importe; je » vous reconnoîtrai dans quelque » déguiſement que vous ſoyez. » Mais je ſerai mieux éclairci de » mon ſort par le préſent que je » vous envoie. Vous porterez des » nœuds de ce ruban à vos che- » veux, & ces gants baiſeront les » plus belles mains du monde ».

Ce billet, avec le préſent, furent rendus à la *Blake*, avec le même ſuccès qu'on avoit fait tenir celui de Babylonienne à Mada-

me de *Monsery*. On venoit d'en rendre compte à Mademoiselle d'*Hamilton*, quand cette même *Monsery* lui vint rendre visite. Elle paroissoit fort affairée. L'heure commençoit à la gagner quand sa cousine la pria de passer dans son cabinet. Dès qu'elles y furent : « je vous demande le secret, » dit la *Monsery*, pour celui que » je vais vous dire. N'admirez-» vous point comme les hommes » sont faits ? Ne vous y fiez pas » trop, ma chere cousine. Mylord » *Monsery*, qui devant notre ma-» riage, auroit passé les jours & » les nuits à me voir danser, s'a-» vise à présent de le défendre, » & dit que cela ne me convient » pas. Ce n'est pas tout; il m'en a » si souvent rebattu les oreilles au » sujet de la mascarade, que je » suis obligée de lui cacher l'hon-» neur que la Reine m'a fait de

» me nommer. Cependant, je » ſuis étonnée qu'on ne me faſſe » pas ſavoir qui doit me mener. » Mais ſi vous ſaviez la peine qu'on » a de trouver dans cette maudite » Ville de quoi ſe mettre en Ba- » bylonienne, vous auriez pitié de » ce que j'ai ſouffert depuis le tems » qu'on m'a nommée ; outre que » ce qu'il m'en coûte paſſe toute » imagination ».

Ce fut en cet endroit que l'envie de rire qui n'avoit fait qu'augmenter à meſure que Mademoiſelle d'*Hamilton* l'avoit ſupprimée, la vainquit enfin par un éclat immodéré. La *Monſery* lui en ſut bon gré, ne doutant point que ce ne fût de la biſarrerie de ſon époux. Mademoiſelle d'*Hamilton* lui dit que tous les maris étoient à-peu-près de même ; qu'il ne falloit pas s'embarraſſer de leurs fantaiſies ; qu'elle ne ſavoit pas qui de-

voit la mener dans la mascarade ; mais que, puisqu'elle étoit nommée, celui qui l'étoit avec elle, ne lui manqueroit pas ; qu'elle ne comprenoit pourtant pas qu'il ne se fût pas encore déclaré, à moins qu'il n'eût aussi une épouse fantasque qui lui eût interdit la danse.

Cette conversation finie, la *Monsery* sortit avec empressement pour tâcher de savoir quelques nouvelles de son danseur. Ceux qui trempoient dans le complot, rioient à gorge déployée de la visite avec Mademoiselle d'*Hamilton*, quand Mylord *Monsery* leur en fit une à son tour ; & tirant Mademoiselle d'*Hamilton* à l'écart : ne sauriez-vous point, dit-il, s'il y a quelque bal dans la Ville demain ? « Non, dit-elle. Pour» quoi.... Parceque, dit-il, je viens » d'apprendre que ma femme fait » de grands préparatifs d'habits.

» Je sais bien qu'elle n'est pas de
» la mascarade ; j'y ai mis bon or-
» dre : mais comme elle a le dia-
» ble au corps pour la danse, je
» meurs de peur qu'elle ne se don-
» ne quelque nouveau ridicule,
» malgré toutes mes précautions.
» Encore si c'étoit parmi la bour-
» geoisie, dans quelque lieu retiré,
» je n'en serois pas en peine ».

On le rassura le mieux qu'on put ; & l'ayant congédié, sous prétexte de mille choses qu'on avoit à faire pour le jour suivant, Mademoiselle d'*Hamilton* se crut en liberté pour le reste de la journée, lorsqu'elle vit arriver une certaine Mademoiselle *Price*, fille d'honneur de Madame la Duchesse. C'étoit justement ce qu'elle cherchoit. Il y avoit quelque tems que cette fille & la *Blake* se harpilloient au sujet de *Dongan*, que la *Price* avoit enlevé à cette der-

niere. La haine subsistoit encore entre ces deux divinités.

Quoique les filles d'honneur ne fussent point nommées pour la mascarade, elles y devoient assister ; & par conséquent ne rien négliger pour y briller. Mademoiselle d'*Hamilton* avoit encore une paire de gants pareille à celle qu'elle avoit envoyée à la *Blake* ; elle en fit présent à sa rivale, avec quelques nœuds du même ruban, qui sembloit fait exprès pour elle, brune comme elle étoit. La *Price* lui en fit mille remercîmens, & lui promit de s'en faire honneur au bal. « Vous me ferez plaisir, » dit elle : mais si vous dites qu'une » bagatelle comme cela vient de » moi, je ne vous le pardonnerai » jamais. Au reste, lui dit-elle, » n'allez pas ôter le Marquis *de* » *Brisacier* à cette pauvre *Blake*, » comme vous avez fait *Dongan*,

» Je sais bien qu'il ne tient qu'à » vous. Vous avez de l'esprit; vous » parlez François; & pour peu » qu'il vous eût entretenue, l'au- » tre n'auroit que faire d'y pré- » tendre ». Il n'en fallut pas davantage. La *Blake* n'étoit que ridicule & coquette. Mademoiselle *Price* étoit ridicule & coquette, & quelque chose de plus.

Le jour du bal venu, la Cour plus brillante que jamais, étala toute sa magnificence dans cette mascarade. Ceux qui la devoient composer, étoient assemblés, à la reserve du Chevalier de Grammont. On s'étonna qu'il arrivât des derniers dans cette occasion, lui dont l'empressement étoit si remarquable dans les plus frivoles: mais on s'étonna bien plus de le voir enfin paroître en habit de Ville, qui avoit déjà paru. La chose étoit monstrueuse pour la

conjoncture & nouvelle pour lui. Vainement portoit-il le plus beau point, la perruque la plus vaſte & la mieux poudrée qu'on pût voir. Son habit, d'ailleurs magnifique, ne convenoit point à la fête.

Le Roi qui s'en apperçut d'abord : « Chevalier de Grammont, » lui dit-il ; *Termes* n'eſt donc » point arrivé? .... Pardonnez-» moi, Sire, dit-il, Dieu merci... » Comment ! Dieu merci, dit le » Roi, lui ſeroit-il arrivé quel-» que choſe par les chemins?... » Sire, dit le Chevalier de Gram-» mont, voici l'hiſtoire de mon » habit, & de Mr. *Termes*, mon » Courier ». A ces mots, le bal tout prêt à commencer fut ſuſpendu. Tous ceux qui devoient danſer faiſoient un cercle autour du Chevalier de Grammont, il pourſuivit ainſi ſon récit.

« Il y a deux jours que ce co-
» quin devroit être ici, ſuivant
» mes ordres & ſes ſermens. On
» peut juger de mon impatience
» tout aujourd'hui, voyant qu'il
» n'arrivoit pas. Enfin, après l'a-
» voir bien maudit, il n'y a qu'une
» heure qu'il eſt arrivé, crotté de-
» puis la tête juſqu'aux pieds, botté
» juſqu'à la ceinture, fait enfin
» comme un excommunié. Eh
» bien? Monſieur le Faquin, lui
» dis-je, voilà de vos façons de
» faire; vous vous faites attendre
» juſqu'à l'extrémité, encore eſt-
» ce un miracle que vous ſoyez
» arrivé. Oui, mor.... dit-il,
» c'eſt un miracle. Vous êtes tou-
» jours à gronder. Je vous ai fait
» faire le plus bel habit du monde,
» que Monſieur le *Duc de Guiſe*
» lui-même a pris la peine de com-
» mander. Donne-le donc, bour-
» reau, lui dis-je. Monſieur, dit-

» il, si je n'ai mis douze brodeurs
» après, qui n'ont fait que travail-
» ler jour & nuit, tenez-moi pour
» un infâme. Je ne les ai pas quittés
» d'un moment. Et où est-il, dis-
» je, traître, qui ne fais que raison-
» ner dans le tems que je devrois
» être habillé ? Je l'avois, dit-il,
» empaqueté, serré, ployé, que
» toute la pluie du monde n'en
» eût point approché. Me voilà,
» poursuit-il, à courir jour &
» nuit, connoissant votre impa-
» tience, & qu'il ne faut pas lan-
» terner avec vous .... Mais où
» est-il, m'écriai-je, cet habit si
» bien empaqueté ? Péri, Mon-
» sieur, me dit-il en joignant les
» mains. Comment ! péri, lui
» dis-je en sursaut. Oui, péri,
» perdu, abîmé. Que vous dirai-
» je de plus ? Quoi ! le Paquebot a
» fait naufrage ? lui dis-je. Oh !
» vraiment, c'est bien pis, comme

» vous allez voir, me répondit-
» il. J'étois à une demi-lieue de
» Calais hier au matin, & je vou-
» lus prendre le long de la mer
» pour faire plus de diligence:
» mais, ma foi, l'on dit bien vrai,
» qu'il n'eſt rien tel que le grand
» chemin; car je donnai tout au
» travers d'un ſable mouvant, où
» j'enfonçai juſques au menton.
» Un ſable mouvant auprès de Ca-
» lais, lui dis-je! Oui, Monſieur,
» me dit-il, & ſi bien ſable mou-
» vant, que je me donne au Dia-
» ble, ſi on me voyoit autre choſe
» que le haut de la tête, quand on
» m'en a tiré. Pour mon cheval,
» il a fallu plus de quinze hommes
» pour l'en ſortir: mais pour mon
» porte-manteau, où malheureu-
» ſement j'avois mis votre habit,
» jamais on ne l'a pu trouver. Il
» faut qu'il ſoit pour le moins une
» lieue ſous terre.

» Voilà, Sire, poursuit le Che-
» valier de Grammont, l'aven-
» ture & le récit que m'en a fait
» cet honnête-homme. Je l'aurois
» infailliblement tué, si je n'avois
» eu peur de faire attendre Made-
» moiselle d'*Hamilton*, & si je
» n'avois été pressé de vous don-
» ner avis du sable mouvant, afin
» que vos Couriers prennent soin
» de l'éviter ».

Le Roi se tenoit les côtés de rire, quand le Chevalier de Grammont reprenant la parole : « A pro-
» pos, Sire, dit-il, j'oublioisde
» vous dire que, pour augmenter
» ma mauvaise humeur, je me
» suis vu arrêter, comme je sortois
» de ma chaise, par un diable de
» phantôme en masque, qui me
» vouloit à toute force persuader
» que la Reine m'avoit ordonné
» de danser avec elle; & comme
» je m'en suis défendu le moins

» brutalement qu'il m'a été poſſi-
» ble, elle m'a chargé de m'infor-
» mer ici qui doit la mener, &
» m'a prié de l'envoyer prendre
» inceſſamment. Ainſi votre Ma-
» jeſté ne feroit point mal de don-
» ner ſes ordres pour cela; car elle
» s'eſt miſe en embuſcade dans un
» carroſſe pour ſaiſir tous les paſ-
» ſans à la porte de Wit-hall. Au
» reſte, je vous puis dire que c'eſt
» une choſe à voir que ſon habil-
» lement. Il faut qu'elle ait plus
» de ſoixante aunes de gaſe & de
» toile d'argent autour d'elle, ſans
» compter une eſpece de pyramide
» ſur la tête, garnie de cent-mille
» brimborions ».

Ce dernier récit étonna toute l'aſſemblée, à la réſerve de ceux qui avoient part à l'aventure. La Reine aſſura que tout ce qu'elle avoit nommé pour le bal étoit préſent : & le Roi, après quelques

momens de réflexion ; « Je parie, » dit-il, que c'eſt la Ducheſſe *de* » *Neucaſtel*... Et moi, dit Mylord » *Monſery*, s'approchant de Ma» demoiſelle d'*Hamilton*, je parie » que c'eſt une folle ; car je me » trompe fort, ſi ce n'eſt ma » femme ».

Le Roi voulut qu'on allât s'informer qui c'étoit, & qu'on la fît venir. Mylord *Monſery* s'offrit à cette commiſſion, par le preſſentiment qu'on vient de dire, & ne fit pas mal. Mademoiſelle d'*Hamilton* ne fut pas fâchée que ce fût lui, ſachant bien qu'il ne ſe trompoit pas dans ſa conjecture. La plaiſanterie auroit été beaucoup plus loin qu'elle n'avoit prétendu, ſi la Princeſſe de Babylone eût paru dans ſes atours.

Le bal ne fut pas trop bien exécuté, s'il faut parler ainſi, tant qu'on ne danſa que les danſes ſé-

rieuſes. Cependant il y avoit d'auſſi bons danſeurs, & d'auſſi belles danſeuſes qu'il y en eût au monde dans cette aſſemblée : mais comme le nombre n'en étoit pas grand ; on quitta les danſes Françoiſes pour ſe mettre aux contredanſes. Quand ceux qui étoient de la maſcarade en eurent danſé quelques unes, le Roi trouva bon de mettre en jour les troupes auxiliaires, tandis qu'on ſe repoſeroit. Les filles de la Reine & celles de la Ducheſſe furent menées par ceux qui étoient de la maſcarade.

Ce fut alors qu'on eut le tems de prêter quelque attention à la *Blake*, & l'on trouva que le billet qu'on lui avoit fait rendre de la part de *Briſacier*, faiſoit ſon effet. Elle étoit arrivée plus jaune qu'un coin. Ses cheveux blonds étoient farcis de ce ruban couleur de citron qu'elle y avoit mis par

complaisance ; &, pour éclaircir *Brisacier* de son sort, elle portoit souvent à sa tête ses mains victorieuses, garnies des gants dont il étoit question. Mais si l'on fut surpris d'une coëffure qui la rendoit plus blaffarde que jamais, elle fut bien autrement surprise de voir la *Price* partager avec elle de point en point le présent de *Brisacier*. La surprise se changea bientôt en jalousie; car sa rivale n'avoit pas manqué de l'accrocher de conversation sur ce qu'on lui avoit insinué la veille: & *Brisacier* n'avoit pas manqué de donner tête baissée dans ces premieres agaceries, sans faire la moindre attention à la blonde *Blake*, ni aux signes qu'elle se tuoit de faire, pour l'instruire de son heureuse destinée.

La *Price* étoit ronde & ragotte ; & par conséquent ne dansoit point. Le Duc *de Buckingham*,

qui mettoit le Marquis *de Briſacier* ſur les rangs le plus ſouvent qu'il pouvoit, vint le prier de la part du Roi de mener la *Blake*, ſans ſavoir ce qui ſe paſſoit alors dans le cœur de cette Nymphe. *Briſacier* s'en défendit ſur le mépris qu'il avoit pour les contredanſes. La *Blake* crut que c'étoit elle qu'on mépriſoit, & voyant qu'il s'étoit remis en converſation avec ſa mortelle ennemie, elle ſe mit à danſer ſans ſavoir ce qu'elle faiſoit. Quoique ſon indignation & ſa jalouſie fuſſent aſſez marquées pour en divertir la Cour, il n'y eut que Mademoiſelle d'*Hamilton* & ſes complices qui en eurent le plaiſir entier. Leur ſatisfaction fut complette; car bientôt arriva Mylord *Monſery*, encore tout interdit de la viſion dont le Chevalier de Grammont avoit fait le portrait. Il apprit à Made-

moiſelle d'*Hamilton* que c'étoit la *Monſery* en propre perſonne, mille fois plus extravagante qu'elle ne l'avoit jamais été ; qu'il avoit eu toutes les peines du monde à la remettre chez elle, avec une ſentinelle à la porte de ſa chambre. Le Lecteur trouvera peut-être qu'on s'eſt trop arrêté ſur ces incidens frivoles : peut-être aura-t-il raiſon : paſſons à d'autres.

Tout rioit au Chevalier de Grammont dans la nouvelle tendreſſe qui l'occupoit. Il n'étoit pas ſans rivaux : mais ce qu'il y avoit de plus extraordinaire, c'eſt qu'il étoit ſans inquiétudes. Il connoiſſoit leur eſprit & celui de Mademoiſelle d'*Hamilton*.

De ſes amans, le plus conſidérable & le moins déclaré, étoit Monſieur le Duc d'*Yorck* : mais il avoit beau s'en cacher, la Cour étoit trop faite à ſes manieres, pour

pour douter de son goût pour elle. Il ne jugea pas à propos de déclarer des sentimens qu'il ne convenoit pas à Mademoiselle d'*Hamilton* d'apprendre : mais il lui parloit tant qu'il pouvoit, & la lorgnoit d'une grande assiduité. Comme la chasse étoit son plaisir favori, cet exercice l'occupoit une partie du jour. Il en revenoit d'ordinaire assez fatigué : mais la présence de Mademoiselle d'*Hamilton* le réveilloit, quand elle se trouvoit chez la Reine ou chez la Duchesse. C'étoit-là que, n'ôsant lui parler de ce qu'il avoit sur le cœur, il l'entretenoit de ce qu'il avoit dans la tête. Il lui contoit des merveilles de la prudence des renards, de la proueſſe des chevaux, lui faisoit un détail de bras cassés, de jambes démises, d'épaules disloquées, & d'autres aventures curieuses & divertissantes ;

après quoi ſes yeux lui diſoient le reſte, juſqu'à ce que le ſommeil interrompît leur converſation; car ces tendres truchemens ne laiſſoient pas de ſe fermer quelquefois au fort de leur lorgnerie.

La Ducheſſe ne fut point allarmée d'une paſſion que ſa rivale ne regardoit rien moins que ſérieuſement, & dont elle prenoit la peine de ſe divertir avec tout le reſpect du monde. Au contraire, comme elle avoit du goût & de l'eſtime pour elle, jamais elle ne la traita plus gracieuſement.

Les deux *Rouſſels*, oncle & neveu, étoient deux autres rivaux du Chevalier de Grammont. L'oncle avoit bien ſoixante ans. Son courage & ſa fidélité l'avoient diſtingué dans les guerres civiles. Sa paſſion & ſes deſſeins pour Mademoiſelle d'*Hamilton* parurent à la fois: mais ſa magnificence ne

parut qu'à demi dans les galanteries que la tendresse inspire. Il n'y avoit pas long-tems que l'on avoit quitté le ridicule des chapeaux pointus, pour tomber dans l'autre extrémité. Le vieux *Roussel*, effrayé d'une chûte si terrible, voulut prendre un milieu qui le rendît remarquable. Il l'étoit encore par sa constance envers les pourpoints taillades, qu'il a soutenus longtems après leur suppression universelle : mais ce qui surprenoit le plus, étoit un certain mélange d'avarice & de libéralité, sans cesse en guerre l'une avec l'autre, depuis qu'il y étoit avec l'amour.

Son neveu n'étoit alors que cadet de la famille : mais la succession de son oncle le regardoit : & quoiqu'il en eût le soin pour son établissement, & qu'il eût encore plus le soin de ménager l'esprit de son oncle pour s'en assurer, il

ne put éviter sa destinée. La *Midleton* le traitoit avec assez de préférence : mais ses faveurs ne purent le garantir des charmes de Mademoiselle d'*Hamilton*. Sa figure n'auroit rien eu de choquant, s'il l'eût laissée dans son naturel : mais il étoit guindé dans toutes ses allures, taciturne à donner des vapeurs; cependant, un peu plus ennuyant quand il parloit.

Le Chevalier de Grammont, en plein repos sur toutes les concurrences, s'engageoit de plus en plus, sans former d'autres projets, ni concevoir d'autres espérances, que celles de se rendre agréable. Quoique sa passion fût hautement déclarée, personne à la Cour ne la regardoit que comme ces habitudes de galanterie, qui ne vont qu'à rendre justice au mérite.

Son Philosophe (*a*) en jugea

(*a*) Saint-Evremont.

tout autrement, en voyant que, sans compter un redoublement infini de magnificence & de soins, il avoit regret aux heures qu'il donnoit au jeu; qu'il ne cherchoit plus ces longues & agréables conversations, qu'ils avoient d'ordinaire ensemble; & que ce nouvel empressement l'enlevoit par-tout à lui-même.

« Monsieur le Chevalier, lui » dit il, il me semble que vous » laissez depuis quelque tems les » Beautés de la Ville & leurs » Amans bien en repos. La *Midleton* fait impunément de nouvelles conquêtes, & de vos présens » vous souffrez qu'elle vous creve » les yeux sans la moindre avanie. » La pauvre *Warmestré* vient d'accoucher tranquillement au milieu de la Cour, sans que vous » en ayez soufflé. Je l'avois bien » prévu, Monsieur le Chevalier,

» vous avez fait connoissance avec
» Mademoiselle d'*Hamilton* : &,
» chose qui ne vous étoit jamais
» arrivée, vous voilà véritable-
» ment amoureux : mais voyons
» un peu ce qui peut vous arri-
» ver. Je ne pense pas, en premier
» lieu, que vous espériez de la
» mettre à mal. Elle est telle, &
» par sa naissance & par son mé-
» rite, que, si vous étiez en posses-
» sion des titres & des biens de
» votre maison, vous seriez excu-
» sable de vous présenter sur un
» pied sérieux, quelque ridicule
» qu'il y ait dans le mariage en gé-
» néral. Car, si vous ne voulez que
» de l'esprit, de la sagesse, & les
» trésors de la beauté, vous ne sau-
» riez mieux vous adresser : mais
» pour vous qui n'avez que mé-
» diocrement de ceux de la fortu-
» ne, vous ne sauriez vous adresser
» plus mal.

» Car votre frère de *Toulon-*
» *geon*, de l'humeur dont je le
» connois, n'aura pas la complai-
» sance de se laisser mourir, pour
» favoriser vos prétentions. Mais
» posons le cas que vous ayez tout
» le bien qu'il faudroit pour l'une
» & pour l'autre, & c'est beau-
» coup dire, connoissez-vous la
» délicatesse, pour ne pas dire la
» bisarrerie, de cette Princesse sur
» un pareil engagement ? Savez-
» vous qu'il n'a tenu qu'à elle d'a-
» voir les meilleurs partis d'An-
» gleterre? Le Duc *de Richemont*
» l'a recherchée des premiers: mais
» quoiqu'il fût amoureux, il étoit
» intéressé. Cependant, le Roi
» voyant qu'il ne tenoit qu'au bien,
» prit sur lui cet article, en consi-
» dération du Duc d'*Ormont*, du
» mérite & de la naissance de Ma-
» demoiselle d'*Hamilton*, & des
» services de Monsieur son pere:

» mais choquée qu'un homme qui » faisoit l'amoureux eût marchandé, faisant d'ailleurs réflexion » sur son caractère dans le monde, » elle n'a pas jugé qu'il fût assez » important d'être Duchesse *de* » *Richemont*, au hasard de ce qu'il » y auroit à craindre d'un homme » brutal & débauché.

» Votre petit *Germain*, malgré » tout le bien de son oncle, & » l'éclat de sa propre réputation, » n'y a-t-il pas échoué? A-t-elle » jamais voulu seulement regarder *Henri Howard*, qui est à la » veille d'être le premier Duc » d'Angleterre, & qui possède actuellement tout le bien de la » maison *de Nortfolck*? Je tombe » d'accord que c'est un bœuf: » mais quelle autre dans toute » l'Angleterre ne passeroit pas par-» dessus la pesanteur de son esprit, » & le peu d'agrément de sa fi-

» gure pour être avec trois-cents-
» mille livres de rente, la premie-
» re Ducheſſe du Royaume?
» Pour achever en peu de mots.
» Mylord *Falmouth* m'a dit lui-
» même, qu'il l'avoit toujours re-
» gardée comme la ſeule choſe qui
» manquoit à ſon bonheur: mais
» qu'au milieu de tout l'éclat de
» ſa fortune, il n'avoit ôſé lui dé-
» clarer ſes ſentimens, qu'il ſe
» ſentoit aſſez de foibleſſe, ou trop
» de fierté pour ſe contenter de
» l'obtenir du ſeul conſentement
» de ſes parens; & quoique les
» premiers refus des belles ne fuſ-
» ſent comptés pour rien, il ſavoit
» de quel air elle recevoit ceux
» dont la perſonne ne lui étoit
» point agréable. Après cela, Mon-
» ſieur le Chevalier, voyez de
» quelle manière vous prétendez
» vous y prendre; car vous êtes
» amoureux. Vous l'allez être de

» plus en plus ; & plus vous le
» ſerez, moins ſerez-vous capable
» des réflexions que vous pour-
» riez faire à préſent.

« Mon pauvre Philoſophe, ré-
» pondit le Chevalier de Gram-
» mont, tu ſais bien le Latin, tu
» fais des vers, tu ſais la marche
» & tu connois la nature des étoi-
» les du Ciel : mais pour les aſtres
» de la terre, tu n'y connois rien.
» Tu ne m'as rien appris de Ma-
» demoiſelle d'*Hamilton*, que le
» Roi ne m'ait dit il n'y a pas
» trois jours. Tant mieux qu'elle
» ait refuſé les Oſtrogoths dont
» tu viens de parler. Si elle en
» avoit voulu, je n'en voudrois
» pas, quoique je l'aime à la folie.
» Ecoute bien ce que je vas te dire.
» Je me ſuis mis dans la tête de
» l'épouſer : & je veux que mon
» Pédagogue *Saint-Evremont* lui-
» même ſoit le premier à m'en ſa-

» voir gré. Quant à l'établisse-
» ment, je ferai ma paix avec le
» Roi; je lui demanderai qu'elle
» soit Dame du Palais. Il me l'ac-
» cordera. *Toulongeon* crevera,
» sans que je l'aide ou que je l'en
» empêche : & Mademoiselle
» d'*Hamilton* aura Sémeat avec
» le Chevalier *de Grammont*,
» pour la dédommager des *Nort-*
» *folks* & des *Richemonts*. Eh! bien,
» as-tu quelque chose à dire con-
» tre ce projet? car je parie cent
» louis qu'il en ira comme je dis».

C'étoit dans ce tems-là que la faveur de Mademoiselle *Stwart* étoit si déclarée, qu'on voyoit bien qu'il ne lui manquoit que de l'art dans sa conduite, pour être aussi maitresse de l'esprit du Roi, qu'elle l'étoit de son cœur. L'occasion étoit belle pour ceux qui avoient de l'expérience & de l'ambition. Le Duc *de Buckingham* se

mit en tête de la gouverner, pour se mettre bien dans l'esprit du Roi. Dieu sait quel Gouverneur, & quelle tête pour en conduire une autre ; cependant, c'étoit l'homme du monde le plus capable de s'insinuer dans un esprit comme celui de Mademoiselle *Stwart* : elle avoit un caractère d'enfance dans l'humeur, qui la faisoit rire de tout : & son goût pour les amusemens frivoles, quoique naturel, ne sembloit permis qu'à l'âge de douze ou treize ans. Tout en étoit, hors les poupées. Le colin-maillard étoit de ses passe-tems les plus heureux. Elle faisoit des châteaux de cartes, quand on jouoit le plus gros jeu chez elle ; & l'on n'y voyoit que des Courtisans empressés autour d'elle, qui lui en fourniſſoient les matériaux, ou de nouveaux Architectes, qui tâchoient de l'imiter.

Elle ne laiſſoit pas de ſe plaire à la Muſique, & d'avoir quelque goût pour le chant. Le Duc de *Buckingham*, qui faiſoit les plus beaux bâtimens de cartes qu'on pût voir, chantoit agréablement. Elle ne haïſſoit point la médiſance : il en étoit le pere & la mere ; il faiſoit des Vaudevilles, inventoit des contes de vieilles, dont elle étoit folle : mais ſon talent particulier étoit d'attraper le ridicule & les diſcours des gens, & de les contrefaire en leur préſence, ſans qu'ils s'en apperçuſſent. Bref, il ſavoit faire toutes ſortes de perſonnages, avec tant de grâce & d'agrément, qu'il étoit difficile de ſe paſſer de lui, quand il vouloit bien prendre la peine de plaire. Il s'étoit donc rendu ſi néceſſaire aux amuſemens de la *Stwart*, qu'elle le faiſoit chercher par-tout, lorſqu'il ne ſuivoit pas le Roi chez elle.

Il étoit parfaitement bien fait, & croyoit l'être beaucoup plus qu'il ne l'étoit. Quoiqu'il eût beaucoup d'esprit, sa vanité lui fit prendre sur son compte des gracieusetés qui n'étoient que pour ses bouffonneries & son badinage. Séduit enfin par la bonne opinion de son mérite, il oublia son premier projet & sa maitresse Portugaise, pour se prévaloir d'un goût auquel il s'étoit mépris : mais dès qu'il voulut prendre un personnage sérieux auprès de Mademoiselle *Stwart*, il fut renvoyé si loin, qu'il abandonna tout-à-coup l'un & l'autre de ses desseins sur elle. On peut dire néanmoins que la familiarité qu'elle lui avoit procurée auprès du Roi, ouvrit le chemin à cette faveur où il s'est élevé dans la suite.

Mylord *Arlington* entreprit le projet que le Duc de *Buckingham*

venoit d'abandonner, & voulut s'emparer de l'esprit de la maitresse pour gouverner celui du maître. Il y avoit pourtant de quoi contenter un homme de plus de mérite & de plus de naissance que lui, dans la fortune qu'il avoit déja faite. Ses premieres Négociations avoient été pendant le traité des Pyrénées. Quoiqu'il n'y eût pas réussi pour les intérêts de son Maître, il n'y avoit pas tout-à-fait perdu son tems; car il avoit parfaitement attrapé par son extérieur le sérieux & la gravité des Espagnols : & dans les affaires, il imitoit assez bien leur lenteur. Il avoit une cicatrice au travers du nez, que couvroit une longue mouche, ou pour mieux dire, une petite emplâtre en losange.

Les blessures du visage y donnent d'ordinaire certain air violent & guerrier, qui ne sied pas

mal. C'étoit tout le contraire à ſon égard ; & cette emplâtre remarquable s'étoit tellement accommodé à l'air myſtérieux du ſien, qu'elle ſembloit y ajoûter quelque choſe d'important & de capable.

Arlington, à l'abri de cette contenance compoſée d'une grande avidité pour le travail, & d'une impénétrable ſtupidité pour le ſecret, s'étoit donné pour grand politique ; & n'ayant pas le loiſir de l'examiner, on l'avoit cru ſur ſa parole, & on l'avoit fait Secrétaire & Miniſtre d'état ſur ſa mine.

Son ambition ne pouvant ſe borner à ces établiſſemens, après s'être pourvu de pluſieurs belles maximes, & de quelques exemples hiſtoriques, il avoit obtenu de Mademoiſelle *Stwart* une audience pour les étaler, en lui fai-

ſant offre de ſes très-humbles ſervices & de ſes avis les mieux raiſonnés, pour ſe conduire dans le poſte où il avoit plu au Ciel & à ſa vertu de l'élever. Mais il n'en étoit qu'à l'exorde de ſon diſcours, quand elle ſe ſouvint qu'il étoit à la tête de ceux que le Duc *de Buckingham* avoit coutume de contrefaire : & comme ſa préſence & ſes diſcours renouvelloient exactement le ridicule qu'on lui avoit donné, jamais elle ne put s'empêcher de lui faire un éclat de rire au nez, d'autant plus outré, qu'elle avoit long-tems combattu pour l'étouffer.

Le Miniſtre en fut indigné : ſon orgueil étoit digne du poſte qu'il occupoit, & ſa délicateſſe ſur la gloire méritoit tous les ridicules qu'on lui donnoit. Il la quitta bruſquement avec tous les beaux conſeils qu'il lui avoit préparés,

tenté de les porter à la *Caſtelmaine*, & de s'unir à ſes intérêts, ou bien de quitter le parti de la Cour pour déclamer en plein Parlement contre les griefs de l'Etat, & faire paſſer un acte pour la ſuppreſſion des maitreſſes : mais ſa prudence l'emporta ſur les reſſentimens, & ne ſongeant plus qu'à jouir délicieuſement des biens de la fortune, il envoya chercher une femme en Hollande pour mettre le comble à ſa félicité.

Hamilton étoit l'homme de la Cour le plus capable de réuſſir dans le deſſein où le Duc *de Buckingham*, & Mylord *Arlington* venoient d'échouer. Il ſe l'étoit mis en tête : mais ſa coquetterie naturelle vint à la traverſe, & lui fit négliger le projet du monde le plus utile, pour courir inutilement après les avances & les agaceries que la Comteſſe *de Cheſter-*

field s'avisa de lui faire. C'étoit une des plus agréable femmes qu'on pût voir : elle avoit la plus jolie taille du monde, quoiqu'elle ne fût pas fort grande. Elle étoit blonde, & elle en avoit l'éclat & la blancheur, avec tout ce que les brunes ont de vif & de piquant. Elle avoit de grands yeux bleus, & des regards extrêmement séduisans. Ses manieres étoient engageantes, son esprit amusant & vif: mais son cœur, toujours ouvert aux tendres engagemens, n'étoit point scrupuleux sur la constance, ni délicat sur la sincérité. Elle étoit fille du Duc d'*Ormond*. *Hamilton* étoit son cousin-germain. Ils se voyoient tant qu'ils vouloient sans conséquence : mais dès qu'elle lui eut fait dire un mot par ses yeux, il ne songea plus qu'à lui plaire, sans se souvenir de sa légèreté, ni des obstacles qui s'opposoient à

ſes deſſeins. Celui de s'établir dans la confiance de Mademoiſelle *Stwart* ne lui fut plus de rien, comme on vient de dire : mais elle ſe trouva bien-tôt en état de ſe paſſer des inſtructions qu'on avoit prétendu lui donner pour ſa conduite. Elle avoit fait tout ce qu'il falloit pour augmenter la paſſion du Roi, ſans intéreſſer ſa vertu par les dernieres complaiſances : mais les empreſſemens d'un amant paſſionné, qui trouve les occaſions favorables, ſont difficiles à combattre, plus difficiles encore à vaincre : & la ſageſſe de Mademoiſelle *Stwart* n'en pouvoit plus, lorſque la Reine fut attaquée d'une fièvre violente qui la mit bien-tôt à l'extrémité.

Ce fut alors qu'elle ſe ſut bon gré d'une réſiſtance, qui ne lui avoit pas peu coûté. Mille eſpérances de grandeur & de gloire

s'emparèrent de son esprit, & les nouveaux respects qu'on lui rendit par-tout, contribuerent à les augmenter. La Reine fut abandonnée des Médecins. Le petit nombre de Portugaises qu'on n'avoit point renvoyées, rempliſſoit la Cour de cris lugubres : & le bon naturel du Roi s'attendrit par l'état où lui parut une Princeſſe qu'il n'aimoit pas, à la vérité, mais qu'il eſtimoit beaucoup. Elle l'aimoit tendrement ; & croyant lui parler pour la derniere fois, elle lui dit, que la ſenſibilité qu'il témoignoit pour ſa mort, auroit de quoi lui faire regretter la vie : mais que n'ayant pas aſſez de charmes pour mériter ſa tendreſſe, elle avoit du moins la conſolation en mourant, de faire place à quelque épouſe, qui en fût plus digne, & à laquelle le Ciel accorderoit peut-être une bénédiction qu'il lui avoit

refusée. A ces mots, elle lui arrosa les mains de quelques larmes, qu'il crut les dernieres. Il y joignit les siennes : & sans s'imaginer qu'elle dût le prendre au mot, il la conjura de vivre pour l'amour de lui. Jamais elle ne lui avoit désobéi; & quelque dangereux que soient les mouvemens soudains, quand on est entre la mort & la vie, ce transport de joie, qui lui devoit être fatal, la sauva; & cet attendrissement merveilleux du Roi fit un effet, dont tout le monde ne loua pas également le Ciel.

Il y avoit déja quelque tems que *Germain* étoit remis de ses blessures ; cependant, la *Castelmaine*, trouvant sa santé tout aussi déplorable que devant, se mit inutilement en tête de ramener le cœur du Roi; car malgré la tendresse de ses pleurs & la violence de ses emportemens, Mademoiselle

Stwart le retint pour elle. Tantôt c'étoient des promenades, ou les Beautés de la Cour, à cheval, faisoient assaut de grâces & d'attraits: quelquefois bien, quelquefois mal, mais toujours de leur mieux. D'autres fois, on voyoit, sur la riviere, un spectacle que la seule ville de Londres peut offrir.

La Tamise lave les bords du vaste & peu magnifique Palais des Rois de la Grande-Bretagne. C'étoit des dégrés de ce Palais que la Cour descendoit pour s'embarquer sur le fleuve à la fin de ces jours d'Eté, dont la chaleur & la poussière ne permettent pas la promenade du Parc. Un nombre infini de batteaux découverts, qui portoient tous les charmes de la Cour & de la Ville, faisoient cortége aux berges où étoit la famille Royale. Les collations, la musique & les feux d'artifice en étoient.

Le Chevalier *de Grammont* en étoit toujours auſſi; & c'étoit un grand haſard, quand il n'y mettoit pas quelque choſe du ſien, pour ſurprendre agréablement par quelque trait de magnificence & de galanterie. Tantôt c'étoient des concerts entiers de voix & d'inſtrumens qu'il faiſoit venir de Paris à la ſourdine, & qui ſe déclaroient inopinément au milieu de ces navigations. Souvent c'étoient des ambigus, qui partoient auſſi de France, pour enchérir au milieu de Londres ſur les collations du Roi. La choſe étoit quelquefois au-delà de ſes eſpérances: quelquefois elle y répondoit moins: mais il eſt conſtant qu'elle lui coûtoit toujours infiniment.

Mylord *Falmouth* étoit un de ceux qui avoient le plus d'eſtime & de conſidération pour lui. Cette profuſion le mit en peine: & comme

comme il alloit souvent souper avec lui sans façon, un jour qu'il y trouva *Saint Evremont* seul, & un repas pour six personnes, qu'on auroit priées dans les formes : « Il » ne faut point, dit-il, s'adressant » au Chevalier de Grammont, » me savoir gré de cette visite. Je » viens du coucher, où le discours » n'a roulé que sur vous ; & je » vous assûre que la maniere dont » le Roi s'est expliqué sur ce qui » vous regarde, ne vous auroit pas » fait le plaisir que j'en ai ressenti. » Vous savez bien qu'il y a long- » tems qu'il vous offre ses bons » offices auprès du Roi de France, » & pour moi, poursuivit-il, en » riant, vous savez bien que je l'en » solliciterois, si je ne craignois » de vous perdre, dès que votre » paix seroit faite : mais, grâce à » Mademoiselle d'*Hamilton*, vous » n'en êtes pas trop pressé. Cepen-

» dant, j'ai ordre du Roi mon » Maître, de vous dire, qu'en » attendant que le vôtre vous » rende ſes bonnes grâces, il vous » donne une penſion de quinze- » cents Jacobus. C'eſt peu pour la » figure que fait le Chevalier de » Grammont parmi nous : mais » ce ſera, dit-il en l'embraſſant, » pour lui aider à nous donner à » ſouper ».

Le Chevalier de Grammont reçut comme il devoit l'offre d'une grâce qu'il ne jugea pas à propos d'accepter. « Je reconnois, » dit-il, les bontés du Roi dans » cette propoſition : mais j'y re- » connois encore mieux le carac- » tère de Mylord *Falmouth*, & » je le ſupplie d'aſſurer Sa Majeſté » que j'en ai toute la reconnoiſ- » ſance du monde. Le Roi mon » Maître ne me laiſſera pas man- » quer, lorſqu'il voudra bien me

» rappeller. En attendant, je vais » vous faire voir de quoi donner » encore quelques soupers à Mes- » sieurs les Anglois ».

Il fit apporter, en disant cela, son coffre-fort, & lui montra sept à huit-mille guinées du plus bel or du monde. Mylord *Falmouth*, voulant mettre au profit du Chevalier de Grammont le refus d'une offre si avantageuse, en fit le récit à Monsieur de *Comminge*, alors Ambassadeur en Angleterre; & Monsieur de *Comminge* ne manqua pas de faire valoir à la Cour de France le mérite de ce refus.

Hyde-Park, comme on sait, est le Cours de Londres. Rien n'étoit tant à la mode dans la belle saison, que cette promenade. C'étoit le rendez-vous de la magnificence & des appas. Tout ce qui avoit de beaux yeux ou de beaux équipages, s'empressoit à ce ren-

dez-vous. Le Roi ne s'y déplaisoit pas.

Comme il n'y avoit pas long-tems que les carrosses à glaces étoient en usage, les Dames avoient de la peine à s'y renfermer. Elles préféroient infiniment le plaisir d'être vues presque tout entieres, aux commodités des carrosses modernes. Celui qu'on avoit fait pour le Roi n'avoit pas trop bon air. Le Chevalier de Grammont s'étant imaginé qu'on pouvoit inventer quelque chose de galant, qui tînt de l'ancienne mode, & qui renchérit sur la nouvelle, fit secrettement partir *Termes*, avec toutes les instructions nécessaires. Le Duc *de Guise* fut encore chargé de cette commission; & le Courier au bout d'un mois, s'étant par la grâce de Dieu sauvé cette fois des sables mouvans, fit passer heureusement en

Angleterre la caleche la plus galante & la plus magnifique qu'on ait jamais vue.

Le Chevalier de Grammont avoit ordonné qu'on y mît quinze-cents louis, & le Duc *de Guiſe*, qui étoit de ſes amis, y en fit mettre juſqu'à deux mille pour l'obliger. Toute la Cour fut dans l'admiration de la magnificence de ce préſent ; & le Roi, charmé de l'attention du Chevalier de Grammont pour les choſes qui lui pouvoient être agréables, ne pouvoit ſe laſſer de l'en remercier : mais il ne voulut recevoir un préſent de cette conſéquence, qu'à condition qu'il n'en refuſeroit pas quelqu'autre de ſa part.

La Reine, s'imaginant que cette brillante machine pourroit lui porter bonheur, voulut s'y faire voir la premiere, avec Madame la Ducheſſe d'*York*. Madame *de*

Castelmaine, qui les y avoit vues, s'étant mis dans la tête qu'on étoit plus belle dans ce carrosse que dans un autre, pria le Roi de vouloir lui prêter ce char merveilleux, pour y représenter le premier beau jour de Hyde-Park. La *Stwart* eut la même envie, & le demanda pour le même jour. Comme il n'y avoit pas moyen de mettre ensemble deux divinités, dont la premiere union s'étoit changée en haîne mortelle, le Roi fut fort embarrassé; car chacune y vouloit être la premiere.

La *Castelmaine* étoit grosse, & menaçoit d'accoucher avant terme si sa rivale avoit la préférence. Mademoiselle *Stwart* protesta qu'on ne la mettroit jamais en état d'accoucher, si on la refusoit. Cette menace l'emporta sur l'autre; & les fureurs de la *Castelmaine* furent telles, qu'elle en pensa tenir

sa parole ; & l'on tient que ce triomphe en coûta quelque peu d'innocence à sa rivale.

La Reine Mere qui, sans faire de tracasseries, ne laissoit pas de les aimer, eut la bonté de se divertir de cet évènement selon sa coutume. Elle prit occasion de faire la guerre au Chevalier de Grammont sur ce qu'il avoit jetté cette pomme de discorde parmi de telles Concurrentes. Elle ne laissa pas de lui donner, en présence de toute la Cour, les louanges que méritoit un présent si magnifique: mais d'où vient, lui dit-elle, que vous êtes ici sans équipage, vous qui faites une si grosse dépense ? car on dit que vous n'avez pas seulement un laquais, & que c'est un galopin de la rue qui vous éclaire, avec une de ces torches de poix dont ils empuantissent toute la Ville. « Madame, lui dit-il,

» le Chevalier de Grammont n'ai-
» me point le faſte. Mon Linck,
» dont vous parlez, eſt affection-
» né pour mon ſervice; outre que
» c'eſt un des braves hommes du
» monde. Votre Majeſté ne con-
» noît pas la paſſion des Lincks.
» Elle eſt trop charmante. On ne
» ſauroit faire un pas la nuit, qu'on
» n'en voye accourir une douzai-
» ne. La premiere fois que je fis
» connoiſſance avec eux, je retins
» tous ceux qui m'offroient leurs
» ſervices; ſi bien qu'en arrivant
» à Wit-Hall, j'en avois bien
» deux-cents autour de ma chaiſe.
» Le ſpectacle étoit nouveau; car
» ceux qui m'avoient vu paſſer
» avec cette illumination, avoient
» demandé quel enterrement c'é-
» toit. Ces Meſſieurs ne laiſſerent
» pas d'entrer en différend, ſur
» quelques douzaines de ſhelins
» que je leur avois jettés; & ce-

» lui dont Votre Majesté fait men-
» tion en ayant battu trois ou qua-
» tre lui seul, je le retins pour sa
» valeur. Non, Madame, je ne
» compte pour rien la parade des
» carrosses & des laquais. Je me
» suis vu cinq ou six valets-de-
» chambre à la fois, sans avoir ja-
» mais eu de domestique en livrée,
» excepté mon Aumônier *Pouſſa-*
» *tin*. Comment! dit la Reine,
» en éclatant de rire, un Aumô-
» nier portant vos couleurs! Ce
» n'étoit pas apparemment un
» Prêtre? ... Pardonnez-moi, Ma-
» dame, dit-il, & le premier Prê-
» tre du monde pour la danse
» Basque. Chevalier, dit le Roi,
» je veux que vous nous contiez
» tout-à-l'heure l'histoire de
» l'Aumônier *Pouſſatin*.

CHAPITRE VIII.

« SIRE, dit-il, Monsieur le Prin-
» ce assiégeoit *Lérida*. La Place n'é-
» toit rien : mais Dom *Gregorio*
» *Brice* étoit quelque chose. C'é-
» toit un de ces Espagnols de la
» vieille roche, vaillant comme
» le Cid, fier comme tous les *Guf-*
» *mans* ensemble, & plus galant
» que toutes les *Abencerrages* de
» Grenade. Il nous laissa faire les
» premieres approches de sa Pla-
» ce, sans donner le moindre si-
» gne de vie. Le Maréchal de
» Grammont, dont la maxime
» étoit qu'un Gouverneur qui fait
» grand tintamarre d'abord, &
» qui brûle ses fauxbourgs pour
» faire une belle défense, la fait
» d'ordinaire assez mauvaise, n'au-
» gura pas bien pour nous de la

» politesse de *Grégoire de Brice* :
» mais Monsieur le Prince, cou-
» vert de gloire, & fier des cam-
» pagnes de *Rocroy*, de *Norlin-*
» *gue* & de *Fribourg*, pour insul-
» ter la Place & le Gouverneur, fit
» monter la premiere tranchée en
» plein jour par son Régiment, à
» la tête duquel marchoient vingt-
» quatre violons, comme si c'eût
» été pour une nôce.

» La nuit venue, nous voilà tous
» à goguenarder ; nos violons à
» jouer des airs tendres, & gran-
» de chere par-tout. Dieu sait les
» brocards qu'on jettoit au pauvre
» Gouverneur & à sa fraise, que
» nous nous promettions de pren-
» dre l'un & l'autre dans vingt-
» quatre-heures. Cela se passoit à
» la tranchée d'où nous entendî-
» mes un cri de mauvais augure,
» qui partoit du rempart, & qui
» répéta deux ou trois fois, alerte

» à la muraille ; ce cri fut suivi
» d'une salve de canon & de mous-
» queterie, & cette salve d'une
» vigoureuse sortie, qui, après
» avoir culbuté la tranchée, nous
» mena battant jusqu'à notre gran-
» de garde.

» Le lendemain, *Gregorio Bri-*
» *ce* envoya, par un Trompette,
» des présens de glaces & de fruits à
» Monsieur le Prince, priant bien
» humblement Son Alteſſe de l'ex-
» cuſer s'il n'avoit point de vio-
» lons pour répondre à la séré-
» nade qu'il avoit eu la bonté de
» lui donner : mais que, s'il avoit
» pour agréable la muſique de la
» nuit précédente, il tâcheroit de
» la faire durer tant qu'il lui feroit
» l'honneur de reſter devant ſa
» Place. Le bourreau nous tint pa-
» role ; & dès que nous enten-
» dions alerte à la muraille, nous
» n'avions qu'à compter ſur une

» ſortie, qui nettoyoit la tran-
» chée, combloit nos travaux, &
» qui tuoit ce que nous avions de
» meilleurs en Soldats & en Offi-
» ciers. Monſieur le Prince en fut
» ſi piqué qu'il s'opiniâtra, malgré
» le ſentiment des Officiers Géné-
» raux, à continuer un ſiége, qui
» penſa ruiner ſon armée, & qu'il
» fut encore obligé de lever aſſez
» bruſquement.

» Comme nos troupes ſe reti-
» roient, Dom *Grégoire*, bien
» loin de ſe donner de ces airs que
» prennent les Gouverneurs en
» pareille occaſion, ne fit de ſor-
» tie, que pour faire un compli-
» ment plein de reſpect à Mon-
» ſieur le Prince. Le Seigneur
» *Brice* partit quelque tems après
» pour rendre compte à Madrid
» de ſa conduite, & pour en re-
» cevoir la récompenſe. Votre
» Majeſté ſera peut-être bien-aiſe

» de savoir le traitement qu'on fit » au petit *Brice*, après la plus » brillante action que les Espa- » gnols eussent faite de toute la » guerre. On le mit à l'inquisi- » tion ».

Quoi ! dit la Reine Mere, à l'inquisition pour ses services ! .... Pas tout-à-fait pour ses services, dit-il. Mais sans égard à ses services, on le traita comme je viens de dire, pour un petit trait de galanterie, que je conterai tantôt au Roi.

« La campagne de Catalogne » finie de cette maniere, nous re- » venions médiocrement couverts » de lauriers. Mais comme Mon- » sieur le Prince en avoit fait pro- » vision en d'autres rencontres, & » qu'il avoit de grands desseins en » tête, il eut bientôt oublié cette » petite disgrâce. Nous ne faisions » que goguenarder pendant le

» voyage. Monsieur le Prince étoit
» le premier à nous mettre en
» train sur son siége. Nous fîmes
» quelques couplets de ces *Lérida*,
» qui ont tant couru, afin qu'on
» n'en fît pas de plus mauvais.
» Nous n'y gagnâmes rien ; nous
» eûmes beau nous traiter cava-
» lierement dans nos chansons,
» on en fit à Paris où on nous trai-
» toit encore plus mal. Nous arri-
» vâmes enfin à *Perpignan* un jour
» de fête. Une troupe de Catalans
» qui dansoient au milieu de la
» rue, vint danser sous les fe-
» nêtres de Monsieur le Prince
» pour lui faire honneur. Mon-
» sieur *Poussatin*, couvert d'un
» petit casaquin noir, dansoit au
» milieu de cette troupe comme
» un vrai possédé. Je reconnus d'a-
» bord la danse de notre pays aux
» sauts & aux bonds qu'il faisoit.
» Monsieur le Prince fut charmé

» de sa disposition & de sa légè-
» reté. Je le fis venir après la dan-
» se, & lui ayant demandé ce qu'il
» étoit, Prêtre indigne, à votre
» service, Monseigneur, me dit-
» il. Je m'appelle *Poussatin*, &
» suis de Bearn. J'allois en Cata-
» logne pour servir dans l'Infan-
» terie; car, Dieu merci, je vais
» bien du pied : mais puisque la
» guerre est heureusement finie,
» s'il plaisoit à votre Grandeur de
» me prendre à son service, je la
» suivrois par-tout, & la servirois
» fidelement. M. *Poussatin*, lui
» dis-je, ma Grandeur n'a pas be-
» soin autrement d'Aumônier :
» mais puisque vous êtes de si
» bonne volonté, je veux bien
» vous prendre à mon service.

» Monsieur le Prince, présent
» à toute cette conversation, fut
» ravi de me voir un Aumônier.
» Comme le pauvre *Poussatin*

» étoit fort délabré, je n'eus pas
» le tems de le mettre en équipa-
» ge à *Perpignan :* mais lui ayant
» fait donner le juſt-au-corps d'un
» des laquais du Maréchal de
» Grammont, qui reſtoit avec
» l'équipage, je le fis monter der-
» riere le carroſſe de Monſieur le
» Prince, qui mouroit de rire tou-
» tes les fois qu'il voyoit la mine
» peu orthodoxe que le petit *Pouſ-*
» *ſatin* avoit en livrée jaune.

» Dès que nous fûmes à Paris,
» on en fit le conte à la Reine,
» qui d'abord en fut un peu ſur-
» priſe. Cela n'empêcha pas qu'el-
» le ne voulût voir danſer mon
» Aumônier. Car en Eſpagne, il
» n'eſt pas tout-à-fait ſi rare de
» voir danſer les Eccléſiaſtiques,
» que de les voir en livrée.

» *Pouſſatin* fit des merveilles
» devant la reine : mais comme
» ſa danſe étoit un peu vive, elle

» ne put supporter l'odeur, que » son agitation violente répandit » dans son cabinet. Les Dames » lui demanderent quartier. Il y » avoit de quoi vaincre tous les » parfums, & toutes les essences » dont elles étoient munies. *Pouſ-* » *jatin* ne laissa pas d'en rempor- » ter beaucoup de louanges, & » quelques louis.

» J'obtins au bout de quelque » tems un petit Bénéfice de cam- » pagne pour mon Aumônier, & » j'ai su depuis que *Poussatin* » prêchoit avec la même légereté » dans son Village, qu'il dansoit » aux nôces de ses Paroissiennes».

Le conte de *Poussatin* divertit fort le Roi. La Reine ne trouva plus si mauvais qu'on l'eût mis en livrée. Le traitement de *Grégoire Brice* la scandalisa bien davantage; & voulant justifier la Cour d'Espagne sur un procédé qui pa-

roiſſoit ſi dur: Chevalier de Grammont, dit-elle, quelle héréſie dans l'Etat vouloit introduire ce Gouverneur, dont vous venez de parler? De quel attentat contre la Religion étoit-il accuſé, pour qu'on le mît à l'Inquiſition? Madame, dit-il, l'hiſtoire n'en eſt pas trop bonne à conter devant Votre Majeſté. C'étoit une petite gentilleſſe d'amour, à la vérité, mal placée. Le pauvre *Brice* n'avoit aucune mauvaiſe intention. Son crime n'auroit pas mérité le fouet dans le plus ſérieux Collége de France; puiſque ce n'étoit que pour donner une preuve de tendreſſe à certaine petite Eſpagnolette, qui avoit les yeux ſur lui dans une occaſion ſolemnelle.

Le Roi voulut un détail précis de l'aventure; & le Chevalier de Grammont ſatisfit ſa curioſité, dès que la Reine & le reſte de la

Cour ne fut plus à portée de l'entendre. Il faiſoit bon l'écouter, quand il faiſoit quelque récit ; mais il ne faiſoit pas bon ſe trouver en ſon chemin, par la concurrence ou par le ridicule. Il eſt vrai qu'il n'y avoit que peu de gens à la Cour d'Angleterre qui euſſent alors mérité ſon indignation. Le ſeul *Rouſſel* étoit de tems en tems l'objet de ſes railleries ; encore le traitoit-il bien doucement, en comparaiſon de ce qu'il avoit coutume de faire à l'égard d'un rival.

Ce *Rouſſel* étoit un des fiers danſeurs d'Angleterre ; je veux dire, pour les contre-danſes. Il en avoit un recueil de deux ou trois-cents en tablature, qu'il danſoit toutes à livre ouvert, & pour prouver qu'il n'étoit pas vieux, il danſoit quelquefois juſqu'à extinction. Sa danſe reſſembloit aſſez à

ſes habits: il y avoit vingt ans que la mode en étoit paſſée.

Le Chevalier de Grammont voyoit bien qu'il étoit fort amoureux ; & quoiqu'il vît bien auſſi qu'il n'en étoit que plus ridicule, il ne laiſſa pas de s'allarmer du deſſein qu'il apprit qu'il avoit de faire demander Mademoiſelle d'*Hamilton*: mais il fut bien-tôt délivré de cette inquiétude.

Rouſſel, ſur le point de faire un voyage, crut qu'il étoit dans l'ordre d'informer ſa maitreſſe de ſes deſſeins avant ſon départ. Le Chevalier de Grammont étoit un grand obſtacle aux audiences qu'on ſouhaitoit d'elle : mais un jour qu'on le vint chercher, pour jouer chez Madame *de Caſtelmaine*, *Rouſſel* prit ſon tems, & s'adreſſant à Mademoiſelle d'*Hamilton*, d'un air moins embarraſſé qu'on n'a d'ordinaire dans ces oc-

casions, il lui fit sa déclaration de cette maniere. « Je suis frere du » Comte *de Bedford*. Je comman- » de le Régiment des Gardes. J'ai » trois-mille Jacobus de rente, & » quinze-mille en argent comp- » tant. Je viens, Mademoiselle, » vous les offrir avec ma perſon- » ne. L'un des préſens ne vaut pas » grand'choſe ſans l'autre, j'en » conviens. C'eſt pourquoi je les » mets enſemble. On m'a con- » ſeillé d'aller aux eaux pour un » petit aſthme, qui vraiſemblable- » ment ne durera pas long-tems, » car il y a plus de vingt ans que je » l'ai. Si vous me jugez digne du » bonheur d'être à vous, je ferai » la propoſition à Monſieur votre » pere, à qui je n'ai pas cru de- » voir m'adreſſer, avant que de » ſavoir vos ſentimens. Mon ne- » veu *Guillaume* ne ſait encore » rien de mon deſſein : mais je

» crois qu'il n'en sera pas fâché, » quoiqu'il se voye par-là frustré » d'un bien assez considérable; car » il a beaucoup d'égard pour moi: » outre qu'il s'attache volontiers » auprès de vous, depuis qu'il » s'apperçoit que je vous aime. Je » suis fort aise qu'il me fasse sa » cour par ses assiduités ici; car il » ne faisoit que dépenser son ar- » gent auprès de cette coquine de » *Midleton*, au-lieu qu'il ne lui en » coûte rien à présent dans la » meilleure compagnie d'*Angle-* » *terre* ».

Mademoiselle d'*Hamilton* avoit eu quelque peine à s'empêcher de rire pendant cette harangue. Cependant elle lui témoigna qu'elle étoit fort honorée de ses intentions pour elle; encore plus obligée de ce qu'il avoit bien voulu la consulter avant de les déclarer à ses parens. «Il sera, lui dit-elle,

» assez tems de leur en parler à
» votre retour des eaux ; car je ne
» vois pas beaucoup d'apparence
» qu'ils disposent de moi, que
» vous ne soyez venu. En tout
» cas, si l'on me pressoit beau-
» coup, votre neveu *Guillaume*
» aura soin de vous en avertir.
» Ainsi vous n'avez qu'à partir
» quand il vous plaira : mais gar-
» dez-vous bien de négliger votre
» santé, pour précipiter votre re-
» tour ».

Le Chevalier de Grammont apprit le détail de cette conversation, & s'en divertit le mieux qu'il put ; car il y avoit de certaines circonstances de la déclaration qui ne laissoient pas de l'allarmer, malgré le ridicule des autres. Enfin, il ne fut pas fâché de son départ. Il en reprit un ton plaisant, & fut conter au Roi la grace que Dieu lui faisoit de lui ôter un rival

si

si dangereux. « Il est donc parti,
» Chevalier, lui dit le Roi... Sûre-
» ment, Sire, dit-il. J'ai eu l'hon-
» neur de le voir embarquer dans
» un cochemen, avec son asthme
» & son équipage de campagne, la
» perruque à calotte proprement
» renouée avec un ruban feuille-
» morte, & le chapeau ambigu,
» couvert d'un étui de toile cirée,
» qui lui sied à merveille. Ainsi,
» je n'aurai plus affaire qu'à *Guil-*
» *laume Rousſel*, qu'il laisse résí-
» dant auprès de Mademoiselle
» d'*Hamilton*; & pour lui, je ne
» le crains ni sur son compte, ni
» sur celui de son oncle. Il est trop
» amoureux lui-même, pour ap-
» puyer les intérêts d'un autre:
» & comme il n'a qu'une méthode
» de faire valoir les siens; savoir,
» de sacrifier le portrait ou quel-
» ques lettres de la *Midleton*, j'ai
» ma foi de quoi faire paroli de

» ces sortes de faveurs. J'avoue
» qu'il m'en côute un peu.

» Puisque vos affaires vont si
» bien du côté des *Roussels*, lui
» dit le Roi, je veux bien vous
» apprendre que vous êtes délivré
» d'un autre rival beaucoup plus à
» craindre pour vous, s'il n'étoit
» déja marié. Mon frere est nou-
» vellement amoureux de Mada-
» me *de Chesterfield*. Que de bé-
» nédictions à la fois ! s'écria le
» Chevalier de Grammont ; je
» lui sais si bon gré de cette in-
» constance, que je le servirois de
» bon cœur auprès de sa nouvelle
» maitresse, s'il n'avoit *Hamilton*
» pour rival. Votre Majesté ne
» sauroit trouver mauvais que je
» serve le frere de ma maitresse
» contre le vôtre. *Hamilton* n'a
» pourtant pas si besoin de secours
» dans une affaire comme celle-ci,
» que le Duc d'*Yorck*, lui dit le

» Roi : mais de l'humeur dont je » connois Mylord *Chesterfield*, il » ne souffrira pas si patiemment » que le bon *Shrewsbury*, qu'on » se batte pour sa femme. Il mé- » rite pourtant assez la même des- » tinée ». Voici ce que c'étoit que ce Mylord *Chesterfield*.

Il avoit le visage fort agréable, la tête assez belle, peu de taille & moins d'air. Il ne manquoit pas d'esprit. Un long séjour en Italie lui avoit communiqué la cérémonie dans le commerce des hommes, & la défiance dans celui des femmes. Il avoit été fort haï du Roi, parce qu'il avoit été fort aimé de la *Castelmaine*. Le bruit commun étoit, qu'il avoit eu ses bonnes grâces avant qu'elle fût mariée ; & comme ni l'un ni l'autre ne s'en défendoit, on le croyoit assez volontiers.

Il avoit recherché la fille aînée

du Duc d'*Ormond*, dans le tems qu'il avoit l'esprit encore rempli de sa premiere passion. Celle du Roi pour la *Castelmaine*, & l'établissement qu'il espéroit par cette alliance, firent qu'il pressa ce mariage avec autant d'ardeur, que s'il eût été passionnément amoureux. Il avoit donc épousé Madame *de Chesterfield* sans l'aimer, & vécu quelque-tems avec elle d'une froideur à ne lui pas permettre de douter de son indifférence. Elle étoit fine & délicate sur le mépris; elle en fut affligée d'abord, indignée dans la suite, & dans le tems que son époux commençoit à lui faire voir qu'il l'aimoit; elle eut le plaisir de lui faire voir qu'elle ne l'aimoit plus.

Ils en étoient dans ces termes, lorsqu'elle s'avisa d'ôter *Hamilton*, comme elle venoit de faire son époux, à tout ce qui lui restoit de

tendresse pour la *Castelmaine*. La chose ne lui fut pas dificile. Le commerce de l'une étoit désagréable par l'impolitesse de ses manières, ses hauteurs à contre-tems, & ses imaginations & inégalités perpétuelles. La *Chesterfield*, au contraire, savoit armer ses attraits de tout ce qu'il y a de séduisant dans l'esprit d'une femme qui veut plaire.

Elle étoit, outre cela, plus à portée de lui faire des avances, qu'à nul autre. Elle logeoit chez le Duc d'*Ormond*, à *Wit-Hall*. *Hamilton*, comme on a dit, y avoit les entrées libres à toute heure. Son extrême froideur, ou plutôt le dégoût qu'elle témoignoit pour les nouveaux empressemens de son mari, réveillèrent le penchant naturel qu'il avoit aux soupçons. Il se douta qu'elle n'avoit pu tout d'un coup passer de

l'inquiétude à l'indifférence pour lui, sans quelque objet caché d'un nouvel entêtement ; & selon la maxime de tous les jaloux, il mit finement en campagne son expérience & son industrie, pour la découverte d'une chose qui devoit troubler son repos.

Hamilton, qui le connoissoit, se mit de son côté sur ses gardes ; & plus ses affaires s'avançoient, plus il étoit attentif à lui en ôter jusqu'aux moindres soupçons. Il lui faisoit les confidences les plus belles & les moins sincères du monde sur sa passion pour la *Castelmaine* ; se plaignoit de ses emportemens, & lui demandoit à deux genoux ses conseils, pour réussir auprès d'une personne dont lui seul avoit véritablement possédé les affections.

Chesterfield, que ces discours flattoient, lui promit sa protection

de meilleure foi qu'on ne l'avoit demandée. *Hamilton* n'étoit donc plus embarrassé que de la conduite de Madame *Chesterfield*, de qui les gracieusetés se déclaroient un peu trop hautement à son gré. Mais tandis qu'il étoit discrettement occupé à régler le penchant qu'elle marquoit en sa faveur, & à la conjurer de tenir ses regards en bride, elle donnoit audience à ceux du Duc d'*Yorck*; &, qui plus est, leur faisoit des réponses assez favorables.

Il crut s'en appercevoir, comme tout le monde : mais il crut que tout le monde s'y trompoit comme lui. Le moyen de croire ses yeux, sur ce que ceux de la *Chesterfield* sembloient dire à ce nouveau rival. Il ne trouvoit pas de vraisemblance à se figurer qu'un esprit comme le sien pût avoir du goût pour des manieres, dont ils

avoient mille fois ri tête-à-tête : mais ce qu'il jugeoit encore moins possible, étoit qu'elle voulût commencer une autre aventure, sans avoir mis la derniere main à celle où ses avances l'avoient engagée. Cependant, il se mit à l'observer de plus près ; & toutes les découvertes qu'il fit par ses observations, lui firent voir que, si elle ne le trompoit, elle en avoit bien envie. Il prit la liberté de lui en dire deux mots : mais elle le prit si haut, & le traita tellement de visionnaire, qu'il parut confus sans être convaincu. Toute la satisfaction qu'elle lui fit, fut de lui dire fièrement, qu'il méritoit que des reproches si déraisonnables fussent mieux fondés.

Mylord *Chesterfield* avoit pris les mêmes allarmes, & ne doutant plus, par les observations qu'il avoit faites de son côté, qu'il

n'eût trouvé l'heureux amant qui s'étoit emparé du cœur de sa femme, il se le tint pour dit : & sans la fatiguer d'inutiles reproches, il ne chercha plus que de quoi la confondre, avant que de prendre son parti.

Comment, après tout, rendre raison du procédé de Madame *de Chesterfield*, si on ne l'attribue à cette maladie de la plupart des coquettes, qui, charmées de l'éclat, mettent tout en usage pour enlever la conquête d'une autre, & n'épargnent rien pour la retenir ?

Mais avant que de passer au détail de cette aventure, jetons la vûe sur les fortunes galantes de son Alteſſe, avant la déclaration de son mariage ; parlons même de ce qui précéda cette déclaration. Il est permis de s'écarter un peu du fil de son récit, lorsque les

faits véritables & peu connus répandent sur la digression une variété qui la rend excusable. Voyons ce qui en arrivera.

Le mariage du Duc d'*Yorck* avec la fille du Chancelier, n'avoit manqué d'aucune des circonstances qui rendent les unions de cette nature valides à l'égard du Ciel. L'intention, de part & d'autre, la cérémonie dans les formes, les témoins, & le point essentiel du Sacrement en avoient été.

Quoique l'épouse ne fût pas absolument belle, comme il n'y avoit rien à la Cour de Hollande qui l'effaçât, le Duc, dans les premieres douceurs de ce mariage, loin de s'en repentir, sembloit ne souhaiter le rétablissement du Roi, que pour le déclarer avec éclat: mais, dès qu'il se vit possesseur d'un rang qui touchoit de si

près au Trône ; que la possession de Mademoiselle *Hyde* n'avoit plus de charmes nouveaux pour lui ; que l'Angleterre, si fertile en Beautés, étaloit ce qu'elle avoit de plus rare dans la Cour du Roi son frere ; & qu'il se voyoit l'unique exemple d'un Prince qui d'une élevation suprême fût descendu si bas, il se mit à faire des réflexions. D'un côté, son mariage lui paroissoit horriblement mal assorti de toutes les manieres. Il se souvint que *Germain* ne l'avoit engagé dans un commerce avec Mademoiselle *Hyde*, qu'après lui avoir fait voir par certains petits exemples, la facilité d'y réussir. Il envisageoit son mariage comme un attentat contre le respect & l'obéissance qu'il devoit au Roi. L'indignation qu'en auroit la Cour & tout le Royaume s'offrit à ses yeux, avec l'impossibilité d'obte-

nir le consentement du Roi sur une chose qu'il sembloit, par mille raisons, être obligé de lui refuser. D'un autre côté, se présentoient les larmes & le désespoir de la pauvre *Hyde*: mais plus que cela, les remords d'une conscience dont la délicatesse commençoit dès-lors à lui vouloir du mal.

Au milieu de ces différentes agitations, il s'ouvrit à Mylord *Falmouth*, & le consulta sur le parti qu'il devoit prendre. Il ne pouvoit mieux s'adresser pour ses intérêts, ni plus mal pour Mademoiselle *Hyde*. *Falmouth* lui soutint d'abord, non-seulement qu'il n'étoit pas marié, mais qu'il étoit impossible qu'il y eût jamais songé; qu'un mariage étoit nul pour lui, sans le consentement du Roi, quand même le parti se fût trouvé d'ailleurs sortable. Mais que c'étoit une moquerie de mettre en

jeu la fille d'un petit Avocat, que la faveur du Roi venoit de faire Pair du Royaume sans Noblesse, & Chancelier sans capacité : qu'à l'égard de ses scrupules, il n'avoit qu'à vouloir bien écouter des gens qui l'instruiroient à fond de la conduite que Mademoiselle *Hyde* avoit tenue avant qu'il la connût; & que, pourvû qu'il ne leur dît point que la chose fût déja faite, il auroit bientôt de quoi se déterminer.

Le Duc d'*Yorck* consentit, & Mylord *Falmouth* ayant assemblé son Conseil & ses témoins, les mena dans le cabinet de son Altesse, après les avoir instruits de ce qu'on leur vouloit. Ces Messieurs étoient le Comte d'*Arran*, *Germain*, *Talbot*, & *Killegrew*, tous gens d'honneur : mais qui préféroient infiniment celui du Duc d'*Yorck* à celui de Mademoi-

selle *Hyde*, & qui de plus étoient révoltés, avec toute la Cour, contre l'insolente autorité du premier Ministre.

Le Duc leur ayant dit, après une espèce de préambule, que quoiqu'ils n'ignorassent pas sa tendresse pour mademoiselle *Hyde*, ils pouvoient ignorer à quels engagemens cette tendresse l'avoit porté, qu'il se croyoit obligé de tenir toutes les paroles qu'il avoit pu lui donner; mais que, comme l'innocence des personnes de son âge étoit exposée d'ordinaire aux médisances d'une Cour, & que de certains bruits, faux ou véritables, s'étoient répandus au sujet de sa conduite, il les prioit comme amis, & leur ordonnoit par tout ce qu'ils lui devoient, de lui dire sincèrement, ce qu'ils en savoient, d'autant qu'il étoit résolu de régler sur leurs témoignages

les desseins qu'il avoit pour elle. On se fit un peu tirer l'oreille d'abord, & l'on fit semblant de n'ôser prononcer sur une matière si sérieuse & si délicate : mais le Duc d'*Yorck* ayant réitéré ses instances, chacun se mit à déduire par le menu ce qu'il savoit, & peut-être ce qu'il ne savoit pas, de la pauvre *Hyde*. On y joignit toutes les circonstances qu'il falloit, pour appuyer le témoignage. Par exemple, le Comte d'*Arran*, qui parla le premier, dépose, que dans la gallerie de Hons-Laerdik, où la Comtesse d'*Ossery*, sa belle sœur, & *Germain*, jouoient un jour aux quilles, Mademoiselle *Hyde* avoit fait semblant de se trouver mal, & s'étoit retirée dans une chambre au bout de la gallerie ; que lui, dépossant, l'avoit suivie, & que, lui ayant coupé son lacet pour donner plus de vrai-semblance aux

vapeurs, il avoit fait de son mieux pour la secourir, ou pour la désennuyer. *Talbot* dit qu'elle lui avoit donné un rendez-vous dans le cabinet du Chancelier, tandis qu'il étoit au Conseil, à telles enseignes que, n'ayant pas tant d'attention aux choses qui étoient sur la table, qu'à celle qui les occupoit alors, ils avoient fait répandre toute l'encre d'une bouteille sur une dépêche de quatre pages, & que le singe du Roi, qu'on accusoit de ce désordre, en avoit été long-tems en disgrâce.

Germain indiqua plusieurs endroits où il avoit eu des audiences longues & favorables. Cependant, tous ces chefs d'accusation ne rouloient que sur quelques tendres privautés; ou tout au plus, sur ce qu'on appelle les menus plaisirs d'un commerce : mais *Killegrew*, voulant renchérir sur ces

foibles dépositions, dit tout net, qu'il avoit eu l'honneur de ſes bonnes grâces. Il avoit l'eſprit vif & badin, & ſavoit donner un tour agréable à ſes récits, par des figures gracieuſes & ſenſibles. Il aſſura qu'il avoit trouvé l'heure du berger dans un certain cabinet conſtruit au-deſſus de l'eau à toute autre fin que d'être favorable aux empreſſemens amoureux; qu'il avoit eu pour témoins de ſon bonheur trois ou quatres Cygnes, qui pouvoient bien avoir été témoins du bonheur de bien d'autres dans ce même cabinet, vû qu'elle y alloit ſouvent, & qu'elle s'y plaiſoit fort.

Le Duc d'*Yorck* trouva cette derniere accuſation outrée, perſuadé qu'il avoit par devers lui des preuves ſuffiſantes du contraire. Il remercia Meſſieurs ſes témoins à bonne fortune de leur franchiſe,

leur imposa silence à l'avenir sur ce qu'ils venoient de lui déclarer, & passa dans l'appartement du Roi.

Dès qu'il fut dans son cabinet, Mylord *Falmouth*, qui l'avoit suivi, conta ce qui venoit de se passer au Comte d'*Offery*, qu'il trouva chez le Roi. Ils se douterent bien de ce qui faisoit la conversation des deux freres; car elle fut longue. Le Duc d'*Yorck*, en sortant, parut tellement ému, qu'ils ne douterent point que tout n'allât mal pour la pauvre *Hyde*. Mylord *Falmouth* commençoit à s'attendrir de sa disgrâce; & se repentoit un peu de la part qu'il y avoit eue, lorsque le Duc d'*Yorck* lui dit de se trouver avec le Comte d'*Offery* chez le Chancelier dans une heure.

Ils furent un peu surpris qu'il eût la dureté d'annoncer lui-même

cette accablante nouvelle. Ils trouverent, à l'heure marquée, Son Alteſſe dans la chambre de Mademoiſelle *Hyde*. Ses yeux paroiſſoient mouillés de quelques larmes, qu'elle s'efforçoit de retenir. Le Chancelier, appuyé contre la muraille, leur parut bouffi de quelque choſe. Ils ne douterent point que ce ne fût de rage & de déſeſpoir. Le Duc d'*Yorck* leur dit de cet air content & ſerein dont on annonce les bonnes nouvelles: » Comme vous êtes les deux hommes de la Cour que j'eſtime le » plus, je veux que vous ayez les » premiers l'honneur de ſaluer la » Ducheſſe d'*Yorck* » : La voilà.

La ſurpriſe ne ſervoit de rien, & l'étonnement n'étoit pas de ſaiſon dans cette conjoncture. Ils en étoient pourtant ſi remplis, que, pour s'en cacher, ils ſe jetterent promptement à genoux pour lui

baiſer la main qu'elle leur tendit avec autant de majeſté, que ſi de ſa vie elle n'eût fait autre choſe.

Le lendemain la nouvelle en fut publique; & toute la Cour s'empreſſa, par devoir, à lui témoigner des reſpects, qui devinrent très-ſincères dans la ſuite.

Les petits-maîtres, qui avoient dépoſé contre elle à toute autre intention que ce qu'ils voyoient, ſe trouverent fort déconcertés. Les femmes ne ſont pas trop d'humeur à pardonner de certaines injures, & quand elles ſe promettent le plaiſir de la vengeance, elles n'y vont pas de main-morte: cependant ils n'en eurent que la peur.

La Ducheſſe d'*Yorck*, inſtruite de tout ce qui s'étoit dit dans le cabinet ſur ſon chapitre, loin d'en témoigner du reſſentiment, affecta de diſtinguer par toutes ſortes de gracieuſetés & de bons offices,

ceux qui l'avoient attaquée par des endroits si sensibles. Jamais elle ne leur en parla que pour louer leur zèle, & pour leur dire que rien ne marquoit plus le dévouement d'un honnête-homme, que de prendre un peu sur sa probité pour donner aux intérêts d'un maître ou d'un mari. Rare exemple de prudence & de modération, non-seulement pour le sexe, mais pour ceux qui se parent le plus de Philosophie dans le nôtre.

Le Duc d'*Yorck*, ayant mis sa conscience en repos par la déclaration de son mariage, crut qu'il pouvoit donner un peu de bon tems à son inconstance, en vertu de ce généreux effort. Il se prit donc à ce qui se trouva d'abord sous sa main. Ce fut Madame *de Carneguy* qui s'étoit trouvée sous la main de bien d'autres. Elle étoit encore assez belle, &

sa bonté naturelle ne fit pas beaucoup languir son nouvel amant. Tout alla le mieux du monde, pendant quelque tems. Mylord *Carneguy*, son époux, étoit encore en Ecosse : mais son pere étant mort subitement, il en revint aussi subitement, avec le nom de *Southask*, que sa femme haïssoit, mais qu'elle prit encore plus patiemment que son retour. Il avoit eu quelque vent de l'honneur qu'on lui faisoit pendant son absence. Il ne voulut point faire le jaloux d'abord : mais comme il étoit bien-aise de s'éclaircir sur la vérité du fait, il tenoit l'œil sur ceux de sa femme. Il y avoit long-tems que les choses étoient entre elle & le Duc d'*Yorck*, à ne plus s'amuser à la bagatelle ; cependant comme ce retour les obligeoit à quelques égards, il n'alloit plus chez elle que dans les formes ; c'est-à-dire,

toujours accompagné de quelqu'un pour y donner un air de visite.

En ce tems-là *Talbot* revint de Portugal. Ce commerce s'étoit établi pendant son absence, & sans savoir ce que c'étoit que Madame *Southask* : il apprit que son Maître en étoit amoureux.

Il y fut mené, pour figurer à quelques jours de-là. Le Duc le présenta. Quelques complimens se firent de part & d'autre, après lesquels il crut devoir laisser à Son Alteſſe la liberté de faire le sien, & se retira dans l'anti-chambre. Cette anti-chambre donnoit sur la rue. *Talbot* se mit à la fenêtre pour y regarder les passans.

Il étoit de la meilleure volonté du monde pour ces sortes d'occasions : mais il étoit si sujet aux distractions & aux inadvertences, qu'il avoit laissé bonnement à Lon-

dres la Lettre de compliméns, dont le Duc l'avoit chargé pour l'Infante de Portugal, & ne s'en étoit apperçu que dans le tems qu'on le menoit à son audience.

Il étoit donc en sentinelle, comme nous avons dit, fort attentif à ses instructions, lorsqu'il vit arrêter un carrosse à la porte, sans s'en mettre en peine, & moins encore d'un homme qu'il en vit sortir, & qu'il entendit bientôt monter,

Le diable, qui ne devroit pas être malin dans ces rencontres, lui amenoit Mylord *Southask* en personne. On avoit eu soin de renvoyer l'équipage de Son Alteſſe, parce que la *Southask* avoit assuré que son époux étoit allé faire un tour aux dogues, aux ours & aux taureaux : spectacle qui l'amusoient agréablement, & dont il ne revenoit d'ordinaire que fort tard.

tard. Il n'eut garde de s'imaginer qu'il y eût si bonne compagnie au logis, n'y voyant aucun carrosse: mais s'il fut d'abord surpris de voir *Talbot* tranquillement assis dans l'anti-chambre de sa femme, son étonnement ne dura guères. *Talbot* ne l'avoit point vu depuis qu'on étoit revenu de Flandres; & sans s'imaginer qu'il eût changé de nom: « Eh, bon jour, » *Carneguy*, bon jour, mon gros » cochon, lui dit-il, en lui tendant la main: d'où diable sors-tu, qu'on ne t'a point vu depuis » Bruxelles? Que viens-tu faire » ici? N'en voudrois-tu point aussi » à la *Soutkask*? Si cela est, mon » pauvre ami, tu n'as qu'à tirer » pays: car je t'apprends que le » Duc d'*Yorck* en est amoureux, » & je te veux bien confier, qu'à » l'heure que je te parle, il est là-dedans, qui lui en dit deux mots.

Soutkask interdit, comme on peut se l'imaginer, n'eut pas le tems de répondre à ces belles questions. *Talbot* le mit dehors comme son ami, & comme son serviteur lui conseilla de chercher fortune ailleurs. *Soutkask*, ne sachant rien de mieux à faire pour lors, remonta dans son carrosse; & *Talbot*, charmé de l'aventure, mouroit d'envie que le Duc sortît, pour lui en faire le récit: mais il fut bien surpris de trouver que le conte n'avoit plus rien de plaisant pour ceux qui y étoient de quelque chose; sur-tout il trouva fort mauvais que cet animal de *Carnegay* n'eût changé de nom, que pour s'attirer la confidence qu'il venoit de lui faire.

Cet incident rompit un commerce auquel le Duc d'*Yorck* n'eut pas grand regret: & bien lui prit de son indifférence; car

Madame *de Chesterfield* se mit d'elle-même entre ses mains, comme nous allons dire en reprenant la suite de son Histoire.

Fin du premier Tome.

Cleaned & Oiled

January 1977